

DONNANT-DONNANT, DÛ, DON

*Propos sur l'échange
et ses trois logiques systémiques*

François BALTA a publié :

- *L'Autosupervision pour coachs et psychothérapeutes*. Fabert, 2017
- *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Erès, 2017
- avec Gérard SZYMANSKI *Moi, toi, nous, petit traité des influences réciproques*. InterEditions, 2013
- avec Catherine LAINE, Jean-Louis MULLER et Etienne ROY *Le manager orienté solutions*. ESF-CEGOS, 2005/2006
- avec Jean-Louis MULLER, *La systémique avec les mots de tous les jours*. ESF- CEGOS, 2004/2011

plus d'informations sur www.frbalta.fr

ISBN 978-2-9577049-0-3
Dépôt légal – 1^{re} édition : mars 2021
©ALTRETTANTO, Paris,

François BALTA

DONNANT-DONNANT, DÛ, DON

*Propos sur l'échange
et ses trois logiques systémiques*

À Anne-Lyse Stern
qui m'a donné accès la psychanalyse
et à la liberté de la penser autrement

Au Dr Mony Elkaim
qui m'a initié à une autre vision du monde

Riche de mes seuls yeux tranquilles
Paul Verlaine
La légende de Gaspar Hauser

*Peut-on, loin du sacré et de ses valeurs absolues,
trouver la règle d'une conduite ?*

Albert Camus
L'homme révolté

*Il n'y a rien sur terre de plus important que moi
qui n'ai aucune importance*
Jean Freustié

*Relier et distinguer sont les deux fonctions fondamentales
qui œuvrent ici inséparablement,
et bien que ces deux termes soient strictement contraires,
ou peut-être bien pour cette raison même,
chacun est la condition de possibilité de l'autre.*

Georg Simmel
Philosophie de la mode

INTRODUCTION

Vivre n'est possible que par et dans l'échange.

Donner, recevoir, prendre, céder, s'approprier, rejeter, excréter, ingérer, dévorer, se délester, manger, offrir, détruire... inspirer, expirer... chaque instant de vie est une circulation entre des êtres et leurs multiples et hétérogènes environnements. Il leur faut y puiser l'énergie, les informations, la matière, c'est-à-dire les ingrédients nécessaires à la survie et à la vie. Il faut aussi y rejeter leurs inacceptables, leurs déchets¹, leurs excréments, leurs rebus... qui peuvent être nourritures pour d'autres organismes.

Chercher la satisfaction de nos besoins, c'est constater l'inévitable possibilité de leur non satisfaction. Le vivant est ainsi toujours confronté à l'existence du manque, de la frustration, ombres inévitables du contentement.

La relation d'échange se retrouve ainsi au principe même de l'existence.

La vie est d'abord un processus...

...avant d'être réduite à un nom, à une chose, à une propriété, c'est-à-dire à un élément isolé, coupé de ses racines contextuelles et de ses espaces vivifiants.

C'est même au sein de ces processus d'échange qu'apparaissent le sujet et l'objet, l'élément et le contexte. Comme nous le rappelait déjà il y a plus d'un siècle Georg Simmel², il faut penser trois choses à la fois, en même temps : l'individu, son envi-

¹ ... et donc le 0 déchet est impossible, et non souhaitable. Ce que nous appelons « déchet » peut tout à fait être « nourriture » pour d'autres organismes vivants. Si possible produisons des déchets qui peuvent participer au maintien et au renouvellement de la vie, et non des déchets indigestes pour ces processus naturels de réutilisation.

² Cf. G. Simmel. (1999/1908)

ronnement, et la relation qui les individualise, qui les unit en les distinguant.

La division du travail dans tous les domaines des activités humaines a progressivement démembré, et rendu du même coup plus lisible, la complexité de nos échanges. Dans les cultures considérées comme plus « primitives » que la culture occidentale, des logiques antinomiques se superposent dans chaque acte entre humains, et entre les humains et la nature. Pour ces cultures l'homme fait partie de cette nature. Il ne s'oppose pas à elle, ni ne la domine. Il y vit, y lutte et s'y réjouit, et y meurt. Il en vit aussi. En tant que matière, il en vient, et il y retournera. En tant qu'esprit, il tente de la comprendre, et de se comprendre, en y voyant des forces spirituelles...

L'Occident avec ses progrès techniques et militaires, semble avoir imposé au monde entier sa vision. Et la séduction de l'argent permet d'accéder au pouvoir et au confort du moindre effort par l'achat de services. La complexité de tout échange s'est éparpillée, fragmentée. A l'effort de comprendre chaque élément s'est ajouté pendant plus de deux siècles l'oubli paresseux de les penser ensemble.

Il est aujourd'hui nécessaire de décrire et de repérer des logiques séparées qui se conjuguent pourtant toujours ensemble et il faut réapprendre à les articuler dans nos réflexions.

Ces descriptions sont des lectures

C'est l'idée que nous souhaitons proposer et illustrer, car, fondamentalement, tout échange superpose trois logiques antinomiques (au moins)³, chacune ayant sa propre cohérence, chacune ayant son intérêt et ses limites. Autant dire que chacune est vraie, mais partielle. Et non « fausse » ou incapable de saisir la vérité du monde comme l'affirme un relativisme radical qui renonce à toute

³ J'écris « au moins » par précaution, peut-être le lecteur en identifiera-t-il d'autres que je ne perçois pas.

notion de vérité sur laquelle nous pourrions nous entendre, rejetant du même coup toute possibilité d'universalisme.

Ces trois logiques sont toujours lisibles, mais souvent l'une d'entre elles semble s'imposer, le plus souvent en fonction du contexte dans lequel l'échange se déroule.

Certains, politiquement, misent tout sur une seule de ces logiques, qui deviendrait ainsi non seulement LA caractéristique de l'humanité, mais aussi LA solution à tous les problèmes, tant personnels que collectifs.

Nous soutenons ici une thèse différente

***C'est dans l'affrontement et la coopération équilibrée
de ces logiques, qui sont à la fois
indispensables, incompatibles et exclusives,
que se situe notre humanité.***

Leur équilibrage, jamais acquis, peut seul nous offrir des vies qui valent la peine d'être vécues dans un monde qui leur permette de s'épanouir.

C'est la prise en compte de cette complexité⁴, telle que la reprend l'approche systémique⁵, rejoignant des sagesses ancestrales, qui fait la grandeur des humains.

Et c'est aussi ce qui conduit à faire le constat, que certains partisans de la fin de l'Histoire trouveront désespérant, qu'il faut réinventer sans cesse un équilibre entre ces dynamiques conflictuelles ; la logique de la victoire des uns construite sur la défaite des autres ne sera jamais qu'une pseudo-solution, fragile, transitoire, promesse de crises à répétition, et d'un effacement final inévitable vu la puissance atteinte par nos instruments techniques de destruction, directe et indirecte.

⁴ Cf. Balta F. (2017a)

⁵ Pour nous l'approche systémique se définit par une pensée des processus grâce auxquels les éléments en relation prennent vie. Elle ne se limite donc pas à l'étude d'ensembles, appelés systèmes, qui seraient des objets réels et objectifs, ni à une utilisation purement stratégique de cette compréhension de leur fonctionnement.

La logique d'un équilibre entre des forces mouvantes est celle du funambule ; elle est perpétuellement à reconstruire, à protéger. Un faux pas, et c'est la chute. Si cette dernière n'est pas irrémédiable, elle reste coûteuse, de plus en plus coûteuse à chaque crise.

Nous aborderons successivement ces trois logiques qui donnent sens à nos manières d'échanger :

Nous décrirons d'abord, dans un premier chapitre

La logique du Donnant-Donnant

C'est celle qui domine le monde de l'économie. Elle est mise en avant aujourd'hui dans les pays occidentaux « démocratiques », et semble économiquement séduire la planète entière tout en nous conduisant à notre perte.

Puis nous aborderons, chapitre 2,
une seconde lecture possible de l'échange,

La logique du Dû

Tout État s'en réclame. À plus forte raison les pays totalitaires, les États forts à parti unique et les démocraties illibérales. Les citoyens aussi s'appuient sur elle pour réclamer davantage d'État providence.

Enfin, chapitre 3, nous nous intéresserons à

La logique de l'échange par le Don

Nous verrons sa richesse et tenterons de corriger ce qui nous semble des préjugés et des interprétations inappropriées à son sujet. Le don est indispensable à notre humanisation. Il a aussi sa face excessive, sa face sombre, puisque, par exemple, c'est à lui que se réfèrent toutes les organisations mafieuses pour fonctionner.

Après avoir schématiquement distingué le complexe et le compliqué (chapitre 4), un comparatif résumera divers aspects de ces trois descriptions, et le lecteur pourra s'y référer avant, pendant ou après la lecture de chaque partie consacrée à un type particulier d'échange. (Chapitre 5)

Nous explorerons rapidement ensuite quelques effets de superposition de ces logiques deux à deux, dont chacune participe à nos parcours de vie. (Chapitre 6)

En conclusion nous verrons que prendre en compte la nécessité des trois logiques d'échange, incarnées dans la matérialité de nos corps, devrait permettre de comprendre l'importance du dialogue et du débat, et faire une place plus accueillante et moins violente aux inévitables désaccords, dès qu'il s'agit de répartir les plus et les moins, les pertes et les bénéfiques, les avantages et les inconvénients, qui découlent inévitablement de ces échanges mêmes.

La compréhension de cette complexité de nos échanges devrait permettre de fonder une morale immanente en même temps qu'une transcendance qui pourrait s'en déduire.

LE DONNANT-DONNANT, L'ÉCONOMIQUE D'ABORD

A partir d'un certain moment, pour continuer à progresser selon sa logique propre, la raison marchande exige que ce ne soient plus seulement les matières premières et les produits finis qui puissent être achetés et vendus, mais tous les éléments du processus de production. Elle décide de considérer le travail lui-même comme une marchandise qui sera achetée et vendue.../... Ceux qui contrôlent les capitaux imposent dorénavant /en Chine/ comme ailleurs, la transformation de tous les rapports sociaux en rapports marchands.../... La finalité de leur action est de réorganiser la société de façon à ce que toute activité sociale devienne rémunératrice pour eux.

Jean-François Billeter

Chine, trois fois muette.

Edition Allia, Paris, 2000

pp 18/19 et p 60

« L'immédiateté de l'échange commercial, qui est le paradigme de toute relation juridique, dissout le symbolique. »

Jean-Godefroy Bidima

La palabre, une juridiction de la parole

Michalon, Paris, 2015

pp 32/33

L'ESSENTIEL

Le Donnant-Donnant, suppose un échange équilibré, mesurable objectivement, qui se veut le fruit d'un engagement libre et volontaire de la part de ses contractants.

Il vise à promouvoir le plus de liberté possible pour ses participants par la promesse attirante d'un enrichissement individuel fondé sur le mérite personnel, et d'un enrichissement collectif porté par les progrès apportés par les plus entreprenants et les plus inventifs.

Il repose sur un équilibre de l'offre et de la demande. Il utilise la concurrence comme mécanisme d'avancement et il déteste tout ce qui pourrait venir la limiter, voire la réguler. Reste la difficulté d'établir une concurrence « libre et non faussée » dans un univers en changement permanent et de plus en plus rapide.

Sa visée ultime, c'est le développement de la Liberté sous ses diverses formes concrètes : liberté d'entreprendre, liberté d'inventer, liberté de commercer, liberté de circuler, liberté de passer des contrats... Cette liberté économique des échanges est considérée comme allant de pair avec la Liberté individuelle de chacun, et l'enrichissement de tous.

Comme tout type d'échange, le donnant-donnant peut verser dans des excès dommageables.

Reconnaissance de dettes envers...

Georg Simmel, penseur original de la *philosophie de l'Argent*, systémicien avant l'heure,

Karl Polanyi, même si *la grande transformation* espérée ne s'est pas produite...

Alain Deneaux, pour ses stimulantes (et parfois déprimantes) analyses,

Adam Smith pour sa main invisible du Marché, qui me semble surtout aveugle,

John Stuart Mill, qui savait penser en même temps économie et morale,

Friedrich Hayek, dont la diffusion des idées, et la naïveté, m'étonnent encore

David Graeber, pour son histoire de (5000 ans de) dette...

Alain Supiot qui me donnerait (presque) envie de faire du droit

Mon banquier, qui m'a guéri, en partie, de ma naïveté

- et tous ceux, et toutes celles, qui ont dit mieux ou autrement ce que ce chapitre avance. Je leur présente mes excuses, à défaut de pouvoir les remercier !

- à toutes celles et ceux dont la rencontre non évoquée a nourri cependant ce qui s'y dit

LE DONNANT-DONNANT

Le Donnant/Donnant, c'est la loi de l'échange qui nous est socialement, sous nos climats occidentaux, la plus familière, celle qui sert à décoder la plupart de nos transactions, dans un univers voué au commerce mondialisé et à la consommation-facteur-de-croissance-solution. Toile de fond de notre culture dite « moderne », il s'impose implicitement comme référence pour comprendre nos transactions quotidiennes, ce qui n'est pas sans conséquence sur la « qualité » des liens sociaux ainsi construits : la société devient un vaste Marché dans lequel chacun est à la fois acheteur, vendeur et... finalement aussi marchandise.

Chaque chose vendue a sa valeur, fruit supposé équilibré de la rencontre entre une offre et une demande sur un Marché librement ouvert et sainement concurrentiel.

Mais il est sans doute injuste de réduire le Donnant-Donnant au Marché extensif tel qu'il existe de nos jours.

En effet, il est probable que les premiers marchandages ont été effectués avec les morts, ou/et avec les dieux. Les offrandes faites tentaient d'acheter leurs faveurs, de calmer leur courroux, et devaient protéger des catastrophes terrestres et des mouvements passionnels de forces invisibles et redoutables. On tentait ainsi d'acheter en quelque sorte de « bonnes » relations, pacifiées et protectrices. Mais depuis, beaucoup de dieux sont morts, avec l'aide des Églises, et les morts eux sont, croit-on, définitivement enterrés. Ils ne figurent plus sur l'autel des dieux lares, ancêtres déifiés, à l'entrée de la maison comme chez les romains, ils sont sous terre et on va les voir, une fois par an, avec pour toute offrande un pot de chrysanthèmes⁶ à la main...

Il ne reste alors qu'à échanger des matières et des objets... inertes. Morts vraiment en quelque sorte. Nous risquons d'en faire partie. Si nous déshumanisons le monde, le monde est moins humain. Or nous sommes des parties de ce monde.

⁶ Est-ce un hasard si l'étymologie de chrysanthème signifie « fleur d'or » ? Un équivalent en surface des trésors autrefois entreposés dans les tombes des puissants ?

LE MARCHÉ

Les échanges de type donnant-donnant supposent un terrain qui les rend possibles : le marché ; un Marché aujourd'hui généralisé. Que nous écrivons avec une majuscule pour ne pas le confondre avec le petit marché local où chacun connaît chacun, où le même participant peut être identifié comme vendeur et comme acheteur selon les moments, supposant une confiance fondée sur l'expérience d'une relation identifiée dans la durée.

Vive la liberté !

La finalité idéale qui soutient et que propose le Marché, c'est la notion abstraite de *liberté*. Dans cette logique de l'échange, elle est indispensable, à la fois cause, conséquence et moyen : *liberté* de création et de fabrication des marchandises, *libre* circulation des biens et des personnes, *libre* choix des ac(he)teurs qui peuvent ainsi exprimer et réaliser leurs désirs.

*Le Marché se nourrit de liberté
et il la vend comme valeur suprême.
C'est son produit d'appel.*

*La liberté est ainsi présentée à la fois comme un moyen
et un but en soi du Marché.*

Avec cette liberté, d'autres qualités peuvent apparaître et se développer : richesse, inventivité, créativité, imagination, mixité, exploration, innovation, responsabilité, individualisme, changements, progrès, confort, sécurité... avec bien sûr leurs ombres moins soulignées par les tenants de ce type d'échange : la pauvreté, le plagiat, la tromperie, l'escroquerie, le gaspillage, l'inutile, le superflu, l'anomie sociale, l'égoïsme, l'indifférence, la concurrence féroce ...

Nous savons maintenant que cette liberté de commercer, longtemps compagne de la liberté politique, peut cohabiter de nos jours avec les régimes politiques les plus autoritaires. La liberté n'est pas une et indivisible.

Rendre le Marché possible

Une référence universalisante et objectivante : l'argent

Pour que les biens circulent sur le Marché, il faut trouver une référence commune permettant de mesurer la valeur de ce qui sera vendu et acheté.

Pour aller plus loin que le partage communautaire, le vol ou le don, et dépasser le troc pur et simple, quelque chose d'abstrait, d'universel, doit mesurer une valeur, la « valeur d'échange » de l'objet qui se superpose à sa « valeur d'usage »⁷. Cette dernière fait directement référence à l'utilisation qui peut être faite de cet objet, alors que la première est sa quantification dans l'espace du Marché.

C'est l'argent qui est cet instrument permettant la mise en œuvre d'un **principe d'équivalence généralisée**. Il permet de comparer ce qui n'a concrètement rien à voir (des poussettes et des courgettes, du travail manuel et des manuels de travail...), de chiffrer ce qui ne se mesure pas (la beauté, l'émotion, l'attachement...), d'échanger ce qui ne s'achète pas (la charge affective des objets, leur histoire...). Référent universel, l'argent devient Dieu universel. « *In Gold we trust* », dit-on ironiquement, en paraphrasant la devise inscrite sur le billet américain, d'autant plus ironiquement que le dollar a remplacé l'étalon or, faisant ainsi supporter le poids de la dette américaine au monde entier.

Concrètement, l'argent, c'est de la monnaie. Et la monnaie, c'est de la confiance. Sous son allure de moyen objectif, l'argent est une convention partagée soutenue par la croyance collective en sa valeur. Et ceci d'autant plus qu'il n'est plus « sonnante et trébuchant »⁸, mais symbolique et même numérique.

L'argent « pur moyen » peut aussi devenir « finalité absolue » puisqu'il est sans idée, sans attachement nécessaire à quelque va-

⁷ Il n'est pas certain que cette différenciation marxienne doive être absolument maintenue. Il n'y a peut-être qu'une *valeur* dont Georg Simmel a finement analysé la complexité dans son ouvrage *Philosophie de l'argent*. (1987/1900)

⁸ Cette expression faisait référence à la matérialité des pièces en or ou en argent, « sonnantes » donc lorsqu'elles s'entrechoquaient, et que l'on pesait sur le trébuchet, petite balance d'orfèvre.

leur (morale) que ce soit. De mesure de la valeur il peut devenir valeur absolue. De serviteur, il peut devenir maître.

Des choses à vendre

Sur le Marché, ne devrait se vendre que ce qui est produit.

Ceci devrait interdire la mise en marché de trois choses, rappelait Karl Polanyi : la terre, le travail, et la monnaie⁹. Dans le monde du Marché contemporain, tout devient objet de commerce : les choses, les actes, le temps, le travail, et même les travailleurs, esclavage rénové... Tout est mesurable à l'aune de la monnaie, et les monnaies elles-mêmes deviennent produits de commerce et de spéculation.

Mais comment pourrait-on comprendre l'extension de son emploi, s'il n'y avait pas une séduction réelle de l'argent ? Comment comprendre, en reprenant là l'expression d'Étienne de la Boétie, la « servitude volontaire », qu'il suscite si facilement ?

Si Georg Simmel, dans sa *Philosophie de l'argent*, oublie que la mise en commun des ressources précédait certainement le troc, il explique très clairement¹⁰ que l'argent permet d'échanger la complexité et les difficultés du troc contre la commodité de l'achat-vente contractuel. L'argent permet d'acquérir n'importe quoi auprès de n'importe qui. Il n'a pas d'odeur dit-on ; il n'a surtout pas d'identité. En effet, dans le troc, il faut que j'aie l'objet désiré par un autre qui lui-même souhaite échanger l'objet qu'il possède et que je veux ; et ces objets doivent avoir une valeur vécue qui ne soit pas équivalente, puisque l'objet désiré doit avoir une valeur subjectivement supérieure à celle de celui qui est cédé, et ceci pour chacun des protagonistes ; de plus, il faut que la relation entre les deux partenaires du troc soit suffisamment bonne... tout ça est plutôt compliqué... et éclaire sans doute pourquoi les anthropologues ont constaté que le troc se déroule la plupart du temps dans une atmosphère tendue, proche du conflit ouvert, et

⁹ K. Polanyi. (1983/1944)

¹⁰ Georg Simmel. o.c. et voir [www.frbalta.fr /les carnets de routes des GPS/ année 2015](http://www.frbalta.fr/les_carnets_de_routes_des_GPS/annee_2015)

rarement à l'intérieur d'un même groupe ethnique qui lui préfère alors le prêt ou le don. Avec la monnaie, on échange ces dépendances délicates de proximité contre une *impression* de liberté, payée par une interdépendance élargie et anonymisée.

Et la confiance, toujours nécessaire, n'est plus dans les personnes, elle s'est déplacée dans la monnaie elle-même, devenue référence objective, tiers apparemment neutre, sans odeur et sans affect.

Or cette impression de (gain de) liberté est essentielle dans ce désir d'argent dont l'accumulation ouvre indubitablement sur beaucoup plus de choix et de possibilités de satisfaire ses besoins que le troc. Plus simple et moins violent que l'appropriation brutale par le vol ! Plus ouvert et plus divers que le partage communautaire ! Le commerce semble aussi une voie vers des relations apaisées. Il éloignerait les guerres... A moins qu'il n'en devienne un substitut... la continuation de la guerre par d'autres moyens pourrait-on dire en paraphrasant, et trahissant, Carl von Clausewitz.

En même temps, sans argent, tout devient difficile, sinon impossible. C'est sans doute par cette promesse implicite de liberté indéniabale que l'aspect d'interdépendance passe au second plan. Il est d'autant plus négligé que les partenaires disparaissant dans leur réalité concrète, chacun se retrouve seul responsable d'un échange qui est pourtant toujours collectivement construit. Ceci ne peut que renforcer le sentiment de responsabilité individuelle, et de solitude, face aux conséquences de « mauvais » choix (d'où résulterait, pour certains, éventuellement un état de pauvreté).

Produire

Mais à quoi servirait l'argent s'il n'y avait rien à vendre, rien à acheter ? Il faut donc produire des choses utiles et/ou désirables, et il faut que ces produits puissent circuler le plus librement possible de façon à pouvoir être diffusés en nombre, c'est-à-dire fabriqués industriellement. Si le besoin n'existe pas – la plupart des objets qui nous semblent aujourd'hui indispensables n'étaient même pas imaginés il y a quelques dizaines d'années – il faudra le créer. D'où l'importance de la publicité pour faire connaître et

départager les concurrents. Le souci du Marché n'est pas de veiller à la juste répartition des richesses, mais seulement à la possibilité de leur production, assortie d'une affirmation, loin d'être prouvée, que cette production de richesse profitera à tous. L'équité n'étant pas le souci du Marché, qu'il profite beaucoup à peu ne compte pas pourvu que la plupart des personnes soient censées avoir la possibilité d'y trouver un (petit) bénéfice. Ça dépend d'eux.

La concurrence, indispensable moteur du Donnant-Donnant

Adam Smith nous proposait, du moins dans ce qu'on en a retenu, une vision morale¹¹ du Marché qui, par la somme des égoïsmes individuels produirait le bien collectif : une addition sans soustraction en quelque sorte. Mais c'était à une époque où les transports intercontinentaux et l'industrialisation n'étaient pas ce qu'ils sont. Il y avait là des freins « naturels » à l'extension du Marché et à la falsification de la concurrence.

Dans le Donnant-Donnant, chacun cherche à maximiser ses gains, ou à minimiser ses pertes ; cet intérêt individuel bien compris est censé aboutir, non seulement à l'optimisation de l'intérêt de chacun, mais aussi à la richesse des nations ; pour certaines plus que pour d'autres puisque les nations elles-mêmes peuvent être mises en concurrence.

L'enjeu au départ est de faire miroiter aux yeux du chaland un profit maximum pour un minimum de dépense. La vertu supposée de la concurrence, c'est de tirer les prix vers le bas (pour attirer les acheteurs), et la qualité vers le haut (pour les fidéliser). Cela suppose des acheteurs rationnels et correctement informés grâce à une connaissance complète et sincère de la disponibilité et de la qualité des produits, une publicité non mensongère, et des offres qu'il est possible de comparer.

¹¹ Le premier ouvrage d'Adam Smith s'intitulait *Théorie des sentiments moraux* (1759) et insistait sur l'empathie... Mais il est plus connu pour ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) et pour la quasi divine *main invisible* du marché, première ébauche de ce qui deviendra la mythique théorie-métaphore du ruissellement que personne, semble-t-il, n'a jamais formulée mais à laquelle tant les tenants que les adversaires du Marché ont souvent recours !

De cette simple liste de conditions, il ressort qu'un équilibre reposant sur le Marché lui-même est un idéal jamais atteint, sauf à de très courtes échelles, de temps et d'espace. Avec un parfum de paradoxe, car les échanges mondialisés d'aujourd'hui, même et surtout avec la surinformation que permet Internet, rendent le consommateur encore plus incapable de juger, de comparer, de prévoir.

La main invisible du Marché, est devenu un poing aveugle qui frappe sans ménagement.

Ainsi le Marché fait-il une promesse qu'il ne pourra jamais tenir réellement. Mais ne dit-on pas que les promesses n'engagent que ceux qui y croient ?

La concurrence, « libre et non faussée »

Pour que la concurrence soit possible, il faut des offres suffisamment nombreuses et différentes. Sans concurrence, pas de marché ouvert. Il faut de l'offre, c'est-à-dire des offres, pour susciter une demande qui puisse choisir.

La plupart des règles concerneront l'organisation de cette indispensable concurrence, qui doit, nous dit le Donnant-Donnant, être « libre et non faussée ».

Libre ? Personne ne doit être empêché de vendre ses produits, de les proposer au prix qu'il souhaite.

Faussée ? sauf par des ventes à pertes, des subventions déguisées, des protections douanières arbitraires et des protections sociales inégales, ou encore des informations mensongères...

Le pire pour cette organisation du Marché, ce serait l'existence d'un monopole qui supprimerait toute concurrence ; à moins que celui-ci ne soit justifié par une raison qui s'impose à tous, comme la sécurité nationale.

Mais il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps pour constater que la concurrence n'est jamais réellement libre, et encore moins non faussée. Toutes les entreprises ne disposent pas des mêmes moyens, et les possibilités de fausser le jeu sont multiples : dumping social, fiscal, subventions, marchés d'État, corruption... Comment en effet considérer que les différences de salaires, de

protection sociale ou de services publics offertes aux travailleurs ne sont pas une distorsion de la concurrence ?

De plus, si l'offre et la demande sont supposés s'équilibrer grâce à la main invisible du marché, il est tout aussi évident que le marché est en déséquilibre permanent, et qu'aucun ac(he)teur n'est, à l'instant T, au courant de toutes les offres, promotions, nouveautés à paraître, ni n'est à même de les comparer en toute transparence. L'équilibre du Marché n'est qu'un instantané dans une suite de déséquilibres. Il se résume même pour certains au cours de la bourse, dont nous connaissons tous la grande rationalité et la stabilité !

Les règles du jeu : le contrat, et les gardiens des règles

... des contrats, c'est-à-dire des actes de défiance

Pierre Bergounioux

Le corps de la lettre.

Fata Morgana, 2019

Des produits seront objets d'échanges entre les « joueurs », vendeurs et acheteurs. Un jeu suppose une catégorie d'acteurs particuliers : des arbitres ou des juges, garants du respect des règles. Le Marché est une machinerie subtile, complexe, et il ne peut fonctionner sans certaines conditions qui n'ont rien de naturel. Si je parle de jeu, c'est qu'il peut y avoir ici comme dans tout jeu, des amateurs et des professionnels, des tricheurs et des gendarmes, des avocats (de la défense) et des procureurs...

Tout jeu repose sur des règles. La possibilité de ne pas les respecter doit non seulement être envisagée mais prévue, et prévenue, et sanctionnée : il ne faut pas de mauvais joueurs, ni de tricheurs, même si ces deux catégories de participants sont créées par le jeu lui-même, et par ses promesses de gains. La permutation des joueurs, chacun pouvant à tour de rôle être vendeur ou acheteur, semble égaliser les chances. Et l'appât du gain ou du profit peut animer cet espace qui repose beaucoup sur la confiance accordée, c'est-à-dire sur une méfiance assumée.

Pour encourager à un niveau individuel, l'espérance d'un avantage personnel, il faut garantir au niveau collectif la réalité de la concurrence, du moins son apparence. D'où la nécessité de lois

anti-trust, et de diverses commissions de contrôle veillant au grain, c'est-à-dire veillant aux gains (illicites), traquant les délits d'initiés, et de tribunaux « de commerce » contrôlant la légalité et le respect des contrats.

Mais l'histoire ne manque pas de bilans truqués, de petits arrangements entre amis, d'ententes illicites plus ou moins discrètes, de positions de monopole déguisé, de non-respect des contrats, de non-solvabilités construites, de faillites frauduleuses organisées, etc.

Au mieux, des règles du jeu sont explicitées lors de la rédaction des contrats. Ces derniers formaliseront les obligations réciproques qui fondent l'existence du Marché et son développement. Mais qui sera garant du contrat ? Une instance devient nécessaire qui permettra en cas de conflit, de le faire respecter. Les Chambres de Commerce et les tribunaux sont là pour rappeler ces engagements réciproques. Les avocats pour rédiger les contrats et animer les tribunaux. Les échanges devenant mondialisés, une Organisation Mondiale du Commerce est devenue nécessaire. Faut-il encore que tous souhaitent et acceptent d'y participer ! Il devient aussi de plus en plus difficile de suivre et de contrôler les productions et les échanges, d'où sans doute des exigences parallèlement de plus en plus importantes sur la traçabilité des produits et des opérations financières. Le consommateur lambda se retrouve rapidement perdu dans un labyrinthe de structures et de lois hétérogènes, elles-mêmes mises en concurrence, et il se retrouve sans grand recours contre les puissances commerciales anonymes auxquelles il est confronté.

Quand les instances chargées de juger ou d'orienter sont elles-mêmes juges et parties, on atteint le summum du surréalisme ! Lorsque les agences de notation qui ont couvert les *sub-primes* ressortent de la crise de 2007-2008 avec encore plus d'influence pour juger les États et les entreprises qui les paient, on ne sait si l'on doit rire, pleurer ou prendre les armes !

Le Marché suppose l'honnêteté des transactions. Mais, il est fondé sur l'anonymat que la circulation d'argent permet, et que le troc interdisait. Plus le Marché se développe, plus l'anonymat est grand et plus la confiance est nécessaire... et fragile.

L'ÉTONNANT SUCCÈS DU MARCHÉ

Si les dangers sont si prévisibles, les inconvénients si évitables, et les contrôles si incertains, qu'est-ce qui fait que le Donnant-Donnant se développe comme le modèle dominant de notre époque, et que chacun participe aussi généreusement à son extension et au renforcement de son emprise ?

Les critiques qui lui sont faites laissent de côté la question fondamentale de sa séduction qu'on ne peut se contenter de mettre au crédit de la crédulité ou de l'égoïsme intéressé des individus.

Le Marché étant une création humaine, qui n'a rien de « naturel », il faut revenir à notre constitution biopsychologique.

Pour mieux comprendre la séduction que le Marché exerce sur le fonctionnement moderne (fondé sur le progrès) et post-moderne (au-delà d'un progrès qui ne paraît plus aller de soi automatiquement), c'est bien en tenant compte de notre besoin humain de stimulations, et en n'oubliant pas que nos impressions sont toujours « vraies » puisque lestées du poids de la chose vécue, expérimentée, que nous comprendrons mieux l'ascension difficilement résistible de l'argent et du Marché.

Nous ne sommes sensibles, physiologiquement, qu'à des différences de stimulations. C'est-à-dire que nous avons besoin, pour que quelque chose existe en dehors de nous, mais aussi pour exister nous-mêmes, d'une certaine variation de stimuli, en quantité, quelles que soient leurs qualités. Ceci explique peut-être la curiosité naturelle du nourrisson, et de l'homme durant toute sa vie : il recherche des choses nouvelles, ou il cherche à renouveler les choses connues. Plus il y a d'objets différents, plus il y a de possibilités de sensations, et d'occasions de se sentir exister.

De plus, nos impressions s'imposent à nous. Elles sont l'origine d'une *sentiment de vérité*, parfois trompeur. Comme nous confondons souvent impression et interprétation (explication, origine, cause) de cette impression, l'*impression de liberté* créée par la multiplication des possibilités d'échange sur un Marché ouvert s'impose à nous comme une « vraie » liberté, pleine et entière, escamotant du même coup les conditions contraignantes de sa réalisation, exactement comme le prestidigitateur fait disparaître son savoir-faire pour laisser émerger la magie de l'effet, son sa-

voir-plaire. Difficile, pour ne pas dire impossible, de contrer ce côté primaire et primordial de l'évidence ! La raison n'intervient que trop tard, avec sa lenteur ordinaire, engoncée qu'elle est dans son besoin de preuves, de démonstrations, de vérifications et de contre-épreuves... Il y a belle lurette que l'impression s'est imposée, et qu'elle apporte avec elle un fondement indiscutable et indiscuté, qui emporte l'adhésion.

Autre paramètre : nos capacités d'investissement affectif relationnel étant limitées, plus nous sommes soumis à des informations élargies, plus nous avons tendance à les rendre abstraites, à les dépersonnaliser, à les généraliser... et à nous raccrocher à quelque chose que nous pensons pouvoir maîtriser.

Toutes les misères du monde dont les médias nous informent à longueur de journées et de journaux nous poussent insensiblement à préférer des relations émotionnellement apaisées, ou même à nous réfugier dans une indifférence blasée. Notre capacité d'empathie est mise à rude épreuve par cette masse d'informations qui seraient difficilement supportables si nous restions pleinement sensibles à ce qu'elles représentent de souffrances¹². *Le Marché et l'argent viennent alors à point nommé en permettant de limiter nos intérêts en les (re)dirigeant vers un intermédiaire impersonnel rassurant, prometteur de bien-être personnel*. Et puisque le Marché c'est « chacun pour soi », il n'y a plus à (trop) se soucier de tous ces autres que notre consommation peut tuer.

La force du Marché, ce n'est pas sa capacité de corruption, qui ne fonctionne que sur quelques-uns, c'est beaucoup plus *notre besoin fondamental de stimulations, si possible agréables, mais qui doivent être surtout limitées en quantité et en intensité pour être supportables*.

Pour le Marché, chacun (n')a, en fin de compte, (que) ce qu'il mérite ! Il y a, avec lui, une prétention à une justice distributive qui considère que chacun est récompensé selon ses mérites, et que les inégalités sont naturelles, donc justes.

¹² Heureusement, toutes les scènes de catastrophe ne nous sont offertes que sous le substrat d'images, privées d'odeur et de goût. Un charnier sans odeur peut être très supportable et rapidement oublié.

Nous préférons ne pas rapprocher trop brutalement la connaissance des conditions de production et nos désirs de consommation. Rien n'interdit de manifester contre les multinationales ou la disparition des services de proximité et d'acheter sur Amazon, de voler sur des low-costs et de louer son appartement via Airbnb pour s'assurer un complément de revenu ou avoir des vacances pas trop onéreuses. Séparer en soi le producteur et le consommateur est une opération « rationnelle » que flatte en permanence la logique du Marché. Mais pour cela, il faut aussi découpler nos actes de leurs conséquences, c'est-à-dire suspendre le jugement éthique que nous avons à porter sur ce que nous faisons. Parce que ce que nous faisons a des conséquences sur les autres et sur notre environnement, des conséquences que nous préférons oublier.

Nous nous sommes construits un environnement informationnel qui nous condamne à développer une certaine capacité d'indifférence aux sur-stimulations, et en même temps il nous faut le développer pour qu'il continue à nous faire se sentir vivants. *Plus nous devenons insensibles, plus il faut exciter cette sensibilité. Et plus nous nous sentons excités, plus il faut nous insensibiliser !* Ici comme ailleurs, les contradictions se promènent main dans la main. Le terme de paradoxe ne sert qu'à n'en pas questionner les termes, et à se contenter de constater l'apparente bizarrerie de ce double développement. Chacun peut avoir l'expérience de l'effet pacifiant du contact avec un monde « désinformant » : la contemplation d'un paysage, le mouvement de la mer, le balancement des feuilles sous le vent, le soleil s'élevant ou disparaissant insensiblement à l'horizon sont autant de situations qui apportent un apaisement, un bien-être, lié à une sensibilité stimulée avec justesse, sans excès¹³. Et ce contact avec un environnement tranquille nous apporte en même temps le contact avec un calme intérieur qui peut enfin s'épanouir. La vogue de la méditation peut trouver là une explication pertinente : la paix en soi dans un monde en guerre ! Mais, peut-être n'est-elle si acceptée, et acceptable, que parce qu'elle ne remet pas fondamentalement en question l'organisation du Marché. Elle peut même n'être qu'un

¹³ Probablement qu'Hartmut Rosa dirait qu'il s'agit alors d'une juste résonance. Cf. H. Rosa. (2018)

marché supplémentaire qui l'alimente et qu'elle alimente. Le Marché n'a-t-il pas la vertu de tout transformer en marchandise ?

Un autre élément alimente notre désir de marché : la peur de manquer. Une idéologie de la ressource¹⁴ laisse croire que plus on a de ressources, plus on est en sécurité (ce qui peut être vrai) et qu'ainsi on est plus heureux (ce qui est souvent faux)¹⁵.

« Il n'y a pas d'autre alternative¹⁶ »...

C'est ce qu'on entend souvent. L'effondrement de l'URSS a fait croire à la fin de l'histoire¹⁷, c'est-à-dire à la suprématie d'un modèle unique de société : la société d'économie capitaliste de Marché. Cette capacité du Marché à tout inclure, à tout dévorer mérite de retenir notre attention. Car ce n'est pas seulement le Marché qui en est responsable, c'est chacun de nous. Comment penser en même temps ce qui nous influence et notre participation à cette influence ? C'est justement ce que les concepts de l'approche systémique nous invitent à faire : renoncer à la déresponsabilisation autant qu'à la toute-puissance, comprendre comment nous nous retrouvons à nourrir ce qui nous mange(ra).

Les contradictions du fonctionnement du Marché permettent, si on les prend en considération, de le regarder autrement. Il n'est pas question ici d'imaginer que l'on pourrait totalement se passer de ses avantages. Il s'agit seulement d'en mesurer les inévitables inconvénients. Là encore, il faut tenter de trouver un équilibre, toujours fragile, toujours remis en question, entre ses aspects positifs et ses inconvénients.

¹⁴ Comme y insiste à juste titre Hartmut Rosa dans son introduction. Rosa H. (2018)

¹⁵ Ce que contestait déjà La Fontaine qui questionnait cette idée dans sa fable *Le savetier et le financier*. Ce dernier se plaint d'ailleurs *Que les soins de la Providence / N'eussent pas au marché fait vendre le dormir / Comme le manger et le boire*.

¹⁶ Souvent exprimée sous sa forme anglo-saxonne : TINA (There Is No Alternative) Cf. Mark Fischer (2018) et Bertrand Rothé, Gérard Mordillat. (2011).

¹⁷ C'était la thèse de Francis Fukuyama (1992)

Une résistible extension ?

La mise en concurrence est proposée par le Marché comme LA solution à tous les problèmes : elle privilégierait les meilleurs et éliminerait les inutiles, les moins intéressants. Pour ses participants, les critiques qui lui sont faites relèvent non de ses défauts, mais de l'insuffisance de concurrence que des États limitent injustement. C'est d'ailleurs cette logique qui soutient l'idée des coûts écosystémiques ou des taxes carbone.

Là encore, nous devons nous poser la question du vide théorique et politique, ou plutôt de la mosaïque divisée et impuissante, qui ne s'y oppose pas. La gauche, habituée à incarner le Progrès et à discréditer tout ce qui relève des traditions, du passé définitivement étiqueté « réactionnaire », est prise à son propre discours. Nos penseurs des années 70, dont la notoriété indiscutable s'est mondialisée, ont été les dénonciateurs bien-pensants du « pouvoir » des sachants, de l'« autorité » biopolitique (Michel Foucault) ou les analystes avisés que toutes les valeurs traditionnelles n'étaient que des constructions que l'on pouvait, que l'on devait, déconstruire (Jacques Derrida) tout en ne reconnaissant pas que cette déconstruction n'était qu'une autre construction, discrète puisque toujours implicite ; ou encore les promoteurs de l'idée que toute éducation entretenait une insupportable reproduction des privilèges (Pierre Bourdieu). Il ne reste alors à la Gauche, à défaut d'un programme à défendre et à mettre en acte, qu'une posture de dénonciation et de plainte qu'illustrent parfaitement certains médias, dans les démocraties où il y a encore une possibilité de liberté d'expression, médias spécialisés dans la mise en avant désespérante de tous les petits et grands arrangements de l'entre-soi, l'énonciation infinie de toutes les inégalités, injustices suprêmes.

L'écroulement du bloc soviétique et la montée en puissance de la Chine toujours communiste ont montré que l'opposition si forte entre libéralisme et communisme cachait en réalité une même réalité capitaliste. La différence est entre capitalisme privé et capitalisme d'État. Il est clair aujourd'hui que communisme et capitalisme peuvent faire bon ménage. Et que même l'un peut soutenir l'autre, et réciproquement. L'URSS est devenue la Russie

sans grande difficulté, le pouvoir est passé des apparatchiks du parti aux oligarques du nouveau régime. Mais tout était déjà prêt pour cette passation des pouvoirs, centralisation oblige.

De même, on peut s'inquiéter à juste titre de la numérisation galopante de la vie quotidienne : caméras partout, reconnaissance faciale, big data, paiements numériques traçables, fichiers multiples interconnectés, géolocalisations permanentes, etc. tout cela construit la trame qui permettra de passer du jour au lendemain d'une démocratie sécurisée à une dictature d'asservissement. La « note sociale » de chacun ne demande qu'à se diffuser, et elle s'appuiera sans contestation possible sur l'idée d'une sécurité réclamée par tous et d'un « mérite » citoyen fondé sur la conformité et la soumission. Mais qui décidera des critères de notation, et des sanctions ? Ce sera la surprise que nous réserve l'avenir. Les outils sont prêts. Reste à savoir qui s'en emparera...

Si nous voulons sortir du tout Marché, et construire un monde d'après (mais demain ne sera-t-il pas éternellement un monde d'après ?) il faudra reconnaître la nécessité du capital à défaut de reconnaître celle du capitalisme. S'en prendre « aux riches » sans distinction précise, et sans mécanisme de régulation contraignant, c'est attiser l'envie et la convoitise qui ne verront jamais plus loin que le voisin. Qui fréquente les 8 personnes qui dans le monde possèdent autant que la moitié de la population du globe ? Il n'est pas certain que, quand ils manipulent des milliards d'euros ou de dollars, nos dirigeants se représentent réellement à quoi cela peut correspondre concrètement. Pas plus qu'aucun de nous n'est capable d'imaginer la distance que définit une année lumière... Pour penser loin ou grand, il faut abstraire, c'est-à-dire sortir de la vie concrète, de la vie vivante. Nous ne sommes plus à l'échelle humaine.

Engoncées dans leurs *a priori* et dans leurs habitudes, la gauche et la droite, en même temps, sont visiblement incapables de penser l'union du contradictoire. D'où, sans doute, le succès et l'immense déception qu'Emmanuel Macron a pu susciter avec sa promesse, qui laissait espérer une véritable articulation de nos contradictions.

Nous reviendrons plus loin sur ce qui nous semble une piste de sortie du *il n'y a pas d'alternative*.

En attendant, il nous faut faire un détour par une notion essentielle et ambivalente, fondement même du capitalisme, celle de dette.

UNE DETTE D'UN STYLE PARTICULIER : LA DETTE « NÉGATIVE »... ET INDISPENSABLE

Chaque type d'échange, nous le verrons, a une conception particulière de la dette qui apparaît entre celui qui cède quelque chose et celui qui le reçoit. La dette, dans le cas du Donnant-Donnant, est dite « négative » ; c'est-à-dire plutôt à éviter, car le débiteur devient dépendant ; il aliène une partie de sa liberté, même si ce qu'il a emprunté est promis à lui assurer une réussite future et représente un véritable investissement constructif.

La Liberté étant la principale valeur défendue par le Marché, tout ce qui semble la diminuer ou l'entraver est perçu négativement. Nous verrons qu'il y a d'autres manières de considérer la dette dans les autres logiques de l'échange.

Il y a aussi dans le Marché de la dette considérée, sinon comme « positive », en tout cas présentée comme nécessaire et utile, celle de l'investissement. Sans lui en effet, aucun développement ne pourrait se faire. C'est l'emprunt qui permet de financer des projets d'ampleur qui, par leur rentabilité espérée, soutiendront la croissance et généreront progrès et profits.

Certains¹⁸ relient l'origine de ces investissements et la guerre, qui rend l'emprunt indispensable pour payer les mercenaires, et son remboursement par le butin pris sur les vaincus. Dès sa naissance, ainsi, le capital reposerait sur la violence et sur la création de vainqueurs et de vaincus.

Ce n'est pas sans une certaine hypocrisie qu'il est affirmé que « toute dette engage l'emprunteur, et doit être remboursée » car le système capitaliste repose sur l'endettement. Si toutes les dettes étaient immédiatement remboursées, le système s'écroulerait !

La dette dans le donnant-donnant a une connotation négative puisque, si elle permet l'investissement et l'innovation, elle limite la liberté d'action et rend l'entrepreneur dépendant d'une structure

¹⁸ Comme David Graeber (2016).

qui lui est extérieure. Elle contrarie d'une certaine manière la valeur que ce système d'échange met en avant : la liberté. Devant être remboursée puisqu'elle-même promesse de profit, elle impose une relation ambivalente entre emprunteur et prêteur. Elle suppose une confiance suffisante, c'est-à-dire qu'elle contient nécessairement une méfiance qu'il n'est pas toujours aisé de justifier objectivement.

Minimiser les risques : la Société Anonyme

Pour diminuer les inévitables risques que l'investisseur prend, des moyens ont été mis en place. Dont un, rarement souligné semble-t-il, qui est l'invention de la Société Anonyme. Juridiquement créée au tout début du XIX^e siècle en France, la Société Anonyme poursuivait plusieurs objectifs : celui de collecter des fonds en réunissant des actionnaires multiples et diversifiés, et celui de limiter les risques, au pire, à la seule perte éventuelle du capital investi. Le premier point est souvent souligné. Le second, dont on met en valeur le « risque de perte en capital » cache le fait que bien des effets collatéraux négatifs n'auront jamais à être pris en charge par ceux qui auront pu, auparavant, et parfois pendant des années, toucher des dividendes. Ainsi, les pollutions, les maladies, les destructions environnementales, les risques psychologiques et sociaux, ou même les dettes contractées pendant l'activité de la Société, tout cela retombera sur la collectivité mais pas sur l'entreprise elle-même, pourtant à l'origine de tous ces dommages. Aujourd'hui, alors que la préoccupation écologique est au premier plan, la perversité de ce système, extraordinairement protecteur pour les responsables, apparaît clairement, les libérant d'avoir à assumer les conséquences systémiques de leurs actions (pratiques et boursières).

Le prix de la dette ?

Quand, à propos d'un criminel qui sort de prison, une fois sa peine effectuée, on dit qu'« il a payé », cela montre bien que l'on se situe dans une relation qui suppose qu'un prix pourrait être fixé à tout délit. Mais il y a des crimes « impayables », ceux pour les-

quels aucune somme d'argent ne peut réellement « réparer » le préjudice subi, la perte définitive. On rajoute alors une couche de cette logique marchande en calculant le *pretium doloris*, le prix de la douleur. Est-ce que cela voudrait-il dire que si on est prêt à déboursier une certaine somme, on peut faire souffrir ? Et comment la victime, ainsi achetée, remboursée de sa peine, peut-elle se sentir, sinon encore une fois victime puisqu'étalonnée à sa « juste » valeur ?

D'où peut nous venir une telle aberration, si éloignée du sens commun qu'elle n'apaise ni les désirs de vengeance, ni les souffrances du souvenir ?

Nous avons là me semble-t-il une des conséquences logiques de l'héritage monothéiste et du péché originel : il s'agit de racheter une faute, d'abord en punissant le coupable. Notre justice occidentale porte la représentation du péché originel qui nous décrit parfaitement le cycle : faute (manger du fruit défendu) > preuve de la faute (Dieu voit tout) > sanction (chasser du paradis) > reconnaissance de sa faute et rédemption (accoucher dans la douleur, gagner son pain à la sueur de son front). Même si, au passage, la sanction souligne que la faute ne sera jamais réparable et qu'elle traversera les siècles et les générations, l'idée reste que la punition est nécessaire à la rédemption.

Il y a des cultures, en particulier animistes, où le but de la Justice est de maintenir le lien social en se centrant sur ce lien davantage que sur le délit lui-même ; dans la palabre africaine, la réparation soutient ce processus et produit des rituels contraignants tout autant que notre justice, mais pas les mêmes. Il ne s'agit pas de répartir unilatéralement la culpabilité et la sanction, mais de sauver la face et l'honneur de chacun... au moins jusqu'à la prochaine fois. Réparation sans rédemption, sanction sans culpabilité. Il ne s'agit pas alors d'un barème marchand, mais d'un acte symbolique d'apaisement relationnel.¹⁹

D'où, peut-être, le fait qu'aujourd'hui, en ces temps où chacun défend passionnément ses droits, et où le statut de victime les authentifie et les justifie, aucune réparation ne paraît suffisante, c'est-à-dire qu'aucune somme n'est à la hauteur du préjudice res-

¹⁹ Cf. Jean-Godefroy Bidima (1998)

senti. L'impossibilité de fixer un « juste prix » à la douleur ou à l'humiliation devrait suffire à elle seule pour questionner notre système de justice et ses finalités. Peut-il y avoir un marché de la souffrance ? Ce serait confondre le coût, qui est aussi qualitatif, et le prix, quantitatif.

LIBÉRALISME, ULTRALIBÉRALISME, ILLIBÉRALISME...

La logique du néolibéralisme²⁰, c'est idéalement celle d'un Marché qui ne devrait être contraint que par lui-même, et qui, ainsi, par la liberté d'entreprendre, s'autorégulerait spontanément. C'est négliger que les pouvoirs ne sont pas égaux entre les participants à cette compétition élargie. Et qu'il reste à connaître qui édicte les règles du jeu. A la fin, ce sont toujours les plus forts qui imposent leur volonté, et leurs intérêts.

De plus, idée fondamentale de l'approche systémique, quel que soit le système, il y a toujours un extérieur à un système particulier, c'est-à-dire un contexte qui le contraint et lui donne du sens. Tout élément peut être considéré comme une unité en soi ou/et comme la partie d'un tout qui l'englobe et au sein duquel il répond à certaines fonctions. Il ne peut finalement y avoir de marché en soi, mais toujours un marché au service de quelque chose qui le dépasse, et qu'il dépasse.

De plus, autre principe systémique, si les vendeurs et les acheteurs utilisent le Marché dans le sens de leurs intérêts particuliers ils sont aussi « utilisés », c'est-à-dire dirigés, contraints par le Marché qui est animé par leurs activités.

Chacun aime sa liberté. Qui souhaiterait en être privé ? Mais, comme l'affirme une phrase devenue proverbiale « la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres », phrase qui indique bien l'aspect relationnel de la liberté, pensée à tort comme individuelle dans le donnant-donnant.

²⁰ Pour une étude approfondie de ces questions, voir Serge Audier. (2012)

Y aurait-il plusieurs formes de libéralisme, dont certaines seraient plus acceptables que d'autres ?

Il y a un libéralisme raisonnable, universel, visant le bien et la liberté de tous, celui prôné par les Lumières, avec des pouvoirs reconnus comme différenciés, opposés et complémentaires, devant trouver leur équilibre : pouvoirs législatif, exécutif, et judiciaire. Une fois encore, l'importance des frontières et des limites est implicitement présente.

L'ultralibéralisme veut la disparition de l'État, ou voir ses interventions réduites au minimum, pour laisser place au fonctionnement d'un Marché extensif. Les Lois elles-mêmes peuvent alors devenir des produits, des marchandises concurrentielles.²¹

L'illibéralisme souhaite un État fort, mais pas pour contenir le donnant-donnant, bien au contraire. Il réclame plus d'État pour soutenir les échanges libres, et aussi, sans doute, pour éponger les dégâts qu'il peut provoquer. Il doit imposer la liberté de commercer à tous et prôner la concurrence la plus élargie. C'est un État au service non plus des citoyens, celui que nous verrons au chapitre suivant, mais celui qui met ses moyens régaliens au service du commerce marchand.

Combien pour cette espèce ?

Cette même logique, qui pense que tout a un prix, permet d'acheter et de vendre des droits à polluer, ou de calculer le prix « écosystémique » d'espèces en voie de disparition ou de considérer les palmiers à huile comme équivalents à des forêts primaires.

Les droits à polluer et le prix d'une espèce en voie de disparition deviennent ainsi de nouveaux marchés et de nouvelles opportunités de profit. Sous un habillage qui sanctionnerait les « mauvaises » conduites, il s'agit en réalité de s'acheter un droit à détruire, dont le prix ne peut bien sûr pas tenir compte de ce qui est non quantifiable, ni de tout ce que la disparition d'un élément peut entraîner de dégâts systémiques collatéraux imprévisibles.

²¹ Cf. Alain Supiot (2015)

LA LANGUE DU MARCHÉ

Janus, le dieu à deux faces, nous a laissé le mois de janvier. C'est aussi la divinité du commencement et de la fin, du passé et de l'avenir. A son exemple, le même mot peut désigner deux choses, ou davantage, bien différentes. Nous avons des exemples historiques de la perversion de la langue. Les régimes totalitaires savent très bien l'utiliser²². Et l'ultralibéralisme est sans doute aussi une forme de totalitarisme puisqu'il réduit tout à la taille de son lit de Procuste économique.

Il peut être intéressant de voir comment l'ultra-libéralisme pervertit la langue commune, et s'en sert habilement pour abuser le bon sens de chacun, et même, dans cette confusion délibérée, faire en sorte que ses ennemis se trompent de cible.

Quelques vocables nous serviront d'exemples, mais la liste en est bien sûr incomplète. Nous distinguerons ce que cela veut dire dans la langue ordinaire, et ce que cela désigne en réalité pour nos tenants du tout marché.

Ainsi qui contesterait la valeur du mérite personnel et de sa juste récompense ? Ou celle de la liberté ? Ou le fait *a priori* normal de profiter de son travail ou de ce que l'on a gagné ? Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que le sens d'un mot ne s'affirme que dans et grâce à un contexte qui le lui donne, le précise. En effet, chaque mot, hors de la langue mathématique, est polysémique, c'est-à-dire qu'il peut prendre des sens différents ; par exemple il peut avoir un sens littéral et un sens figuré. C'est alors le contexte de son énonciation, ou de son écriture, qui en permet la compréhension la plus exacte. Il faut même parfois davantage que le paragraphe entier pour comprendre qu'il s'agit d'une antiphrase, ou de l'affirmation d'un point de vue avec lequel le locuteur est en total désaccord. On peut toujours, en isolant un mot ou une phrase de leur contexte en pervertir le sens totalement. Il n'est pas certain que, du point de vue du partisan d'un libéralisme économique total et de celui du citoyen de base, les mêmes mots disent les mêmes choses.

²² Cf. Victor Klemperer (1996)

Double discours et sens commun

Vocabulaire	Sens commun	Sens spécifique dans l'économie ultralibérale
<i>Capital</i>	Notre bas de laine, ce qu'on a mis de côté Ce que vaut une entreprise, l'investissement pour la créer et la faire croître.	Le portefeuille d'actions en bourse, promesse de dividendes, sans pour autant être responsable des actions concrètes des entreprises
<p><i>Conséquences</i> : les pertes en bourse ne peuvent dépasser la valeur des actions. Par contre, le coût des dégâts occasionnés par une entreprise peut être de beaucoup supérieur, et non assumé, payé, par les actionnaires.</p>		
<i>Intérêts</i>	Ce qui est intéressant, à quoi on porte intérêt. Ce que rapporte raisonnablement une somme d'argent prêtée.	Ce qui augmente le capital Profit (dividendes) qui doit rapporter le plus possible, le plus vite possible
<p><i>Conséquences</i> : la tendance à les rendre usuraires est contrariée par les Lois et les religions. La spéculation boursière permet de contourner ces limites et anonymise les responsables</p>		
<i>Profit</i>	Les avantages satisfaisants qui découlent légitimement d'un travail	financier : le plus grand bénéfice possible dans le plus court terme possible.
<p><i>Conséquences</i> : chacun trouve normal de « profiter » des occasions qui se présentent, mais ne fait pas du profit financier le but ultime de l'existence Où est la limite entre profit « normal et justifié » et exploitation ?</p>		

Valeur	Ce qui vaut la peine, estimé qualitativement et subjectivement A un sens existentiel	Le prix (sur le marché) estimé quantitativement et objectivement
Conséquences : Le recours fréquent, dans les discours, au terme de « valeur » joue sur l’ambivalence du mot : subjective ou objective ? qualitative ou quantitative ? Ce qui est mis en avant, ce sont les « valeurs » éthiques et humanistes (liberté, mérite, responsabilité, initiative...) mais au service de l’augmentation de la valeur (boursière, financière) qui reste à l’arrière-plan		
Mérite	Lié à un effort personnel, Juste récompense de cet effort	Ce qui est supposé justifier toutes les inégalités ; la richesse, la réussite, venant les authentifier
Conséquences : Tout le monde est d’accord avec l’idée que l’on a plus ou moins de mérite selon le travail fourni et les situations. Le libéralisme inverse les choses : la richesse est considérée comme la preuve <i>a posteriori</i> et la récompense d’un mérite <i>a priori</i>		
Liberté	La possibilité d’agir à sa guise, avec les risques que cela comporte. Il y a des libertés, chacune se déployant dans un espace particulier protégé par le Droit	La possibilité d’agir à sa guise sans en subir les conséquences. Il n’y aurait qu’une indivisible Liberté, celle d’entreprendre
Conséquences : Les Lois, qui sont faites pour assurer la sécurité des citoyens deviennent, dans l’idée ultralibérale, ce qui doit protéger les entrepreneurs de toute limitation de leurs actions		

État	Doit être l'émanation du Peuple. Ses fonctions sont la redistribution et la protection des citoyens	Ce qui empêche la liberté des échanges. Il doit être réduit au minimum. Utile cependant pour éponger les pertes
<p>Conséquences : La stratégie ultralibérale prône comme unique solution à tous les problèmes la mise en concurrence. D'autre part, elle obtient par son organisation mondialisée de cette concurrence un appauvrissement des États qui justifie leur critique et la demande de « moins de cet État » rendu inefficace par le marché lui-même.</p> <p>Bouc émissaire idéal de tout ce qui ne va pas puisqu'il est responsable de la socialisation alors que les entreprises ne sont responsables que de la production.</p> <p>Reste cependant indispensable comme filet de sécurité, pour assumer les externalités négatives de la production et leurs conséquences sociales et environnementales dommageables.</p>		
Concurrence	Semble normale entre personnes de force à peu près équivalente	Le moyen qui permet de dégager les meilleurs, tous candidats confondus
<p>Conséquences : La métaphore sportive est utilisée jusqu'à l'usure pour vanter la « concurrence libre et non faussée », oubliant totalement que la concurrence sportive se déroule dans des conditions très particulières : catégories homogènes, interdiction du dopage, neutralité des arbitres, aspect ludique, oppositions entre champions rares, performances exceptionnelles, carrières courtes... ce qui est très différent du travail quotidien.</p>		
.../...		

Vu sous l'angle purement économique, le donnant-donnant lie fortement liberté et richesse. Plus on possède d'argent, plus on bénéficie de degrés de liberté. La loi du plus fort devient la loi du plus riche. Mais n'était-ce pas le plus riche qui de toute façon pouvait se payer le plus de mercenaires autrefois, les armes les plus sophistiquées et la propagande la plus efficace aujourd'hui ? Nous y reviendrons en conclusion, il est impossible de supprimer

les rapports de forces des relations humaines. Mais il pourrait être possible de mieux les équilibrer.

Le donnant-donnant peut ne pas être monétaire : échange de bons et loyaux services, prêt « à charge de revanche », réciprocité équilibrée pour des aides ou des échanges ponctuels. Il suppose toujours une estimation de ce qui a été « donné » et de ce qui devra être « rendu ».

À la différence du don que nous aborderons au chapitre 3, le donnant-donnant attend un retour précis, défini, et temporalisé, à ce qui a été cédé. Il suppose un « retour sur investissement » calculé. Celui à qui l'on prête devient un « obligé ».

L'ambivalence du donnant-donnant peut aboutir exactement au contraire de sa promesse de liberté

UN DONNANT-DONNANT TOTALITAIRE ?

Réduire les membres de la société au statut des composants d'un organisme, ce serait limiter radicalement leur liberté, ce serait les soumettre à une contrainte proprement totalitaire

Mark R. Anspach

À charge de revanche ?

Figures élémentaires de la réciprocité,

Seuil, 2002, p119

Chacune des trois logiques de l'échange, si on la laissait structurer seule les relations entre humains, aboutirait inexorablement à sa propre négation. Ce résultat peut sembler paradoxal, il est cependant totalement logique. La régulation d'un système ne peut se faire que grâce à des éléments d'opposition internes ou externes. Si rien ne vient arrêter un développement, il finit *naturellement* par dépasser ses buts, et exploser ou imploser, et disparaître. Il suscite ainsi *logiquement* des éléments qui le contrarient, s'opposent à lui, éléments qui en même temps lui permettent de survivre.

Ainsi sans des règles qui encadrent la concurrence et veillent à ce qu'elle ne soit pas (trop) faussée, inévitablement les plus forts absorberaient ou feraient disparaître les plus faibles. Ils em-

pêcheraient même des concurrents d'apparaître ou de se développer. Ainsi se constitueraient des monopoles tout puissants. Pour maintenir les apparences de la concurrence rien de mieux, comme le soulignait déjà Jean Baudrillard, que les duopoles dont les *Twin Towers* de *Wall Street* étaient pour lui le symbole²³. Ou les ententes, illicites certes, mais dont quelques-unes nous sont révélées périodiquement après de longues années de pratique. L'idée que ces puissants pourraient s'autoréguler est d'une naïveté confondante. Peut-on raisonnablement demander à ceux qui détiennent un pouvoir, et qui y tiennent, d'être aussi ceux qui faciliteront sa remise à question, voire sa perte au profit d'autres ? Il n'y a sans doute que des économistes aveuglés par leurs abstractions pour penser que les acteurs du marché consentiront de bonne grâce à leur propre disparition, et au soutien inconditionnel d'une règle de la concurrence qui ne leur serait plus favorable ! Si les requins de la finance savent que la règle du jeu c'est que les gros mangent les petits, et s'ils acceptent qu'ils puissent y avoir des gagnants et des perdants, tant qu'ils peuvent maximiser leurs chances d'être dans le camp des gagnants, il n'y a aucune raison qu'ils soutiennent quoi que ce soit qui puisse favoriser leurs adversaires.

Un complot ?

On soupçonne souvent un « complot » de « la Finance » qui peut ainsi être désignée commodément, sinon combattue, comme « l'ennemie ». En réalité, nul besoin de complot, d'entente secrète. Il y a un accord, nullement caché, sur le fait que le profit est le but. Et tant que les joueurs pensent tirer leur épingle du jeu, ils jouent. Et plus leur situation devient précaire, plus il y a de chances pour qu'ils faussent le jeu. Et plus leur situation devient dominante, plus ils feront ce qu'il faut pour maintenir ce qui leur réussit. Aucune raison de dénoncer comme un complot la règle officielle sur laquelle ils sont tous d'accord : *profit first*. La concurrence n'est qu'un mot poli, qui rejoint le bon sens commun du « que le meilleur gagne », pour promouvoir cette lutte sans pitié pour le profit maximum.

²³ Cf. Jean Baudrillard (2002)

Dans ce système, ce qui est pris en charge par l'échange régi par l'État, que nous allons aborder dans le prochain chapitre, est délégué à la charité. Celle que les plus riches doivent/peuvent mettre en place pour soutenir ceux qui leur semblent en être dignes.

Restent cependant les dégâts, non seulement sociaux, mais économiques qui peuvent survenir parfois, catastrophes naturelles ou pandémies imprévues obligent, qui font que le donnant-donnant se retrouvant débordé, le Dû apparaît comme nécessaire !

Capital et Capitalisme

Pour réaliser projets et recherches aujourd'hui, il faut beaucoup de compétences diverses et de matériel coûteux. L'économie même d'un pays ne peut suffire pour mettre en orbite tous les satellites de télécommunication ou les explorations spatiales que nous désirons. Il faut non seulement des connaissances et des alliances, mais des capitaux.

L'anticapitalisme n'est le plus souvent que la défense d'un capitalisme d'État. Une perspective dans la ligne des trois logiques d'échange que nous proposons serait de distinguer trois sortes d'usage des capitaux.

Un Donnant-Donnant bien compris supposerait l'investissement à un échelon local, celui de la ville ou du département au plus, des citoyens eux-mêmes dans ce qui produirait pour eux de réelles économies. Propriétaires des réseaux de production d'électricité renouvelable et des circuits d'épuration et de distribution de l'eau, une fois l'investissement remboursé, les propriétaires-consommateurs n'auraient plus qu'à payer l'entretien des installations ; là où débute pour les investisseurs professionnels le vrai profit, purement financier, commencerait un réel profit d'usage pour les investisseurs.

Le Dû, ce qui est du domaine de l'État, ce serait l'utilisation des capitaux nécessaires pour la recherche, l'éducation, la justice, la sécurité. Son rôle serait de fournir les investissements nécessaires pour le long terme et pour ses fonctions régaliennes.

N'imaginons pas que le Don n'existe pas dans l'utilisation du capital. Dans l'Antiquité, il était traditionnel de montrer sa puissance et son pouvoir par des dons à la cité et aux citoyens²⁴. Le mécénat correspond de nos jours à cette pratique de l'évergétisme des notables. L'Empereur pouvait aussi d'effacer toutes les dettes de temps en temps, une manière de repartir de zéro.

Cela se fait aussi, au niveau international, lorsque certaines dettes de pays en voie de développement sont effacées. Il est vrai qu'il n'est pas certain que ce soit sans contreparties, et qu'il ne s'agisse pas en réalité d'un donnant-donnant déguisé !

²⁴ Cf. Veyne P. (1976).

LE DÛ DEVOIRS D'ÉTAT, ÉTAT DES DEVOIRS

L'ESSENTIEL

Le Dû est l'échange que la Loi impose à tous.

Il structure les États et les Institutions. Il est défini par les droits et les obligations auxquels tous sont soumis. Il vise, à travers la structure de l'État, à assurer la paix sociale et à compenser les inégalités naturelles.

Dans les entreprises, le droit du travail impose un rééquilibrage des rapports de force entre employeurs et employés.

Son objectif idéal est l'égalité des citoyens devant la Loi, c'est-à-dire la protection de chacun contre les abus de pouvoir des plus puissants. Il assure ainsi la sécurité des personnes par ses domaines régaliens : justice, police, armée. Pour cela, il a le monopole de la violence devenue légale.

Comme tout type d'échange, le Dû peut verser dans des excès dommageables.

Reconnaissance de dette envers...

Mon cher **Trésor** (Public). Je suis toujours ému en signant un chèque à ton nom...

François Perroux, qui qualifie ces échanges de « contraints »

Georges Orwell, le journaliste politique autant que le romancier

Christopher Lasch pour ses descriptions avancées de la culture du narcissisme

Jean-Claude Michéa dont je retiens, entre autres, l'importance de parler « métier » et non « emploi »

Michel Cloucard pour son concept de libéralisme libertaire

Philippe Murray pour ses critiques créatives de notre société « festive » et conviviale sans pitié...

Tous ces auteurs pourraient figurer tout aussi bien au chapitre précédent...

et tous ceux et toutes celles qui ont dit mieux ou autrement ce que ce chapitre avance. Je leur présente mes excuses, à défaut de pouvoir les remercier !

à toutes celles et ceux dont la rencontre non évoquée a nourri cependant ce qui s'y dit.

Il est remarquable que le mot ts 'iuan (quan), qui signifie « le poids de la balance » que l'on déplace le long d'un bras gradué, ait servi depuis des temps anciens à désigner le « pouvoir » : le pouvoir était conçu comme une « capacité à rééquilibrer ». Dans l'idée chinoise, le but de la stratégie n'est pas d'anéantir l'ennemi ou de le mettre hors d'état d'agir, mais d'établir ou de maintenir sur lui un ascendant, de contrôler son activité, d'exercer sur lui une domination mouvante et si possible insensible, qui coûte le moindre effort et rende la violence inutile. Cette conception est naturelle en Chine puisque la stratégie n'y a pas pour objet premier les conflits entre puissances égales, mais la domination d'un pouvoir unique sur une réalité multiple et instable.

Jean-François Billeter
Chine, trois fois muette.
Édition Allia, Paris, 2000

UNE AMBIGÜITÉ INTÉRESSANTE

Le dû est un substantif ambigu : désigne-t-il ce que je dois ou ce qui m'est dû ? Les deux justement ! D'où son intérêt pour aborder cette partie, celle qui concerne la place de chacun en tant que citoyen, appartenant à une société organisée sous la tutelle d'un État dont la fonction est avant tout de réguler les rapports sociaux pour assurer justice et sécurité pour chacun, c'est-à-dire pour tous, et ceci le plus équitablement possible. La déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen - cette seconde détermination est souvent oubliée, il s'agit bien des droits de l'humain social - nous rappelle qu'il s'agit de mettre l'égalité à la base du projet républicain. « *Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit* ». Si le droit doit s'en mêler, c'est bien que l'on a remarqué que l'égalité ne va pas de soi, que l'inégalité constatée

soit mise sur le compte d'une « nature » objective et extérieure aux humains, ou sur une organisation sociale artificielle injuste. Cette conception de la société, une société d'égaux, est un idéal relativement récent. Elle n'est ni universelle, ni naturelle. Elle a émergé progressivement, la question de la justice étant toujours en toile de fond de cette recherche de la meilleure société possible. L'idée de justice était déjà présente dans le monde chrétien, mais confiée à un au-delà de justice divine : chacun sera jugé *également* selon ses mérites *inégaux*.

TOUS UNIS POUR L'ÉGALITÉ !

Depuis l'Antiquité les hommes s'interrogent sur le meilleur régime politique possible : monarchie, démocratie, tyrannie, république... les modèles ne manquent pas. Nous nous concentrerons ici, non sur la recherche et la discussion du meilleur gouvernement, mais sur la forme moderne dans laquelle nous sommes : un État qui vise officiellement l'union de citoyens égaux. L'égalité est un idéal que la réalité de chaque instant vient démentir ; nous pouvons constater que nous sommes tous différents, que certains sont plus (ceci ou cela) et d'autres moins (ceci ou cela). C'est bien parce qu'elle ne nous est pas donnée que l'égalité devient l'objet d'un projet, d'une sortie de l'inégalité animale, d'un idéal dont il est toujours possible de vouloir se rapprocher.

De cette inégalité de fait, certains en ont déduit une inégalité « naturelle », inévitable, incontournable, à partir de laquelle doit se construire la cité.

D'autres ont pensé que, justement, ce qui était la grandeur de l'Homme, c'était de corriger autant que possible ces inégalités évidentes, et de construire un monde dans lequel, les Droits au moins seraient les mêmes pour tous et dans lequel le plus fort n'abuserait pas de son *pouvoir* sur le plus faible. *Peut-on imaginer Sisyphes heureux ?*²⁵ Peut-être. S'il n'oublie pas que cette lourde

²⁵ C'est l'obligation à laquelle invite Albert Camus en conclusion du *Mythe de Sisyphes, essai sur l'absurde*. (Gallimard, 1942) : « *Il faut imaginer Sisyphes heureux.* » Nous y reviendrons en conclusion.

tâche toujours à recommencer a un sens, vise un idéal, et qu'elle se heurte au réel du monde, royaume de l'impermanence.

Il s'agit de définir les échanges entre les Citoyens par la Société même qu'ils composent, de manière à développer et respecter cette égalité « de droits », grâce à la Loi. Ceci impose des Droits et des Devoirs pour les partenaires de ces échanges.

L'État doit protection et assistance aux plus faibles, les citoyens doivent contribuer au bien commun.

C'est d'ordinaire par leur soumission volontaires aux lois et par le paiement de l'impôt que cette contribution est faite.

C'est par des aides directes et indirectes, l'organisation de l'espace public, de services communs, et par la protection de chacun que l'État répond à ses devoirs.

C'est de l'équilibre entre ces contributions réciproques que naîtra le sentiment d'un État suffisamment juste, et acceptable, et l'idée d'un « bon » gouvernement.

L'État devient l'organisateur-régulateur des échanges. Et les lois sont ses instruments légitimes de mise en forme et d'application de cette régulation.

L'État doit remplir plusieurs fonctions :

- soutenir les faibles
- contenir les forts
- ramener les égarés
- et assurer la sécurité de chaque citoyen
et de la collectivité

À la lumière de ces axes – soutenir, contenir, intégrer, protéger -, il est possible de voir assez facilement si l'État remplit correctement ses rôles, et aussi de comprendre comment les Églises se proposent volontiers comme concurrentes pour répondre à ces missions.

Le spectre va des États laïcs aux Théocraties, en passant par des États reconnaissant une religion officielle exclusive ou non. Et, là encore, il y a plusieurs manières de considérer la laïcité : séparation stricte de l'État et des religions, comme le défend la France, ou, à l'américaine, protection de toutes les croyances par un État qui affirme sa proximité avec le protestantisme des pères

fondateurs. On parle alors de « religion civile ». Toute conception d'un État suppose un ensemble de croyances qui ont la même fonction d'unification culturelle de la population qui s'y réfère.

Dans nos démocraties représentatives, la présupposition construite par des siècles d'évolution et de lutte, c'est le principe un homme/une voix. En présupposant que toutes les voix sont égales.

Pour obtenir l'égalité, ou du moins réduire les inégalités, il faut des leviers d'action particuliers.

Le Droit et les Lois

La légitimité pour un État de diriger les populations peut se fonder de multiples manières : souverain de droit divin, ou Représentant élu du Peuple, ou avant-garde autoproclamée s'autorisant de sa Vérité. Quelle que soit la forme dont se réclame le Pouvoir, il promulgue les lois et possède quelques prérogatives²⁶ : rendre la justice, prélever impôts et taxes, battre monnaie, posséder une armée, faire la police. L'État a ainsi le monopole de la violence légale qu'il peut exercer sur ses sujets et à l'encontre de ses ennemis, intérieurs ou extérieurs.

Tout enfant trouve à sa naissance une société déjà organisée. Comment cela s'est-il mis en place aux origines des temps ? C'est une question à laquelle chacun peut s'inventer une réponse : horde primitive, mâle dominant par la force, communauté d'entraide et de soutien uni contre l'adversité, mère toute puissante, etc. nous en sommes réduits aux conjectures. Chacun peut s'inventer l'histoire qui, en fin de compte (en fin de conte ?), ne fera que justifier l'imperfection de l'état actuel d'une société en évolution, passée de la primitivité à la féodalité, puis à la démocratie... Des pouvoirs cumulés par un petit nombre ou même par un seul, à la séparation plus ou moins réelle des pouvoirs, qu'on distingue depuis Montesquieu en législatif, exécutif et judiciaire, il y a de nombreuses formes d'organisation du lien social, et les

²⁶ Que l'on continue de qualifier de régaliennes, c'est-à-dire étymologiquement « royales », comme notre Président, qui continue à habiter un « palais » !

hommes n'ont pas fini de discuter des avantages et des inconvénients de chaque modèle. L'enfant, lui, n'en discute pas. Pas immédiatement en tout cas. Il grandit dans le monde qu'il trouve à sa naissance, et cela restera pour lui la référence inévitable, qu'il s'y soumette ou s'y oppose, qu'il s'y sente bien ou qu'il en souffre. Il ne faudrait pas négliger le poids de cette référence, de cette « normalité » de ce qui est là. L'histoire nous montre trop souvent que les révolutions, les « tables rases », sont surtout des troubles mnésiques qui conduisent à reproduire en le caricaturant ce qu'elles ont voulu supprimer. Comme la clématite sauvage dans mon jardin, le passé n'en finit pas de repousser partout, d'infiltrer ce qui se prétend nouveau, et d'étouffer parfois les meilleures intentions.

La lutte contre l'angoisse passe pour beaucoup par le sentiment de définir une Vérité absolue. Elle justifierait ainsi tous les excès, tous les sacrifices, toutes les injustices au nom d'un avenir radieux et de lendemains qui chantent naissant de présents qui déchantent. Le chemin peut-il vraiment être à ce point à l'opposé de sa destination ? Et le paradis toujours promis pour demain, pour plus tard, avec l'enfer maintenant ?

La redistribution

Le principe qui fonde l'État républicain dans son droit à prélever l'impôt, c'est sa finalité, l'Égalité, et son moyen principal la *redistribution* directe et indirecte.

Cette dernière prend deux formes principales : des aides et allocations diverses pour certaines catégories définies de la population, et la mise en place effective de services publics et de missions qui profitent à tous.

Double dû : les citoyens *doivent* payer un impôt proportionnel à leurs revenus et des contributions proportionnelles à leur consommation, et en contrepartie, l'État leur *doit* des aides diverses ainsi que des services publics fonctionnels.

Subjectivement, il est possible d'avoir le sentiment de toujours trop contribuer et de n'être soutenu qu'insuffisamment. L'interposition de l'État comme tiers prélevant et distribuant permet de s'en plaindre à double titre, sans pour autant se sentir contradictoire : on m'en demande toujours trop, et on ne me donne

jamais assez. D'autant que dans ce processus l'intermédiaire prélève une part plus ou moins importante qui échappe à la redistribution. Des frais de fonctionnement qui ne semblent pas toujours justifiés...

Des « rentrées... »

Impôts, taxes, subventions, contributions, prélèvements, vignettes, timbres, cotisations, amendes, pénalités, etc. l'administration étatique ne manque pas d'imagination pour désigner avec des mots différents ce qui finalement, directement ou indirectement, se soldera par un prélèvement dans la même poche ! Des rentrées sur des lignes différentes pour le bilan comptable de l'État, mais des sorties, juste des sorties, pour le bilan du contribuable.

La justification de ce qui représente en France 48 % du PIB en recettes fiscales (en 2017), c'est de pouvoir fournir services et protection à tous, aide et soutien aux plus faibles, avec des frais de fonctionnement qui ne sont certainement pas négligeables (estimés à 14% du budget de l'État en 2019, mais plus difficiles à appréhender dans leur réalité). Ils permettent en tout cas de toujours soupçonner l'État de mal faire son travail.

Tout citoyen trouvera volontiers sa contribution d'autant plus excessive qu'il aura le sentiment que les services qu'il attend ne lui sont pas rendus.

...et des « sorties »

Les occasions de dépense ne manquent pas. Et une crise comme celle de la covid-19 le rappelle fortement. À travers des aides, des subventions, des services publics, la sécurité sociale, les protections vis-à-vis du chômage, les allocations familiales, etc. l'État protège et soutient. Il oriente aussi les choix et les comportements de ses administrés.

Il y a des activités régaliennes, celles qui appartiennent à l'État et à lui seul²⁷ : justice, police, armée, et celles qui mettent côte à côte public et privé comme la scolarisation et la formation, les transports, les moyens de communications, les services postaux, les retraites, la santé, les aides aux personnes handicapées ou aux malades, la culture, l'agriculture... Si l'État manque de moyens, il aura tendance à faire appel aux investissements privés, au Marché. Mais ce dernier ne se mobilisera que s'il a l'espoir de retours sur investissements rapides et sécurisés. D'où une tendance à « privatiser les bénéfices et à nationaliser les pertes ».

LA DETTE PUBLIQUE

Dans la logique du Dû, la dette existe aussi. Elle est même nécessaire, comme dans la logique du Donnant-Donnant, puisqu'il faut investir pour développer. Mais elle est d'une nature différente, puisque collective, partagée... et invisible. Elle est dissimulée derrière l'ensemble des prélèvements effectués et des sommes redistribuées. Elle apparaît comme une ligne d'horizon menaçante mais qui recule lorsqu'on avance dans le temps. Chacun connaît son existence, mais peut penser qu'il n'en est ni responsable, ni redevable puisqu'il n'a pas eu directement la responsabilité de la décider.

Quoiqu'elle soit indispensable aux investissements, le citoyen ordinaire est bien incapable de distinguer en elle la part utile pour le futur et celle qui est surtout la charge héritée du passé. Mais peut-on réellement considérer les retraites des fonctionnaires comme inutiles, de la même manière que les entreprises continuent à considérer les salaires comme une charge, une dépense, un coût et non l'entretien d'une ressource ?

Sans dette publique, impossible pour un État de fonctionner. Mais qu'elle est la bonne proportion de dette acceptable ? Les

²⁷ Ce qui n'empêche pas que parfois l'État délègue une partie de ces fonctions à des institutions privées, que ce soit dans le domaine social (l'Aide Sociale à l'Enfance par exemple en France) ou militaire (des armées privées ou des compagnies privées de pompiers comme aux U.S.A.)

débats à ce propos sont sans fin. Ce qui est certain par contre, c'est qu'il est hypocrite de faire croire que l'absence totale de dette est une finalité idéale. Si certaines économies nationales sont bénéficiaires, ce ne peut être que parce que d'autres sont déficitaires, c'est-à-dire en dette. Peut-on imaginer une économie planétaire où tous les bilans nationaux seraient excédentaires ?

Il y a eu dans l'Antiquité un système de remise de dettes tout à fait officiel qui permettait de repartir à zéro, en considérant que les intérêts versés avaient suffisamment dédommagé les prêteurs²⁸. Il en a été de même à plusieurs reprises à notre époque envers la dette de pays émergents. Mais le principe que « toute dette doit être remboursée » s'oppose à ce qui serait parfois une nécessité utile.

LA VIOLENCE LÉGALE ET LA VIOLENCE SYMBOLIQUE

Les dérives autoritaires et antidémocratiques du pouvoir

Si l'État a le monopole de la violence légale, la limite entre violence légitime et abus de pouvoir est toujours discutable. Tout pouvoir ayant tendance à se maintenir, la tentation d'utiliser le légal au détriment du juste sera grande. C'est même un des mécanismes qui conduit les régimes dictatoriaux à leur perte : pour se maintenir, ils ont besoin de justifier leur autoritarisme. Ils ne peuvent le faire, au nom du bien public dont ils se pensent les représentants uniques, que par l'existence d'ennemis réels ou supposés, de l'extérieur et de l'intérieur. Ce sont eux qui justifient les privations de liberté nécessaires pour conserver le pouvoir. Le problème, c'est que des ennemis doivent toujours réapparaître. Il faut les détruire jusqu'au dernier, mais il n'est pas question de les voir disparaître car comment pourrait-on justifier alors le maintien des privations de liberté et le contrôle étroit des opinions ?

De même, tout État a besoin de relais pour se maintenir. Et ces relais sont des groupes de personnes qui devront développer

²⁸ Cf. Paul Veyne (1976)

des liens de loyautés et d'appartenance. C'est-à-dire qu'inévitablement des « élites » plus ou moins héréditaires se développent, quel que soit le régime en place. Seul peut-être un tirage au sort à période définie des représentants du peuple pourrait éviter cette dérive tranquille qui fait que les liens de filiation, peu à peu, modifient le paysage du pouvoir. Mais il est probable que le souci de l'avenir de la génération suivante mettra rapidement un holà à cette louable intention créatrice d'incertitudes et d'instabilités. Comment ne pas vouloir transmettre à ses enfants, ou à ses amis, ou à ses obligés-obligeants, ce qu'on a pu accumuler, que ce soit en termes de biens, de savoirs, d'expérience ou de réseaux ? Si la première génération se construit par le mérite et le travail, il n'est pas certain que la seconde, et encore moins la troisième, soient à la hauteur de ces ancêtres valeureux, et renoncent à bénéficier des acquis de leurs prédécesseurs.

Ainsi l'ascenseur social aura-t-il tendance à ralentir, puis à devenir un escalier, et même enfin à disparaître presque complètement. Signe sans doute qu'un renouvellement de ces « élites » qui sont devenus des privilégiés va se produire, le plus souvent avec une certaine violence. Et nous retrouverons le même phénomène quelques générations plus loin.

La violence symbolique

Une « violence symbolique » est souvent invoquée par les minorités pour dénoncer des situations dans lesquelles il n'y aurait pas de violence directe constatable. Ainsi le simple fait de parler de normalité serait une violence symbolique utilisée contre tous ceux qui n'appartiennent pas à cette définition du « normal ».

La normalité est définie statistiquement comme la partie moyenne d'une courbe en cloche mesurant les caractéristiques d'une population. Le QI de 100 est ainsi le sommet d'une mesure de l'intelligence dans une population et en représente la moyenne. On peut, et d'ailleurs on le fait, discuter de la pertinence de cette mesure, des outils ou des critères qui l'établissent. Mais il est difficile de considérer qu'il n'existe pas, à propos d'un critère défini, une répartition avec une moyenne qui sera défini comme « la norme ». Il y a une taille moyenne dans une population donnée, et

une durée de vie statistique moyenne dans tel ou tel contexte plus ou moins élargi. La plupart des stéréotypes relèvent de ce constat. Ce sont des généralisations non scientifiques, c'est-à-dire non vérifiées par des méthodologies « robustes ». Comme toute généralisation, elles se présentent comme vraies, universelles, et éternelles. Elles oublient volontiers la contextualisation qui leur donne leur parfum de vérité. Et de point de repère elles deviennent référence pour mesurer la valeur de ce qu'elles décrivent. Mais chacun sait que chaque règle a ses exceptions qui la confirme. Avec cette conviction, le nombre des exceptions et leur nature n'étant pas définis *a priori*, une certaine souplesse est permise.

Cette définition du normal-moyenne se double d'un jugement plus ou moins moral qui différencie le normal du pathologique, le souhaitable de l'indésirable, le bon du mauvais. Et c'est dans ce second sens que « normal » est devenu synonyme de discrimination. Le paradoxe est que toute minorité réclame d'être considérée comme « normale », et en même temps exige d'être reconnue dans sa différence, sa singularité. Elle est ainsi « comme tout le monde » tout en n'ayant rien à voir avec la masse majoritaire qui incarne la discrimination, le rejet, l'oppression. L'exceptionnel réclame d'être mis, au nom de l'égalité, sur le même pied que le fréquent.

C'est souvent au nom de cette violence symbolique d'une vision normée qu'est rejetée la notion de normalité elle-même, confondant ainsi les pratiques discriminatoires, voire persécutives, et un référentiel dans lequel le plus grand nombre peut se reconnaître et s'unir, sans pour autant l'empêcher d'accepter les exceptions ou les variantes qui justement le valident dans sa normalité.

Un égalitarisme d'apparence risque de se mettre ainsi en place à la place d'une égalité de droits. Comment concilier différenciation et similarité ? En inventant un vocabulaire qui crée une apparence d'égalité ? Ainsi, il n'y a plus des hommes et des femmes qui se reconnaissent comme tels et telles avec leurs particularités qui font différences, mais des cisgenres et des transgenres, les deux catégories étant considérées comme égales malgré leurs fréquences, et leurs caractéristiques, différentes.

Le langage est essentiellement le véhicule de l'ordre symbolique. Il est intéressant alors de noter qu'au nom d'une violence

qu'il exercerait, soit attaqué le langage lui-même, sans voir qu'il s'agit là d'une violence exercée sur le symbolique même. Dans tous les domaines, la manipulation de la langue permet de masquer le réel qu'elle est censée décrire, en particulier lorsque ce réel dérange et que sa description rend compte d'une vérité insupportable, alors que jamais les mots ne sont les choses elles-mêmes. C'est sans doute le destin inévitable des diagnostics psychiatriques d'évoluer de la langue technique à l'injure ordinaire avant d'être remisés au rayon des accessoires non seulement démodés mais malsains. Débilité mentale, idiotie, imbécillité désignaient à l'origine des atteintes plus ou moins importantes des capacités intellectuelles avant de devenir des injures, et il a alors fallu parler de « déficience intellectuelle » ou de « handicap mental » qui, plus ou moins rapidement deviendront elles aussi des appellations inutilisables. De même schizo(phrénie), parano(ïa), obsédé ou hystérique sont devenus des injures grand public et ont perdu leur densité nosologique en changeant de contexte d'utilisation. Le réel étant têtue, et les mots s'usant à l'usage, il faut rendre compte de ce qu'ils décrivaient avec un nouveau vocabulaire qui, d'innovant et révolutionnaire, deviendra plus ou moins rapidement l'expression de nouveaux stéréotypes. Souvent considérés comme ridicules lors de leur introduction, une fois adoptés par une large majorité, ils ne peuvent que devenir à leur tour la cible des critiques qui leur ont donné naissance quelques dizaines d'années plus tôt.

Le pouvoir des mots, comme tout pouvoir, s'use de la tendance naturelle de tout pouvoir à l'abus.

Propagandes et informations

La propagande agit par deux moyens principaux. Le premier est bien connu, c'est la désinformation, la construction et la propagation de fausses nouvelles. Retoucher les photos d'évènements historiques en est un exemple grossier, faire disparaître ou au contraire ajouter des documents en est un autre plus subtil. L'ère du numérique permet de fabriquer des faux beaucoup plus vrais ! Les réseaux sociaux diffusent d'autant plus rapidement des nouvelles qu'elles sont sensationnelles et incroyables.

L'« incroyable » et le « pas possible », semblent être devenus des critères de vérité ! Donner une information choisie à quelqu'un qui ne demande qu'à la considérer comme une preuve de ce qu'il croit déjà est un moyen économique et efficace de manipuler son opinion.

On attire moins souvent l'attention sur le second moyen qu'utilisent toutes les propagandes : l'émotion. Tout ce que nous ressentons ne peut qu'être vrai(ment senti !). Ce qui crée cette émotion peut par contre être une illusion, une tromperie, une mise en scène, une expression rhétorique convaincante... et l'interprétation explicative de cette émotion peut être elle aussi totalement fautive, inappropriée. Il n'en reste pas moins que cette « impression » de vérité ne peut être niée. C'est pourquoi j'ai une méfiance instinctive à toute invitation à ressentir fortement, à toute expression qui touche à l'émotionnel, à l'indignation en particulier, dans un contexte qui n'est pas celui d'un plaisir esthétique choisi. Pour qui, c'est-à-dire chacun de nous, n'a pas le temps de s'informer tranquillement, l'émotion est la voie rapide vers une décision apparemment justifiée. Et les politiques le savent bien. Il faut répondre à l'indignation. Le *World Trade Center* s'écroule, il faut désigner un coupable précis et agir contre lui. Le peuple blessé l'exige. L'Irak peut tout à fait faire l'affaire. Il suffira de construire les « preuves » dont on a besoin. Elles paraîtront crédibles dans ce climat émotionnel...

L'ÉTAT REGULATEUR

Par le biais des lois, de la fiscalité et du budget, l'État contraint. Il peut influencer les intérêts des citoyens et orienter les espérances de profit des investisseurs. Dans ce sens, il exerce une certaine violence puisqu'il interdit certaines pratiques, donne ou retire des avantages concurrentiels, crée des obligations et des sanctions. Maniant la carotte et le bâton, il fait cheminer chacun sur la route et dans la direction qu'il veut privilégier. Comme chacune des logiques que nous explorons, chacun avec ses moyens propres, et la promesse d'une valeur à promouvoir.

Ici, dans la logique du Dû, c'est la justice sociale, la sécurité de chacun et l'égalité de tous les membres de la communauté devant la Loi qui sont défendus.

C'est bien le but des lobbies que de peser sur ce pouvoir pour qu'il ne porte pas atteinte aux intérêts de quelques-uns au nom de l'intérêt commun. Lorsque la frontière entre le monde politique et le monde économique devient poreuse, ou même inexistante, ce rôle régulateur n'est plus tenu. Le paradoxe alors est qu'il y a une demande d'un État fort face aux inégalités sociales, mais que celui-ci n'étant que l'expression d'intérêts privés, ce nouvel État ne fera que les amplifier au lieu de les résorber.

Lorsque les « élites » passent tranquillement des lambris dorés des ministères aux discrets jetons de présence des Conseils d'Administration d'entreprises cotées au CAC 40, il devient sans doute plus difficile de distinguer carrière personnelle, intérêts privés et bien commun.

UN MONDE SANS ÉTAT ?

Les partisans d'un libéralisme sans limite n'en sont pas à un paradoxe près. Ennemis de l'impôt et des régulations contraignantes, réticents à toute obligation d'assumer leurs externalités négatives, ils n'hésitent pas à, en même temps, appauvrir l'État et lui demander de les soutenir financièrement lorsqu'il s'agit d'affronter les crises qu'ils ont éventuellement eux-mêmes provoquées !

Peut-on sans s'étonner constater que les agences de notation, qui avaient estimé AAA les *subprimes*, soient sorties renforcées de la crise de 2008 ? Peut-on trouver juste que les dégâts environnementaux des exploitations du pétrole et des gaz de schiste ne soient pas mis à la charge de ces mêmes entreprises ? Et le plus étonnant, c'est que les citoyens eux-mêmes manifestent davantage leur colère contre les États que contre les entreprises responsables en cas de catastrophes ! Seule explication logique : l'attente d'une protection par l'État, et aucune conviction que les intérêts privés pourraient s'en soucier. On n'attend que de qui on

espère, et on ne peut en vouloir à celui dont on sait qu'il n'y a rien à en attendre.

Même sans aller jusqu'à des situations de crises exceptionnelles, il est assez évident que, sans les multiples aides offertes par les politiques gouvernementales aux personnes les plus défavorisées, et sans l'accès par tous aux services publics, les salaires proposés par les entreprises ne pourraient certainement pas permettre de vivre correctement. Imaginons un instant qu'il n'y ait plus d'APL, de subventionnement des transports en commun, d'assurances chômage et maladie... privatisons tout cela. À combien devraient se chiffrer les salaires permettant à chacun le même niveau de vie qu'aujourd'hui ? Si l'État n'est pas si providentiel que cela pour les personnes, il l'est assurément pour le patronat par toutes les prestations qui viennent adoucir la frugalité et la précarité des payes.

Mais cela n'empêche pas certains de rêver d'un gouvernement réduit au minimum, laissant jouer « librement » la concurrence. Black bloc et CAC 40 se retrouvent unis dans ce même idéal. Dans quel état serait un monde sans État ?

La démocratie, le moins pire des systèmes ?

Depuis l'Antiquité les hommes sont à la recherche du meilleur système de gouvernement possible. Apparemment, ils ne l'ont pas encore trouvé. Ce gouvernement idéal suppose des êtres humains idéaux eux aussi, soucieux du bien commun, des autres et de soi d'une manière équilibrée et juste. Mais il semble, quelle que soit l'organisation élaborée, qu'elle ait tendance à déraiper. Nous avons déjà évoqué quelques éléments qui peuvent expliquer en partie cette dérive.

Il n'est plus certain que l'expression de Winston Churchill²⁹ à propos de la démocratie « *qu'elle était la pire forme de gouver-*

²⁹ souvent amputée de son contexte d'énonciation : « *En effet, on a pu dire qu'elle était /la démocratie parlementaire/ la pire forme de gouvernement à l'exception de toutes celles qui ont été essayées au fil du temps; mais il existe le sentiment, largement partagé dans notre pays, que le peuple doit être souverain, souverain de façon continue, et que l'opinion publique, exprimée par tous les moyens constitutionnels, devrait façonner, guider et contrôler les actions de*

nement à l'exception de toutes les autres », soit aujourd'hui aussi évidente et partagée dans toutes les démocraties occidentales. Un goût populaire semble se développer pour des pouvoirs forts, autoritaires, supposés plus protecteurs, et pour la désignation de boucs émissaires.

Il est vrai qu'il ne suffit pas qu'il y ait des élections pour qu'une réelle démocratie existe. Ni l'apparence d'une alternance au pouvoir d'élites de même formation. Il faut, pour qu'une démocratie réelle puisse se développer, des citoyens formés et informés, dans un espace où la critique est permise. Sans ces conditions, il est probable que nous n'avons affaire qu'à une apparence de démocratie, une pseudo-représentativité. Quelques indicateurs peuvent suffire à déceler ces simulacres : Président à vie et culte de la personnalité, parti unique, majorité électorale proche des 100% (et même parfois dépassant de façon surréaliste les 100% !), absence de liberté de la presse et d'opposition... tout cela coïncidant cependant avec l'organisation d'élections qui ne s'inscrivent pas dans un débat organisé mais seulement la recherche d'un plébiscite.

L'opposé, celui d'une démocratie totalement participative, risque fort de n'être au final qu'une gouvernance par une opinion publique formatée par les médias, sensible à l'émotion du moment, et dont on ne voit pas trop où se situeraient les contre-pouvoirs.

Le dur travail d'une élaboration commune n'est acceptable pour la plupart que si les finalités sont suffisamment visibles pour entretenir la motivation à participer. Défendre ses idées dans un collectif qui décidera à la majorité devient vite décourageant. Ce mode de fonctionnement convient bien à des communautés suffisamment petites pour que tous se connaissent et savent comment comprendre et prendre ce qui est dit car on sait qui le dit et d'où il parle. Dès que les sujets à débattre s'élargissent et deviennent abstraits, dès que le nombre des participants devient suffisamment grand pour créer de l'anonymat, ce système participatif a du mal à se réguler.

ministres qui en sont les serviteurs et non les maîtres. » discours à la chambre des communes du 11 novembre 1947 alors que Sir Winston Churchill était dans l'opposition

Par contre, il repose sur une éducation citoyenne continue qui devrait être encouragée par des systèmes de gouvernement plus directif. Il ne s'agit pas d'être gouverné par l'opinion publique, laquelle fait croire que chacun peut avoir un avis valable sur tout, même et surtout sur ce qu'il ne connaît pas.³⁰

C'est à partir de la base solide et solidaire du terrain concret qu'un État accepté et reconnu pourrait se construire. Mais nous avons là la structure d'un processus lent et évolutif et non une pure structure légale qui s'autojustifierait pour se maintenir.

COURT TERME ET LONG TERME

La Politique exige une pensée à long terme. Combien d'élus n'ont-ils pas inauguré fièrement des réalisations décidées bien des années auparavant par leurs prédécesseurs, éventuellement leurs adversaires ?

Mais les élections poussent au court terme. Il faut satisfaire les électeurs pour être réélu. Et quoi de plus impatient et versatile qu'un électeur ? Soutenus par d'incessants sondages d'opinion qui leurs font croire qu'ils peuvent avoir un avis valable sur tout, les citoyens se sentent en droit d'exiger tout et le contraire de tout de leurs représentants. Ces derniers doivent être comme eux, d'autres eux-mêmes. Ils ne sont pas la voix de tous, ils devraient être la voix de chacun. Plus les élections sont fréquentes, plus le court terme s'impose.

Et un autre paradoxe se met en place subrepticement. Pour être élu il faut se démarquer de ses rivaux, promettre plus et mieux. Il faut caricaturer le réel, le simplifier pour trouver des partisans et se différencier les uns des autres. Il faut offrir des choix, si possible clairs. Si, une fois élu, le candidat mettait en pratique ses promesses, il devrait ne tenir aucun compte de ceux qui ne l'ont pas soutenu. Il lui faudrait alors, non être l'écu de tous, réfléchir en termes d'intérêt commun, mais devenir un dictateur qui néglige 49 % des votants, sans parler de son désintérêt total pour les abstentionnistes, qui existent cependant dans la vie éco-

³⁰ Cf. Patrick Champagne (1990/2015)

nomique du territoire. En somme, la plus grande qualité que l'on puisse attendre d'un homme politique, c'est qu'il soit capable de trahir ses promesses électorales ; pas toutes, pas entièrement, mais quand même. Or, c'est justement ce qu'on va lui reprocher. Double contrainte intéressante : s'il faisait vraiment ce qu'il a promis, on lui reprocherait sa non prise en compte d'une bonne partie de la population, et s'il ne le fait pas, on lui reprochera de trahir sa parole ! Peut-on séduire le votant, et se faire élire, en ayant des positions nuancées, prenant en compte la complexité du réel, les contradictions inévitables de toute situation, et en mettant en avant les inconvénients, c'est-à-dire le prix qu'il y aura à payer, pour mettre en place ce qui semble souhaitable ? Non, il faut grossir le trait, enjoliver la promesse, passer sur le coût de l'affaire. Et le citoyen, qui sait tout ça mais qui n'a pas envie qu'on le lui rappelle, est trop content de s'en tirer à si bon compte, déléguant ainsi non pas seulement sa voix, mais aussi sa responsabilité en ce qui concerne des choix difficiles et parfois même douloureux. N'est-ce pas ainsi que l'on construit du même mouvement, des boucs émissaires et des consciences immaculées ? Bien des dictateurs acclamés ont logiquement fini misérablement, coupables en particulier d'avoir voulu tenir leurs promesses à des peuples qui ne demandaient qu'à y croire sans vouloir en payer le prix !

Une fois encore, on ne peut que constater qu'un système citoyen ne peut fonctionner que grâce à une éducation à l'esprit critique de ces citoyens, et à une information contradictoire qui gagnerait à penser davantage systématiquement plutôt qu'à flatter les passions du ou... ou.

LE TOUT ÉTAT

Transparence citoyenne et opacité du pouvoir

Comment construire entre l'État et les citoyens une relation de confiance réciproque ? Une certaine transparence est nécessaire, faut-il encore qu'elle soit dans les deux sens. Si un espace privé est toujours nécessaire pour faire exister un espace public, il reste à définir ce qui ressort de l'un et de l'autre.

La mise en place de moyens numériques de plus en plus puissants semble permettre, à relativement courte échéance, un contrôle permanent de tous les comportements individuels : reconnaissance faciale, transactions financières numérisées et disparition de l'argent liquide, *big data* à la mémoire ineffaçable, algorithmes mystérieux et autodécideurs,... tout semble aller dans le sens de ce que la Chine utilise déjà : un livret social individuel où chacun est noté, évalué, et ses degrés de « liberté » fonction de sa soumission à la conformité attendue, c'est-à-dire à sa capacité à renoncer à sa liberté. Nul doute que ce système qui permet de renforcer et d'obtenir une servitude consentie de tous les instants ne fasse rêver la plupart des gouvernants de la planète.

Réseaux sociaux, et quête de reconnaissance, simplification apparente de la vie quotidienne, égocentrisme narcissique renforcé, font que cette servitude est même désirée et soutenue par ceux qui la subissent, enfin déchargés de toute responsabilité. Se soumettre et obéir suffit. Adieu la souffrance éthique !³¹

Est-il surprenant que plus les citoyens deviennent ainsi transparents, plus les pouvoirs qui les dirigent soient opaques ?

Dans les pays qui se réclament d'un régime démocratique, l'exposition des dirigeants aux médias donne à ces derniers l'apparence d'un pouvoir de contrôle. La nécessaire discrétion, pour ne pas dire la duplicité, parfois indispensable pour conduire une stratégie, ne résiste pas à la mise à la question permanente des dirigeants qui doivent justifier de chacun de leurs choix. Des justifications, rarement des explications. Il semble que le fonctionnement des médias ne soit guère compatible avec la complexité des situations. Les questionnements sur le mode du « ou... ou ? » règnent en maître sur les ondes et les écrans, nourrissant ainsi une langue de bois et des décalages inévitables entre le dire et le faire. Par exemple, la pandémie de covid-19 est l'occasion de milliers de questions qui exigent des réponses fermes et définitives, des vérités indubitables, des savoirs certains, alors que nous sommes face

³¹ Rappelons que toute action a son lot de conséquences négatives. Et qu'il en résulte une certaine conscience douloureuse de cette impossibilité de faire un bien absolu. C'est la souffrance éthique relationnelle inévitable. Cf. F. Balta. G. Szymanski. (2013), chapitre VI

à un phénomène nouveau, mal connu, et que, par définition, l'avenir n'est pas prévisible. Les journalistes ont beau jeu de jouer les pères et mère Lamorale, et de s'ériger en juges souverains parlant au nom d'un peuple visiblement infantile qu'il faut protéger de toute angoisse. S'il y a bien une seule certitude, c'est que chacun de nous mourra un jour. Mais il semble que l'incertitude quant à la date et à la manière soit devenue insupportable. Et la mort elle-même semble n'être alors qu'une défaillance de la science ou/et du politique, les deux se devant de nous protéger de l'inévitable. N'est-ce pas, d'une certaine manière ce que propose le suicide assisté – une mort choisie, maîtrisée – en attendant la réalisation de la promesse d'immortalité du transhumanisme ?

Le citoyen de base et l'homme politique ont besoin d'une part privée et d'une part publique. Mais où est la frontière aujourd'hui ?

Rester au pouvoir

Certains, historiquement, ont misé sur le tout-État pour résoudre les problèmes de la société. Le Plan organise l'économie, le Parti Unique, nouveau Moïse, conduit le Peuple vers la Terre promise d'une juste égalité et d'un monde idéal dans lequel chacun reçoit en fonction de ses besoins et contribue en fonction de ses moyens. On a déjà quelques exemples historiques des impasses sanglantes où cela a conduit. L'exercice du pouvoir semble être difficilement miscible avec la sagesse, et ce depuis l'Antiquité. Sénèque ne fut-il pas le précepteur de Néron ? Se réclamer d'une philosophie humaniste soucieuse des besoins de reconnaissance ne semble pas suffire aujourd'hui pour guider une politique qui dépasserait les clivages gauche-droite et réduirait les inégalités de revenus.

Il semble que les bonnes intentions qui président à la conquête du pouvoir se perdent dans son exercice. Tout désaccord est vécu comme une offense. La nécessité de s'appuyer sur les plus forts et la tendance à négliger les plus faibles suffit pour que la route ne conduise plus à destination.

De même que le tout-économique, le Donnant-Donnant généralisé comme seul type d'échange, aboutit à une impasse, le

tout-politique du Dû conduit à un cul-de-sac, différent, mais cul-de-sac quand même. Tous les empires finissent par s'écrouler. Ce qui faisait leur puissance devient l'instrument de leur perte. Le temps passe, le monde évolue, les imprévus surgissent, les habitudes s'alourdissent, les injustices se cumulent et s'amplifient. Ceux d'en haut finissent par ne plus avoir aucune idée de la vie d'en-bas. Cela correspond à ce que les thérapeutes systémiciens décrivent dans l'évolution de certains couples sous l'appellation de « divorce émotionnel ». Ce sont des situations dans lesquels l'un (traditionnellement l'homme, mais pas que) décide de tout, porte toutes les responsabilités commande et impose tous les choix et l'autre (traditionnellement la femme, mais pas que) subit, exécute, obéit. Ainsi l'un occupe apparemment la position haute du maître et l'autre la position basse de l'exécutant. Progressivement ces deux univers deviennent leurs propres caricatures. Chacun pense avoir sur ses épaules tout le poids du monde (la responsabilité pour l'un, la réalisation concrète pour l'autre) et néglige la charge mentale que représente la partie monopolisée par le partenaire de cette union à la fois déséquilibrée, frustrante et... solide puisque les deux rôles sont nécessaires l'un à l'autre, se complètent et se soutiennent. Au départ, cette répartition des tâches était bienvenue. Le désir d'affirmation de l'un équilibrait le supposé besoin de protection de l'autre dans une réciprocité heureuse de reconnaissance. Peu à peu, jour après jour, chacun faisant *plus de la même chose* qui plaisait, on en arrive, par cette escalade de complémentarité à une situation insupportable dans laquelle chacun·e se sent seul·e et incompris·e. Le fusil sauvage de la révolte juste n'est pas loin !

Une fois encore, le mieux aura été l'ennemi du bien, et le trop celui de l'équilibre des contradictions, vérifiant qu'un défaut n'est pas le contraire d'une qualité mais son exagération³² que ce soit pour un individu, pour une relation ou pour un système quel qu'il soit.

³² Cf Daniel D. Ofman *Les qualités fondamentales et le quadrant d'Ofman*.
Traduction de Jeanne Elvire Adotévi.

LE DON, UN PROCESSUS CONSTRUCTEUR D'HUMANITÉ

« Donner, quand on peut. Et ne pas haïr, si l'on peut »
Albert Camus

« Vous savez que l'égoïsme est la loi de la perspective dans le domaine du sentiment. D'après cette loi, les choses les plus proches paraissent grandes et lourdes tandis qu'en s'éloignant tout décroît en dimension et en poids. »

Picabia

Lettre à Pierre André Benoit, 26 mars 1951

« J'écoute du Haendel : je reçois ce dont il a fait don. On oublie ce don que représente tout travail bien fait. Le travail d'intégration conduit à l'accomplissement, l'accomplissement mène à la gratuité du don. C'est une loi. La seule idée du don me fait du bien. »
.../...

« Ce que l'on n'a pas reçu au début de la vie, il ne faut pas l'exiger plus tard, mais le donner. C'est une faute de l'exiger comme un préalable à tout échange, pire encore d'en faire un motif de rétorsion ou de vengeance. Il faut donner, réamorcer l'échange. J'en connais qui ont raté leur vie faute d'avoir compris cela. »

Jean-François Billeter
Une autre Aurelia
Allia, 2017 p72 et pp 81-82

L'ESSENTIEL

Le don, c'est l'échange qui humanise et singularise ce que le Donnant-Donnant quantifie, et ce que le Dû impose. Il compense l'égoïsme concurrentiel du premier, et la justice aveugle et anonyme du second. Il construit un monde familial d'appartenance et d'exigence de loyauté, et d'autant de possibilités de trahison.

Le don a pour caractéristiques la gratuité et la spontanéité.

Ces deux caractéristiques sont la plupart du temps mal comprises lorsqu'on réclame d'elles qu'elles soient objectives, alors qu'elles sont subjectives donc réelles, co-construites par celui qui donne, le donateur, et celui qui bénéficie de ce don, le donataire.

Une autre caractéristique du don, c'est sa spécificité, son côté « sur mesure » qui suppose une attention aux besoins singuliers d'une personne par une autre personne tout aussi singulière. Sa fonction est de créer de la confiance, qui, née dans la relation, devient personnelle et interpersonnelle.

Comme tout type d'échange, le don peut verser dans des excès dommageables.

Reconnaissance de dettes envers...

Mony Elkaïm à qui je dois la découverte d'une systémique ouverte et généreuse et son insistance théorique et clinique sur le concept fondamental de résonance.

Marcel Mauss pour son incontournable *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. In MAUSS M. *Sociologie et anthropologie*. Paris. PUF. 1950.

Godbout Jacques et son précieux ouvrage, *le don, la dette et l'identité* qui envisage ces trois types d'échange

Hannah Arendt pour sa *La banalité du mal* qui ne banalise pas le mal pour autant.

Vladimir Jankelevitch, pour son indispensable paradoxologie existentielle

Jean-François Billeter, pour ses ouvrages clairs et sensibles, véritables dons aux lecteurs

Martin Buber, penseur de la relation qui nous construit

Ivan Boszormenyi-Nagy, qui a attiré notre attention sur une éthique réellement relationnelle

Jean-François Le Goff, défenseur du droit des enfants à vouloir le bien de leurs parents

Jean-Marie Lemaire, courageux explorateur concret des systèmes élargis à la société

René Girard qui nous a dévoilé *Des choses cachées depuis la fondation du monde*.

Philippe Caillé et le très utile Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales (le MAUSS)

Michel Godelier, qui a su approcher *L'énigme du don*.

Mark Rogin Anspach, pour son indispensable *A charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*.

Norbert Alter qui a souligné l'importance du don dans le monde de l'entreprise,

Jean-Paul Mugnier, thérapeute généreux, en terres difficiles d'abus et de maltraitance

Christophe Dejours et **Vincent de Gaulejac** pour leurs travaux bien différents et leurs oppositions qui aboutissent souvent aux mêmes conclusions

*et à tous ceux et toutes celles qui ont dit mieux ou autrement ce que ce chapitre avance. Je leur présente mes excuses, à défaut de pouvoir les remercier !
à toutes celles et tous ceux dont la rencontre non évoquée a nourri cependant ce qui s'y dit.*

IDENTITÉ, APPARTENANCE & LOYAUTÉ

L'individualisation, qui vient à la suite de la socialisation comme une étrange perversion, impose le courage presque « héroïque » de rompre les liens affectueux et incroyablement imprégnants de la bande généalogique.

Pascal Quignard
Critique du jugement.
Galilée, 2015

L'adulte a tendance à oublier qu'il a été d'abord un enfant, et même un nourrisson jeté dans le monde. C'est fondamentalement sur ce socle qu'il s'est construit et développé.

Si l'on tient compte de ce fait, il est nécessaire de voir le *devenir-adulte* comme le résultat d'un processus à partir d'un donné initial, non choisi mais qui pourra croître dans des directions imprévisibles tout en étant conditionnées.

Au commencement, l'émotion

Une des caractéristiques principales de ce « capital » de base, c'est qu'il est émotionnel, c'est-à-dire qu'il est un ressenti (que les adultes définissent comme « psychique ») corporel (que ces mêmes adultes séparent et rangent dans la catégorie du « physiologique »). Mais le nouveau-né tombe dans un monde qui est *à la fois* fait d'émotions, de langage et de comportements, de personnes et d'objets, distinctions qu'il apprendra à faire plus tard.

L'identité, d'abord externe

Ainsi l'enfant se découvre-t-il et découvre-t-il le monde à travers les échanges qui les construisent réciproquement. Il bâtit son identité *à partir de l'extérieur* peut-on dire, puisque ce sont d'abord les réactions qui l'accueillent qui le définissent. On pourrait tout aussi bien dire que s'invente progressivement une distinc-

tion entre un intérieur et un monde extérieur par ce processus même. Et les frontières, complexes, de ce dedans-dehors ne seront jamais totalement stabilisées.

Dans ces échanges, le petit humain peut souffrir, comme il peut se réjouir. Pour lui, alors, la question de la normalité ou de l'anormalité de la situation, ne se pose pas. Il n'y a que *ce qui est*, c'est-à-dire ce qu'il vit, base nécessaire, indispensable, racine où puiser son devenir, direction à partir de laquelle se construire.

L'émergence de la conscience

Peu à peu, pas à pas, progressivement, la conscience de ce qui est vécu se développe. Elle émerge d'une manière discontinue, sur un vécu qui est continu dans ses variations. Avec la conscience, et la parole qui l'incarnera de plus en plus précisément, la capacité d'avoir un jugement sur ce qui se passe apparaît. D'abord émotions-jugements, et non jugement-principes-morale. Certains thérapeutes invitent à suspendre tout jugement et à être en même temps pleinement en contact avec ses émotions. Ils valorisent un « quotient émotionnel »³³ qui s'opposerait à un quotient « intellectuel » rationnel. Sans doute ont-ils oublié que notre première manière, la plus ancienne et la plus permanente, de juger, c'est de ressentir : ma colère me signale ce qui me déplaît et que je veux détruire ; ma peur m'indique un danger et m'invite à la prudence ou à la fuite ; ma joie exprime ma satisfaction et soutient mes désirs ; ma tristesse me révèle mes manques et mes besoins ; mes surprises soulignent l'arrivée de quelque chose de nouveau ou d'imprévu auquel il faut que je porte attention ; le dégoût m'invite à rejeter ce qui semble toxique pour moi ; la honte et la culpabilité me guident sur le chemin de distinguer ce qui est considéré communément comme bon ou mauvais socialement... Tout ressenti est un jugement qui exprime ma relation à un objet, une personne, une situation.

S'il est possible de ne pas exprimer un jugement, de contenir ou de travestir l'expression d'une émotion, de méconnaître un

³³ Mais peut-être ne s'agit-il pour eux que des émotions de leurs clients et non des leurs.

ressenti qui serait trop inconfortable, vivre sans opinion sur sa propre vie, sur soi-même et le monde, semble impossible, pour autant que cela puisse être souhaitable.

L'enfant est curieux de découvrir l'immensité du monde, et cette curiosité est questionnement, et recherche de sens. Le monde n'est pas que donné, il est aussi mystère, c'est-à-dire interrogation, imagination³⁴, recherche.

Si le monde nous est proposé tel quel, on peut tout aussi bien dire que nous lui sommes offerts, et qu'il usera de nous comme de tout ce qui le compose, avec une indifférence active soucieuse de tenir compte de tout ce qu'il y a tout autant que de tout ce qui est absent. On peut considérer le monde comme une immense pensée sans cerveau, un système qui équilibre tout, à chaque instant, avec une « intelligence » sans conscience et sans intention.

Les parents donnent la vie à un enfant. Ou bien, expression plus juste, ils donnent à la vie cet enfant qui devra y trouver sa place, occuper celle qu'on lui attribue ou/et s'en construire une, trahissant les attentes qui l'ont soutenu.

L'ambivalence du besoin de reconnaissance

L'enfant se construit ainsi entre le besoin de sécurité qui le pousse à manifester son appartenance et sa loyauté à son groupe de naissance, et son besoin d'individuation qui le tire dans le sens de s'affirmer différent. Sécurité versus liberté, dépendance versus autonomie... Le besoin de reconnaissance est ainsi toujours double et contradictoire : besoin d'être avec, conforme, et besoin de s'affirmer autre, singulier. Cette dernière tendance peut emprunter la voie facile de l'opposition. Mais être contre, c'est encore une manière d'être avec. Difficile de n'avoir ni racines ni points d'appui. Ce n'est peut-être pas pour rien que ce qui semble

³⁴ Cf. Jean-François Billeter : *Par imagination, je n'entends pas ici notre faculté de nous soustraire au réel, mais la capacité que nous avons de lui donner forme.* in Billeter F. (2000), p 144.

le pire dans le domaine des relations humaines, c'est la trahison³⁵. Toute innovation, toute singularisation, toute évolution ne sont-elles pas trahison de ce qui est ? Ce qui est donné, vraiment donné, ne devient-il pas propriété pleine et entière de celui qui a reçu, et n'en dispose-t-il pas maintenant à son gré ? Cette vie n'a-t-elle été offerte à ce nourrisson que pour satisfaire les besoins de ses géniteurs ou ne peut-elle que leur échapper dans son devenir ? Probablement les deux. Elle doit devenir, et elle ne le peut qu'à partir de... dans à partir de, il y a partir. Mais cela n'implique pas la rupture du lien, seulement son évolution. Tourner le dos à son passé empêche certes de le voir, mais ça ne l'empêche pas d'exister. L'homme voyage au loin vers son futur avec ses souvenirs, inscrits dans sa chair. S'il peut volontiers croire qu'il les oublie, eux ne l'oublient pas. Ils sont inscrits aussi dans le reste du monde, qui devient porteur des souvenirs de ce qui lui a été fait. Inutile de se souvenir à tout prix des origines, elles sont inscrites dans le présent en marche.

Ce rapport existentiel au monde suppose des flux incessants, contrôlables et quantifiables seulement partiellement. Une générosité qui ne compte pas préside à ces échanges. Elle échappe autant à une quantification mercantile qu'à un ordonnancement autoritaire purement rationnel et légal. Elle déborde de toute part les prévisions, les attentes, les volontés. Elle ne compte pas, elle n'oblige pas. Et elle compte et elle oblige. Elle ouvre aux possibilités. Mais sa comptabilité est qualitative et non quantitative, et ses obligations sont de réciprocité d'attention et non un cahier des charges prédéfinies. Elle invite au choix, à la responsabilité. Elle est fondamentalement échange de dons.

D'où l'intérêt de consacrer un peu de notre attention à ce que le don a, pour nous humains, de particulier dans nos échanges.

³⁵ Pour approfondir la compréhension du concept de loyauté, on peut se reporter au chapitre 4 de F. Balta, G. Szymanski. (2013), qui en décrit six différentes formes cliniques (p71-86). On peut aussi considérer ces formes comme des jalons possibles dans un processus d'autonomisation-individuation.

« *Quand nous échangeons amour contre amour nous ne saurions que faire d'autre avec toute cette énergie interne qui se manifeste là : en donnant cet amour, nous ne sacrifions, abstraction faite des conséquences sur nos activités externes, rien d'utile ; quand, dans l'échange de paroles, nous transmettons nos propres contenus spirituels, ceux-ci n'en diminuent pas pour autant ; quand nous offrons à notre entourage l'image de notre personnalité, tandis que nous accueillons en nous celle des autres, cet échange ne réduit en aucune façon la possession de soi.*
Dans tous ces échanges, l'augmentation de la valeur ne résulte pas d'un calcul des profits et pertes : au contraire, ou bien la contribution de chaque partie se situe tout à fait au-delà de cette opposition, ou bien le fait de pouvoir apporter sa propre contribution représente déjà un gain en soi, de sorte que le don en retour est ressenti par nous comme un cadeau immérité, en dépit de notre propre don.
L'échange économique au contraire – qu'il concerne des substances ou du travail ou de la force de travail investie dans des substances – représente toujours le sacrifice d'un bien qui aurait été utilisable ailleurs, même si dans le résultat final, c'est l'augmentation de bonheur qui l'emporte. »

Georg Simmel

La philosophie de l'argent.

Traduction de Sabine Cornille et Philippe Ivernel.

Quadrige/ PUF, 1987 (1900)

On n'a pas fini de tirer toutes les conséquences de l'insistance de Marcel Mauss³⁶ à définir le don comme un « fait social total », c'est-à-dire un ensemble indivisible d'obligations de « donner-recevoir-rendre », ensemble qui implique toutes les dimensions de la vie sociale.

Si son étude démarre par une analyse du potlatch, cette forme particulière de surenchère de dons et de contre-dons, elle

³⁶ M. Mauss. (2007/1925)

met en valeur la complexité des échanges dans des sociétés dites « archaïques » et parfois même supposées « primitives », en référence à une échelle évolutionniste convaincue de l'existence d'un progrès dont l'homme occidental incarnerait le (fragile) sommet.

À relire aujourd'hui la description de ces rites où se superposent spontanéité et obligation, commerce et magie, alliance et antagonisme, on aurait plutôt l'impression que notre monde est d'une grande simplicité. Nous avons perdu en vocabulaire. Là où nous utilisons le mot générique « cadeau », certaines tribus utilisent une grande diversité d'appellations qui désignent en même temps l'objet de l'échange *et* la relation entre donateur et donataire. Et nous avons perdu aussi en intensité de liens, des liens qui ne séparaient pas l'affectif du politique, l'amour de la haine, l'honneur du pouvoir, les morts des vivants, mais les articulaient et les faisaient vivre ensemble.

Cette évolution est sans doute à mettre en relation avec le passage par la « dureté » des sciences du XVII^e et XVIII^e siècles qui nous ont appris à séparer les objets qui peuplent le monde, dont les humains, devenus ainsi objets eux-mêmes. Le monde « archaïque » était entièrement habité, humanisé. Les choses avaient une âme puisque les hommes avaient un esprit. Le sentiment d'être liés à leur environnement d'une façon vitale et contradictoire – je vis de ce qui peut me tuer – ces hommes l'avaient fortement. Ce que nous avons gagné en marge de manœuvre par rapport à nos environnements, nous l'avons perdu sans doute en humanité : à chosifier le monde, nous sommes devenus choses nous-mêmes, comme à humaniser ce monde – spiritualiser serait peut-être un mot plus juste, car les humains ne valaient que par leur esprit, leur âme – nous nous humanisons nous-mêmes.

C'est pourquoi la description-réflexion de Marcel Mauss est à la fois fascinante et difficile, réellement complexe, au sens qu'il donne à ce mot³⁷.

Ce qui nous différencie des sociétés qu'il étudie, c'est qu'aujourd'hui nous pouvons isoler des types d'échange qui y sont

³⁷ Une citation parmi beaucoup d'autres possibles : « *Tous ces phénomènes sont à la fois juridiques, économiques, religieux, et même esthétiques, morphologiques, etc.* » M. Mauss. o.c. p 118/119. C'est moi qui souligne à la fois.

superposés, plus difficilement lisibles. Ce n'est pas qu'ils étaient pour autant confondus, mais ils impliquaient la totalité de la culture et ses différentes dimensions, et, chose difficilement représentable pour nous, l'échange marchand n'était que très secondaire, présent mais recouvert³⁸. L'idée même d'un intérêt purement individuel n'était pas représentable, tout échange étant pensé en lien fort avec l'intérêt du groupe d'appartenance et la place de l'individu dans ce groupe.

De nos jours de séparation des pouvoirs, de spécialisations des savoirs, de morcellement des actions et d'individualisme prédominant, il reste des traces, importantes, et même des résurgences fortes de ce mode de fonctionnement « total ». Si la famille a été et est encore aujourd'hui le lieu de cet entrecroisement d'échanges qui tressent ensemble Don, Dû, et Donnant-Donnant, l'interdépendance entre collectifs différenciés revient maintenant au premier plan grâce/à cause des menaces écologiques qu'un développement technique, « régulé » essentiellement par le profit, fait de plus en plus nettement apparaître.

Ce que le travail inaugural de Mauss permet de voir, c'est que les pratiques, les actes, relèvent toujours d'un cadre d'interprétation. Et que ce dernier autorise plus ou moins de marge de manœuvre, tant est grande l'ambiguïté de l'échange qui est à la fois besoin, acte d'alliance et défi, provocation. C'est aussi marquer une frontière, zone d'ambivalence s'il en est. La dialectique du dedans-dehors n'est-elle pas, nous rappelle Bachelard, « *toujours teintée d'agressivité* » ?³⁹

³⁸ Cf. Polanyi K. (1983/1945). et Mauss M. : *Passons maintenant au feu d'épreuve l'autre notion que nous venons d'opposer à celle de don et de désintéressement : la notion d'intérêt, de recherche individuelle de l'utile. Celle-là non plus ne se présente pas comme elle fonctionne dans notre esprit à nous. Si quelque motif équivalent anime chefs trobriandais ou américains, clans andamans, etc., ou animait autrefois généreux Hindous, nobles Germains et Celtes dans leurs dons et dépenses, ce n'est pas la froide raison du marchand, du banquier et du capitaliste. Dans ces civilisations, on est intéressé, mais d'autre façon que de notre temps. On thésaurise, mais pour dépenser, pour « obliger », pour avoir des « hommes liges ».* (2007/1925). p 115

³⁹ cité par J.P. Kaufmann (2019), p 295

Le texte de Mauss met bien en évidence une caractéristique que souligne aussi Paul Veyne quand il rend compte de l'évergétisme antique⁴⁰ : la nécessité pour le donateur de marquer son rang, de construire une distance sociale, de montrer sa supériorité, en se soumettant à une obligation de donner qui parfois peut le mener à la ruine.

Pour parler du don aujourd'hui, il faut sans doute revoir le vocabulaire employé par Mauss pour désigner les trois temps inséparables du don : donner – recevoir - *rendre*. Ainsi, au terme de « rendre », l'expression « donner à son tour » semble plus appropriée, marquant ainsi davantage la participation élargie au cycle du don, à l'échange, même si le mot « rendre » était adapté aux cultures étudiées dans l'essai sur le don, et correspond tout à fait au caractère d'obligation que Mauss souhaitait mettre en évidence⁴¹.

Considérer le don comme circulation, processus, permet de ne pas le limiter à l'acte de donner, ou à l'intention du donateur, et le place d'emblée comme *élément qui relie*, définissant un ensemble – un système dirons-nous dans une vision dynamique - dans lequel il se réalise, liant les partenaires dans le contexte qu'il construit et qui le construit.

Nous sommes d'emblée dans une structure complexe dont tous les éléments sont nécessaires à sa réalisation :

- des donateurs, intentionnels ou involontaires,
- des donataires, destinataires et receveurs du don,
- le donné qui circule des uns aux autres et
- la relation qui existe entre les uns et les autres.
- Le contexte dans lequel cette relation se réalise

Insistons sur le fait qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un *vécu*, c'est-à-dire d'une situation subjective que les intéressés seuls peuvent qualifier, ou disqualifier, c'est-à-dire définir autrement que comme « don ».

⁴⁰ Paul Veyne. (1976).

⁴¹ Parfois, J. T. Godbout propose aussi cette transformation terminologique. Mais il revient le plus souvent ensuite, ce que je regrette, au « donner-recevoir-rendre » original.

Les arguments d'ordinaire retenus contre la possibilité même du don ne résistent pas à la prise en compte de cette double dimension, subjective et processuelle.

Un problème de vocabulaire : recevoir ou prendre ?

Quand il s'agit du processus de don, l'expression la plus utilisée en langue française c'est donner-recevoir. Dans les langues anglaise et allemande, on parle de « *give and take* » ou de « *geben und nehmen* » que l'on traduirait plus volontiers par « donner et prendre »⁴². Je continuerai ici à employer « donner-recevoir » pour parler de l'échange correspondant au don.

Prendre est davantage connoté comme une activité. C'est un verbe synonyme d'accaparer, de s'approprier, de voler même. *Prendre* se retrouve pourtant dans de nombreuses expressions qui décrivent des situations totalement passives : « prendre une raclée », « prendre un coup », « prendre une tuile sur la tête », et le verbe recevoir, qui correspondrait plutôt à un comportement « passif » se retrouve dans des expressions telles que « recevoir des amis », « recevoir une décoration », qui présupposent des comportements actifs.

Cette ambiguïté des verbes « recevoir » et « prendre » confirme bien l'ambivalence originelle de nombreux mots, comme « hôte » qui désigne autant celui qui reçoit que celui qui est reçu. Et cela va dans le sens de la circularité systémique, c'est-à-dire le fait que chacun est toujours *en même temps* receveur et émetteur, actif et passif, donnant et recevant. La circulation dans l'échange du don est en réalité un échange de dons, où celui qui donne reçoit en donnant, et celui qui reçoit donne en recevant ; nous y reviendrons.

Aux origines du Don

On pourra sans doute discuter à l'infini sur l'origine du don. Comme on le peut pour donner du sens aux peintures rupestres de Lascaux, de Chauvet ou d'Altamira. Les civilisations préhisto-

⁴² Comme le fait Jean-Marie Lemaire dans son passionnant travail de Clinique de Concertation. Cf. Selma Hellal et Jean Marie Lemaire (2016).

riques sont comme les silences : elles se prêtent à toutes les interprétations.

Concernant le Don, une des plus intéressantes compréhensions de sa généalogie, c'est certainement celle que nous a proposée Mark R. Anspach dans son ouvrage sur les figures élémentaires de la réciprocité, *À charge de revanche*.⁴³ Pour résumer son propos, il fait démarrer son analyse par une étude de la vengeance : la mort pour l'assassin ! Tuer celui qui a tué, mimétisme de la violence, fait entrer les protagonistes de cet échange dans une vendetta sans fin, un cycle infini de meurtres. Comment arrêter ce processus qui, pour punir le meurtre fait obligation de devenir meurtrier à son tour ? C'est, nous dit M. Anspach, une circularité inverse qui peut seule le permettre : à son origine, le sacrifice prendra la place du meurtre, et le sang de l'animal sacrifié celui de l'humain qui devrait être tué. Mais, et il insiste à juste titre sur cet élément, le don, comme la vengeance ne sont jamais un échange entre deux personnes, mais toujours un échange qui nécessite un tiers : les dieux, le groupe, un futur bénéficiaire du don reçu ou la future victime d'une vengeance à accomplir. La circularité ne tourne pas en rond, mais, inscrite dans le temps, elle développe une spirale d'échanges inscrits dans la durée et les générations, dépassant ainsi les acteurs présents dans les deux directions du passé et du futur.

Retenons ces éléments du Don, sa proximité avec la vengeance et son ambivalence foncière, ainsi que son nécessaire dépassement de la relation duelle.

Pour le reste, il est probable que l'hostilité du meurtre n'est pas plus « primaire » que la générosité du don. Notre esprit rationnel accepte volontiers l'idée d'une succession⁴⁴, et d'une éventuelle préséance du meurtre sur le don. Il est cependant probable, si l'on tient compte du fait que les nouveaux nés sont un bien pré-

⁴³ Mark R. Anspach. (2002)

⁴⁴ On retrouve là la notion de ponctuation arbitraire de Palo Alto. Le langage impose un début et une fin dans une description qui tente de rendre compte d'événements concomitants. Il invite ainsi à découvrir une cause (antérieure) et ses conséquences (postérieures). Cette description peut toujours être modifiée, inversée. Ce point avait déjà été souligné par G. Simmel (1908/1999) Chapitre 4 Le conflit, p 335/336.

cieux pour la survie d'un groupe humain, que les soins et l'attention nécessaires à leur survie sont tout aussi primordiaux qu'un éventuel meurtre (défensif ? protecteur ?) qui suppose un état de développement physique suffisant pour son exécution.

De même l'interprétation des théories darwiniennes a longtemps privilégié une lecture en termes de compétition, alors que de nos jours on commence à s'intéresser de près aux relations de coopération nécessaires aux processus vivants. Les deux co-existent mais les dix-neuvième et vingtième siècles, industriels et impérialistes, avaient presque exclusivement étudié les relations compétitives.

Dans ce qui suit nous nous intéresserons au Don tel que nous pouvons en faire l'expérience aujourd'hui, sans en rechercher les origines ni en retracer l'historique.

Le don, c'est un cycle et une construction.

*Une valse à trois temps*⁴⁵.

Premier temps : donner

L'un, préoccupé du sort d'un autre, lui donne quelque chose avec toute l'attention nécessaire aux besoins qu'il suppose à cet autre. Pour avoir le sentiment de donner, il lui faut respecter deux caractéristiques, deux « qualités », qui vont constituer le don à ses yeux - et à ceux de celui qui le reçoit, s'il le reçoit bien comme un don : Ce don doit être vécu comme *gratuit* et *spontané*.

Gratuit. C'est-à-dire sans attente de retour concret, ni immédiat, ni lointain. Cette notion de gratuité a souvent été considérée comme impossible. Le donateur éprouve du plaisir, parfois même de la fierté, à donner. Il se sent généreux et meilleur, tirant de son acte un bénéfice narcissique qui semble incompatible avec la notion de gratuité. Comme si, vision christomasochique, il fallait que le don s'accomplisse au détriment douloureux du donateur

⁴⁵ Je n'intègre pas dans la vision du don que je défends la proposition d'Alain Caillé d'ajouter un quatrième temps (initial) au cycle du don, « demander ». Cf. Alain Caillé, Jean-Edouard Grévy. (2018). Cet ajout tire le don du côté du donnant-donnant, créant une inutile confusion.

pour avoir une valeur de gratuité. Le don, créateur et nourrisseur de lien, se réalise dans le plaisir redoublé de donner et d'être reçu. S'il y a une nécessité d'un sacrifice, il est fait de bon cœur, sur l'autel de la relation, et dans le sens du respect de quelque chose de sacré, non de la recherche d'une souffrance. Le don, visant à répondre à un besoin au moins supposé, vise à créer un sentiment de satisfaction chez celui qui le reçoit ; cela réjouit le donateur et renforce ainsi la création d'un lien de reconnaissance mutuelle et un sentiment d'existence réciproquement construit. La gratuité est une *construction* qui suppose l'absence d'attente de quelque chose de matériel en échange de ce qui est donné.

Il y a bien une attente qui accompagne le don. C'est heureux, car sinon le don serait un acte totalement absurde. Et cette attente a deux faces : que ce don soit non seulement reçu, mais aussi qu'il fructifie dans la vie du donataire, et qu'il soit prélude à une réciprocité d'attention. Nous y reviendrons puisque la réciprocité est le principe au cœur du don. Et ces attentes ne disqualifient pas la gratuité du don, elles en font partie.

Spontané. Le don est né de l'initiative du donateur, et non de la demande explicite du destinataire. Cette « spontanéité » ne doit rien au hasard. Elle est elle aussi *construite* par l'attention que le donataire mettra éventuellement à indiquer ses besoins sans demander explicitement, de manière à préserver cette initiative chez son partenaire. L'enfant privé de langage, ne peut que manifester un besoin qu'il faudra interpréter. Beaucoup de conseils en « bonne » communication insistent sur la nécessité d'une demande claire, « non symbiotique »⁴⁶, sans comprendre qu'ainsi on tue la possibilité de donner et qu'on lui substitue un contrat qui relève d'un autre type d'échange, l'échange de type marchand sous-tendu comme nous l'avons vu par une logique tout autre, et dont les conséquences et les implicites sont totalement différents. Dans le don, c'est le donateur qui choisit le moment de son acte. À lui d'avoir la mémoire ou l'intuition des besoins de l'autre. Ainsi la « spontanéité » du don n'est que l'autre face de la liberté du donateur, de son absence d'obligation, nécessaire pour lui donner sa

⁴⁶ C'est l'expression utilisée par l'Analyse Transactionnelle pour (dis)qualifier les demandes indirectes, non contractuelles.

valeur et sa pertinence. Et c'est au donataire de préserver autant que possible cette liberté. Demander avec trop d'insistance ou de précision, c'est peser sur le donateur, c'est le contraindre et transformer un acte libre en obligation. Le don ne peut être un contrat !

Second temps : recevoir

Pour que le don ait une chance d'exister, il faut qu'il soit reçu. Pour qu'il soit reçu, il faut qu'il soit, nous venons de le dire, adapté aux besoins de celui à qui il est offert. Inutile d'envoyer nos surplus de viande à des indiens végétariens, ou du lait en poudre dans des pays sans eau... Mais la réception n'est pas passivité. C'est une acceptation active. D'où la préférence justifiée de certains pour l'expression « donner et prendre ».

Cette réception est d'autant plus réelle qu'elle est reconnaissance de l'adaptation du don à une attente, même si cette attente ne devient consciente qu'à ce moment-là. Le don en effet peut, de par sa gratuité et sa spontanéité, excéder les attentes conscientes du donataire, de même qu'il peut dépasser ses « mérites ». Cette réception peut s'accompagner de satisfaction et de reconnaissance. Si le don est perçu comme spontané, gratuit, libre, adapté, il n'entraîne ni méfiance ni réticence. C'est cette acceptation qui, à court terme, constitue le don comme don. Elle le confirme.

Elle peut même le créer, ce don, lorsque l'intention de donner n'était pas consciente chez le donateur. Ainsi l'art des thérapeutes, ou de toute personne qui cherche à aider quelqu'un, n'est pas un art de donner, mais essentiellement un art de recevoir comme des « dons » ce qui est apporté comme « problèmes ».

Recevoir peut créer le don, en dehors de toute intention de vouloir donner. C'est tout l'intérêt de voir le don comme un cycle, un processus, qui nécessite pour se réaliser ses trois temps, ce qui permet de le constituer à partir de sa réception et non de sa seule émission, de l'« inventer » en le recevant, au-delà des intentions du « donateur malgré lui » !

Il y a une asymétrie apparente dans le don : celui qui reçoit est considéré comme « dans le besoin », dans une position qui peut

être vécue comme « faible », « inférieure ». Gratuité et spontanéité viennent adoucir cette asymétrie : le donataire ne doit rien à son donateur. Rien en termes d'objet à rendre. Mais il se doit à lui-même, ou plutôt à la relation qui se construit ainsi, de rentrer à son tour dans le cycle du don. Et c'est là qu'il y a une attente de la part de celui qui donne. En effet, si, à court terme, c'est le plaisir exprimé de recevoir qui authentifie le don, c'est, à moyen ou long terme sa fructification qui confirmera et accomplira le don reçu en tant que tel. Ce qui a été donné l'a été pour profiter à la croissance, au développement, à l'humanisation de celui qui le reçoit, c'est-à-dire fondamentalement au développement d'une réciprocité d'attention des uns aux autres : confiance et sécurité !

C'est sans doute pourquoi recevoir est plus délicat que donner. Accepter de recevoir, c'est accepter le lien, la réciprocité du lien. C'est s'engager à être attentif à celui qui a donné, comme ce dernier s'est lui-même engagé dans cette relation. Dans certaines cultures on considère que celui qui sauve la vie de quelqu'un en devient le responsable pour toujours. Le don engage et lie autant celui qui reçoit que celui qui donne.

Pour que le don se réalise pleinement, il faut que le donataire en fasse son profit, à sa manière certes, mais le donateur doit avoir le sentiment qu'il a contribué à la réussite de la vie de celui à qui il a offert ce don. Cet élément de long terme est essentiel pour pouvoir comprendre, par exemple, la déception de parents qui peuvent donner à un enfant pendant des années, et dont une issue tragique prouve tout à coup que rien n'a été véritablement reçu puisque rien de ce qui a été offert ne s'inscrit dans une vie heureuse. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'ils ont donné d'une manière intéressée et égoïste, mais qu'ils étaient intéressés à ce que le don s'accomplisse, et il ne pouvait pas l'être du seul fait d'avoir été offert, il fallait encore qu'il soit reçu. Un don sincère n'est pas nécessairement reçu comme tel.

Mais ce serait passer à côté de la complexité du don que de ne pas voir que *recevoir, c'est en même temps donner*. Car dans ce donner-recevoir se constitue une double valorisation : celui qui donne apporte quelque chose d'important et d'intéressant qu'il est censé posséder : il a donc de la valeur. La personne qui reçoit est considérée comme importante et intéressante. Recevoir, c'est per-

mettre une réciprocité de valorisation pour les partenaires de l'échange. Le nourrisson qui tète bien le sein qui lui est offert, et qui s'endort béat et apaisé, prouve à sa mère qu'elle est une bonne mère ! Recevoir, c'est donner aussi : c'est fondamentalement construire l'estime de soi du donateur.

Troisième temps : donner à son tour

Comme indiqué plus haut, plutôt que de terminer la description du cycle en reprenant la formulation maussienne, *rendre*, je préfère utiliser l'expression « donner à son tour ». Cela diminue certes l'idée de l'obligation d'un contre-don soulignée volontairement par Mauss, mais insiste sur l'élargissement à des tiers, sans pour autant en faire disparaître la logique de réciprocité. Nous ne sommes plus alors dans un cercle étroit où ce que j'ai reçu me rend l'obligé du donateur. Avoir reçu me rend redevable de l'usage de ce qui m'a été offert. Il ne s'agit plus obligatoirement d'un retour à l'envoyeur mais d'un élargissement à l'humanité entière. C'est ce que l'on peut constater dans le don anonyme à des inconnus frappés par une catastrophe naturelle qui peut arriver à tous, sous une forme ou sous une autre.

Donner, c'est reconnaître l'importance de celui à qui l'on donne. Rentrer dans le cycle du don, c'est reconnaître son appartenance à l'humanité. Refuser ce retour, c'est nier l'humanité du donateur et la sienne même. C'est surtout refuser le lien interpersonnel. Recevoir, chacun le sait, chacun le sent, c'est accepter de rentrer dans la réciprocité implicite, indéfinie et infinie, de la relation. C'est contracter une dette, une dette spéciale, que l'on peut qualifier, lorsque le don s'accomplit, de *dette positive*, dont la logique est bien différente de celle des deux autres types de dettes que nous avons abordés : accepter de recevoir donne alors envie de donner à son tour. Pas obligatoirement au donateur initial, mais à tout autre personne dont les besoins nous auront émus, ou même comme ça, sans raison, par pur plaisir de donner, pour un plaisir partagé. Dans la mesure où le don peut ainsi, d'avoir été reçu, s'élargir à d'autres que le donateur initial, il est préférable de parler de « donner à son tour » plutôt que d'utiliser l'expression plus

classique de contre-don. Le don en retour n'est en rien « contre » le don !

L'importance de donner

Une question cependant se pose : pourquoi est-il si important de donner ? Rien à voir avec une quelconque générosité recommandée par un quelconque impératif catégorique moral.

Rappelons-le...

Donner est la seule façon solide de construire l'estime de soi.

Né vulnérable, recevoir est une nécessité pour survivre, pour satisfaire nos besoins, mais un besoin échappe au fait de recevoir, ou plutôt pour être satisfait il passe par la capacité à donner. C'est celui de se sentir estimable, estimé, valable. Or, ce sentiment d'une valeur personnelle se construit à travers le fait d'avoir quelque chose à offrir, quelque chose d'unique, à un *alter ego*. Si le désir est mimétique⁴⁷, l'estime de soi a aussi cette caractéristique de ne se construire que dans une relation spécifique à un autre. Le nouveau-né n'a peut-être aucune intention consciente, calculée, de donner. Mais le fait que ses comportements soient *reçus* comme gratifiants le gratifie en même temps et constitue ses sourires comme dons. Considérés comme purement réflexes pour les neurosciences, ses sourires sont heureusement perçus subjectivement comme intentionnels par les personnes qui en prennent soin ; et ils entraînent un plaisir réel qui les authentifie en retour comme dons et souligne leur valeur. Sa capacité à recevoir pleinement les attentions qu'on lui prodigue, à en profiter – c'est-à-dire à régulariser son sommeil, à prendre du poids, à ne pas manifester de souffrance par des pleurs persistants – conforte les parents dans le fait de se sentir « bons parents », et renforce ainsi leur estime d'eux-mêmes.

Dans la complexité du donner-recevoir se construit à la fois une relation d'estime mutuelle et l'estime de chacun, le sentiment

⁴⁷ Cf. les différents ouvrages de René Girard qui explorent richement ce thème.

certain d'avoir quelque chose à offrir d'appréciable d'un côté, la certitude de compter aux yeux de quelqu'un de l'autre.

Que le don soit reçu est un don en soi.

Qu'il soit reçu est aussi une invitation, un encouragement, de part et d'autre, à donner encore. Ainsi l'estime de soi ne se construit-elle qu'avec le support d'un autre, et dans le contexte d'un échange perçu comme ayant les caractéristiques du don.

Don & Dette

Revenons sur la notion de dette, ici qualifiée de *positive*. Nous nous sommes culturellement habitués à penser la dette en termes d'obligation, de dépendance, de limitation, sur le modèle de la dette financière.

Ici, dans le don accompli, c'est-à-dire gratuit, spontané et reçu, rien de tout cela. La dette qui se construit est une dette agréable, qui invite à encore plus d'échanges, davantage de plaisir partagé. Avoir reçu donne envie d'être à la hauteur de ce qui a été reçu, ou plutôt, à la hauteur de la générosité du donateur, car le don ne comble jamais le besoin⁴⁸. Ainsi Jean Valjean, dont le vol d'argenterie a été transformé en don par Monseigneur Bienvenu, va-t-il vouloir se tenir à la hauteur de ce don inattendu⁴⁹. Les exemples ne manquent pas dans la vie de chacun où un don reçu aura mené plus loin que nous ne nous pensions capables d'aller. La positivité de la dette, c'est, dans le contexte du don, ce désir de donner à son tour. Et cela peut s'emballer dans la surenchère, une escalade d'aller-retour, comme lorsque, dans une relation amoureuse, il devient impossible de se séparer, chacun veut donner à la

⁴⁸ En effet, le don ne coïncide jamais totalement avec l'attente à laquelle il est supposé répondre. Il peut être excessif, ou insuffisant. Il souligne la présence de *l'impossible* d'une satisfaction totale.

⁴⁹ V. Hugo. *Les misérables*.

hauteur de ce qu'il reçoit, et chacun a le sentiment de toujours recevoir beaucoup plus que ce qu'il donne.

Ce déséquilibre subjectif entre la valeur de ce qui est reçu et celle de ce qui est offert crée une dynamique qui nourrit la relation et relance l'échange, jusqu'à l'épuisement. « Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné », dit-on alors. Comme dans le potlatch, cet affrontement symétrique de cadeaux tribaux rapporté par Mauss. Ou, comme le dit Lacan dans une phrase souvent reprise, mais souvent comprise dans son apparence cynique : « *aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas* »⁵⁰. Effectivement, aimer, c'est découvrir une richesse qu'on ne se connaissait pas, et c'est aussi recevoir tout le poids d'un don qui nous engage et nous défie d'être plus encore. Le don crée des richesses qui n'existaient pas avant lui. Il fait émerger des qualités inconnues des partenaires eux-mêmes. Donner enrichit qui reçoit et qui donne.

ÉTHIQUE ET MORALE : UNE DISTINCTION UTILE

L'origine grecque de l'un et latine de l'autre ne suffisent pas pour distinguer les deux mots. D'où l'importance de préciser quel sens est ici retenu pour chacun et ensuite de maintenir cette distinction.

Les deux désignent ce qu'il est – ou serait – bon de faire. Cela concerne les « bonnes mœurs ». Puisque nous avons deux mots, autant les distinguer l'un de l'autre pour pouvoir les articuler, les mettre au travail ; ce qui, comme pour toute définition, est un acte arbitraire, donc contestable. Il est même possible, comme me semble-t-il Edgar Morin le fait à certains moments dans le tome VI de sa méthode⁵¹ de proposer une définition à l'inverse de

⁵⁰ Cf. J. Lacan, Séminaire IV *Encore*, et séminaire VIII *Le transfert*.

⁵¹ E. Morin. *La méthode 6. Éthique*. Seuil, Paris, 2004. Il écrit : « *disons « éthique » pour désigner un point de vue supra- ou méta-individuel, « morale » pour nous situer au niveau de la décision et de l'action des individus* » (p 9) mais il écrit aussi, page 25 « *mais c'est en l'individu que se situe la décision éthique* ». C'est ce dernier point de vue que je soutiens.

celle qui est proposée ici, proposition qui me semble cependant davantage aller dans le sens de l'usage philosophique traditionnel.

Nous pouvons définir la « morale » comme l'ensemble des règles prescrites pour tous par un collectif en ce qui concerne ce qu'il est bon et bien de faire ou de ne pas faire, à un moment donné et dans un lieu donné, et « l'éthique » comme le jugement que chacun se doit de porter sur chacun de ses actes.

La morale est alors, par définition, le contexte général dans lequel se pose le questionnement éthique d'un sujet, questionnement qui convoque et fonde la responsabilité individuelle. Si la morale est prescriptive, normative, l'éthique est interrogative, singulière.

La multiplication de Comités d'éthique sur tous les sujets a inversé le sens traditionnel entre morale et éthique. Mal vue⁵², désuète, la morale cède le pas à l'éthique, plus noble, plus pure. Et la morale devient individuelle, suivant ainsi le chemin pour le moins paradoxal qui voudrait que les religions (étymologiquement ce qui relie les personnes entre elles) soient de l'ordre privé quasi individuel et que leurs rites, toujours collectifs, se dispensent de toute manifestation publique « ostentatoire » !

Mais ce n'est pas la même chose de penser l'éthique comme l'affaire d'un sujet isolé, sa conception personnelle *générale* du bien et du mal, sa morale en quelque sorte, ou de la définir comme un travail de pensée, un questionnement, impliquant fondamentalement les spécificités singulières et contextualisées de chacun des actes d'un sujet singulier en relation avec le monde, humain et non humain, à chaque instant, précisément. Un être seul face au jugement qu'il a à porter sur ce qu'il fait aux autres et au monde. C'est cette activité de prise de responsabilité personnelle que nous désignons comme l'éthique du sujet et non le résumé de ses convictions sur ce qui est bien ou mal en général.

⁵² Il me semble que cette répulsion pour le mot de morale pourrait aussi être liée à la mauvaise conscience française quant aux années de collaboration, au « Travail, Famille, Patrie », du régime de Vichy.

L'éthique relationnelle

Ivan Boszormenyi-Nagy, s'inspirant en particulier de Martin Buber⁵³, a développé une approche de la thérapie familiale originale, appelée « thérapie contextuelle »⁵⁴. À la différence des courants stratégiques qui insistent sur les rapports d'influence et de pouvoir propres à la dimension systémique, Boszormenyi-Nagy insiste lui sur la dimension de l'éthique relationnelle, celle de l'équilibre subjectif du donner et recevoir. Son propos concerne directement le sujet de ce chapitre, d'une manière beaucoup plus large que le seul champ des thérapies de famille.

L'éthique relationnelle renvoie à la question du jugement que chacun peut (et doit) porter sur ses propres actes en incluant leurs éventuelles conséquences sur les autres et sur le monde lui-même. Insistons sur le fait que le mot éthique est pris là dans le sens du positionnement d'un « je », d'un sujet, et non dans le sens courant actuel où ce mot a simplement remplacé le mot de « morale », c'est-à-dire une définition collective, variable selon les cultures et les époques. Bien sûr, ce contexte culturel influence-t-il chacun dans son appréciation et ses décisions. De même que les codes de déontologie encadrent et rappellent les bonnes pratiques d'une profession particulière. Mais aucun code, aucun texte, aucun Livre ne peut envisager toutes les singularités de chaque situation. On peut même dire que chaque situation est unique dans l'histoire du monde, impliquant des acteurs singuliers à un moment particulier de leurs vies qui ne se reproduira jamais et ceci dans un contexte spécifique⁵⁵. Ainsi, aucune règle générale ne peut être valable pour chacun de ces cas, même si des principes généraux guident les actes et les jugements portés sur ces actes. Au bout du compte, quel que soit le jugement de la société, chacun est renvoyé à son propre jugement, à sa conscience.

⁵³ Buber M. (1923/1996)

⁵⁴ Pour une présentation approfondie de cette approche, voir Michard P. (2015).

⁵⁵ Ce que Vladimir Jankélévitch, empruntant ce vocabulaire à la linguistique, appelle un « hapax », c'est-à-dire une occurrence unique qui en rend le sens incertain.

La question de l'éthique se pose alors dans un cadre relationnel. Ce n'est plus seulement le référentiel immuable d'un individu, la somme de ce qu'il considère comme des obligations morales impératives, valables en tous lieux et tout le temps, c'est fondamentalement la prise en compte de la souffrance ou des dommages que l'on peut infliger à d'autres, volontairement ou non, du tort qu'on peut leur causer et de la responsabilité qui en découle. C'est une question éminemment dépendante des circonstances et des personnes.

C'est dans ce sens précis du jugement que chacun a à porter sur ses actes et sur leurs conséquences qu'est ici employé le mot d'éthique, réservant celui de « déontologie » pour désigner les conventions désignant les bonnes pratiques admises dans un milieu professionnel particulier, et celui de « morale » pour aborder le niveau sociétal de ce qui est considéré, en général, dans une culture donnée, comme bon et devant être fait.

La question de l'éthique relationnelle est fondamentalement la question de l'équilibre vécu entre ce qui est donné et ce qui est reçu.

Et là, si nous faisons au mieux, il est difficile de croire que nous ne faisons que du bien puisque chacune de nos actions a des conséquences contrastées, positives et négatives, qui échappent à notre intentionnalité autant qu'à notre rationalité.

La souffrance éthique...

On appellera « souffrance éthique » la souffrance éprouvée par une personne lorsqu'elle fait quelque chose qu'elle-même juge mal ou insuffisamment bon. On la qualifiera de relationnelle car cette souffrance est vécue dans le contexte du donner-recevoir, de l'échange.

La conscience de participer à la vie à travers ce qui est échangé, le sentiment d'un équilibre toujours remis en question, le souhait et la recherche d'un juste équilibre, tout cela mène à une souffrance particulière : celle de participer à l'injustice du monde, malgré notre désir et nos actes. Quoique nous fassions, nous pouvons difficilement ignorer que notre bien-être personnel se cons-

truit souvent, au moins partiellement, sur le malheur de quelqu'un d'autre. Nous préférons souvent ne pas savoir combien de peines et quel pourcentage d'exploitation entrent dans les produits que nous consommons et dont nous pouvons être tout à fait contents de les trouver à bas prix...

Notre bonne volonté semble se heurter à la difficulté de construire un monde plus juste, aux ambitions et aux égoïsmes d'individus et de groupes rapidement perçus comme adverses. Ce qui, au départ, est souhait de justice, devient indignation et ressentiment et débouche, le plus naturellement du monde, sur des comportements qui vont ajouter de l'injustice agie à l'injustice ressentie, et de l'injustice subie à cette injustice agie. En oubliant au passage que notre indignation nous permet de ne pas tenir compte de notre participation. Un moyen de ne pas souffrir du mal que nous pouvons indirectement, et surtout aveuglément, faire. D'autres manières de faire permettent aussi de ne pas (trop) être envahi douloureusement par une culpabilité éthique...

... et les mécanismes de défense contre la souffrance éthique⁵⁶

Puisqu'il est impossible de faire un bien absolu, comment apaiser cette conscience d'une action bonne toute relative ? N'y a-t-il pas en chacun ne serait-ce que l'éternel conflit entre intérêt personnel et intérêt collectif, appartenance et universalité ? Il faut mettre en place des mécanismes de défense pour atténuer la souffrance engendrée par cette tension entre un désir de faire le bien et la conscience de l'imperfection de ses actions. Exactement comme les psychanalystes ont décrit des mécanismes de défense contre les conflits psychologiques, il y a une clinique possible des mécanismes de défense contre la souffrance éthique. Envisageons-en quelques-uns.

- L'indifférence...

Jean-Paul Mugnier⁵⁷, thérapeute familial, a insisté sur l'importance de l'indifférence comme mécanisme de défense

⁵⁶ Nous reprenons ici un peu différemment des éléments déjà exposés dans F. Balta, G. Szymanski. (2013) p181-189

contre la souffrance, celle que l'on subit, et aussi celle qu'on inflige à d'autres.

Mais l'indifférence n'est pas à l'œuvre que dans les familles maltraitantes. Sous la masse d'informations dramatiques dont les médias nous inondent, nos sensibilités sont dépassées, saturées : nous sommes invités à nous émouvoir pour une infinité de causes toutes plus justes les unes que les autres, abreuvés d'informations émouvantes et éprouvantes dans leur surenchère, sommés de nous indigner de tant et tant d'injustices ; toutes ces stimulations ne laissent plus place qu'à des réactions épidermiques et violentes vu leur accumulation et leur renouvellement incessant ; ce *surfing* émotionnel est de plus en plus inconsistant, doublé d'une fermeture indifférente à la plupart de ces stimulations qui nous débordent. Là encore, l'indifférence doit être pensée comme relationnelle : le monde s'appauvrit en même temps que nos sensibilités. Nous nous désaccordons de ces multiples invitations à ressentir. Ces informations mondialisées confisquent notre sensibilité de proximité. Et comme il est souvent plus facile d'éprouver de la sympathie pour des personnes qu'on ne rencontrera jamais que pour ses voisins... l'honneur est sauf !

- L'obéissance...

Si l'on tente d'esquisser un recensement assez large de ces mécanismes de défense, il faudrait sans doute distinguer les mécanismes individuels et les mécanismes collectifs, quoique tout mécanisme individuel s'insère de fait dans des stratégies collectives qui, en retour, les influencent.

Hannah Arendt nous en décrit un, si fréquent, et qui, à des siècles de distance, répond à Etienne de la Boétie à propos de la « servitude volontaire » : comment se fait-il que « *tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ?* »⁵⁸

⁵⁷ Cf. J-P . Mugnier (2008/1998).

⁵⁸ E. de la Boétie (1997/1576). Cette « traduction » en français moderne de Séverine Auffret rend le texte agréablement lisible pour qui ne maîtrise pas le français du XVI^e siècle. Un texte que La Boétie a écrit à 18 ans !

Le grand avantage de l'obéissance⁵⁹, c'est qu'elle nous débarrasse de la souffrance éthique, car celle-ci est liée au conflit interne et à la responsabilité de choix d'actes toujours imparfaits. *« A la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujéti à un maître dont on ne peut jamais être assuré de la bonté, et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Quant à obéir à plusieurs maîtres, c'est être autant de fois extrêmement malheureux. »* nous dit encore La Boétie. Avoir un seul maître est encore préférable, un moindre mal, un mal banal d'une certaine façon⁶⁰, mais en aucun cas innocent ou banalisable. Il faut en effet, pour obéir avec enthousiasme, partager la vision du monde de celui auquel on se soumet, adhérer à ses buts, croire en l'idéal qu'il propose. Il est alors possible de confier à ce chef la responsabilité de ses propres actes, et la culpabilité qui pourrait leur être liée... La question du bien et du mal est magiquement résolue dans l'acte de soumission... qui n'interdira pas, une fois le maître déchu, de le brûler en place publique et d'abattre ses statues idolâtres, une manière de clamer son innocence, à moins que ce ne soit que la colère de la déception... et de se choisir un nouveau maître. Le plus terrible sans doute, c'est que d'ordinaire les bourreaux dorment tranquilles et qu'ils ont la conscience tranquille, alors que leurs victimes continuent encore et encore à vivre l'enfer de l'injustifiable subi.

- Le mérite

Ajoutons un autre mécanisme de défense, très fréquent lui aussi, mais à ma connaissance jamais répertorié comme tel : le mérite. Une manière en effet de se disculper des avantages que l'on retire d'une situation d'injustice sociale, c'est de faire référence à son mérite. Il semble logique d'être récompensé de son travail, de ses efforts, de récolter un bénéfice pour le temps passé à réaliser quelque chose. Qui pourrait le contester : « toute peine

⁵⁹ Obéissance qui n'est pas passivité, mais parfois même initiative enthousiaste qui souhaite aller au-delà même des intentions du maître, comme le rappellent, à propos de la solution finale nazie, l'ouvrage de Ian Keshaw (1992) ou celui de Johann Chapoutot (2020)

⁶⁰ H. Arendt. (1966)

mérite salaire »⁶¹. Mais il suffit d'appliquer ce principe à nombre de situations injustes pour en voir apparaître l'aspect de « justification ».

Celui qui est né moins doué, en intelligence ou en force, ou moins pourvu, en héritage ou en relations, et qui fait du mieux qu'il le peut son travail, *mérite-t-il* la vie difficile qu'il mène ? L'enfant né pauvre dans un pays de disette, dirait-on qu'il *mérite* de mourir de faim ? Et celui-là, né avec une intelligence limitée, *mérite-t-il* d'être moqué ou laissé sur la touche de l'emploi ? Qui peut réellement prétendre mériter ce qu'il a dans la mesure où tout ce que nous avons dépend d'autres à qui nous le devons au moins en partie, sinon en très grande partie ? Dans le monde du Marché, le bénéfice des uns se fait souvent au détriment d'autres. Nos fameuses trente glorieuses années de développement ont-elles vraiment été glorieuses pour tout le monde ? Ne se sont-elles pas construites sur le dos de pays colonisés exploités et de travailleurs déracinés ? Ne devrait-on pas plutôt les appeler les « trente honteuses » ?

La notion de mérite est le pansement éthique qui nous console tous. « Parce que je le vaux bien » ! Mais qui mérite l'exclusion, la misère, la persécution, la torture, la maladie ? Il n'y a, nous dit René Girard généralisant la leçon du Christ, que des boucs émissaires, c'est-à-dire des victimes innocentes... parce que nous sommes tous coupables devrait-il ajouter, tous solidaires de fait d'un monde qui n'arrive pas à respecter les plus faibles et à trouver un plus *juste* point d'équilibre. Si je m'en sors, c'est grâce à mon mérite, à ma résilience... Et si je ne m'en sors pas ?

- *L'appartenance*

Dans les obstacles à cet équilibre entre avantages et inconvénients, un mécanisme encore, nécessaire à la construction de l'identité, et incontournable : l'appartenance.

L'appartenance a une double face. Celle déjà abordé de la définition de soi, et une autre, complémentaire, celle du pas-comme-soi, de l'étranger, du barbare, celui qui ne parle pas notre langue. Si l'autre n'est pas comme nous, alors sans doute il est

⁶¹ Cf. chapitre 1

normal de le traiter différemment. S'il nous fascine par sa différence – le charme de l'exotisme, du folklorique, du dépaysement – en même temps il questionne nos présuppositions les moins contestables, celles qui fondent le lien culturel du groupe et qui donnent implicitement sens à notre univers quotidien partagé.

Mais là comme ailleurs, il y a le risque du glissement facile de la différence à la hiérarchisation. Il faut bien justifier son arbitraire par quelque chose qui semble indubitable, et quoi de mieux que ce socle reçu dès la naissance de l'évidence culturelle ? Le pas-comme-moi mérite d'être traité différemment de moi. Pas d'égalité pour la différence. Il faut s'accrocher fortement à ses convictions égalitaristes universelles pour ne pas déprécier les coutumes qui nous sont étrangères dès que ces dernières choquent nos habitudes : ils mangent du chien, des mygales (ou du lapin, des cuisses de grenouille, des escargots, de la panse de brebis farcie...). Peut-on vraiment les considérer comme des humains normaux ? Ils se parfument (ou pas) bizarrement, ils ont des manières de regarder, de s'habiller, de parler, de se gouverner, de croire... qui nous surprennent... Ils ont des dieux ou un Dieu différent/s du nôtre... Je dois d'abord loyauté à mon groupe, à ceux qui sont les plus proches de moi, ceux qui me ressemblent. Difficile de ne pas réagir en termes de supériorité/infériorité ou de ne pas être outré du non-respect de ce qui nous semble évident, et dont nous avons oublié qu'il nous a fallu l'apprendre avant qu'il nous soit si familier.

Un autre effet de l'appartenance qui diminue la souffrance éthique, c'est d'être ainsi dispensé, au nom de la loyauté, de toute obligation de compassion pour l'étranger, le différent. Chacun chez soi. Je souffrirai pour les miens, mais pas pour ceux dont la différence permet de les situer dans un ailleurs hors humanité. Tous les groupes utilisent ce stratagème pour se dispenser de solidarité et se protéger de la souffrance éthique. Si universellement il y a des règles d'hospitalité bienveillante pour une personne étrangère venue on ne sait pourquoi ni comment s'égarer chez nous, loin de chez elle, il n'en est pas de même pour des mouvements importants de populations vécues imaginairement comme une invasion.

L'IMPORTANCE, ET LES DANGERS DU DON

Le don est fondamental pour mettre « de l'huile dans les rouages » des relations interpersonnelles, si diverses, si contradictoires, si singulières.

Le contrat ou la Loi ne peuvent prendre en compte toute la diversité et l'évolutivité des besoins et des possibilités d'une humanité multiple.

Le don est le seul à permettre une adaptation fine, sur mesure, des échanges en tenant compte de leur variabilité, de leur diversité, de leur évolutivité et de leur nature profondément contradictoire. C'est aussi le seul contexte qui permette l'apprentissage de l'inévitable frustration qui accompagne l'impossible satisfaction complète et immédiate de tous les besoins. Car la qualité relationnelle qui soutient l'échange par le don, soutient aussi l'acceptation de la frustration partielle du désir.

Dans le domaine du Donnant-Donnant, ce sont vos moyens qui définissent ce à quoi vous avez accès. Dans le dû, c'est la définition de votre situation sociale abstraite qui vous situe. Dans le don, c'est l'attention qu'on vous porte, et que vous portez à l'autre ; le lien est la trame qui vitalise l'échange. On peut toujours regarder ce qui est donné comme un « placement » pour l'avenir, ou comme quelque chose auquel on a « bien droit ». Ne serait-ce que pour fuir la part d'arbitraire qu'il y a toujours à donner à l'un ce qu'on refuse à l'autre. Et c'est pourtant cette « injustice » qui répare autant que faire se peut les injustices de la Nature ou de l'État.

Ce qu'il est censé construire, c'est de la *fraternité*, c'est sa visée essentielle. Une fraternité qui repose sur le principe d'une *réciprocité* d'attention.

Mais, comme pour les autres logiques de l'échange, le don peut tomber, s'il est le seul à réguler les échanges, dans des excès qui détruisent sa visée. Si les liens affectifs soutiennent le groupe et l'appartenance, ils interdisent tout écart qui est vécu comme trahison. Chacun a pu éprouver les contraintes de l'appartenance, les obligations plus ou moins supportables des exigences de la

loyauté, et les chantages « affectifs » qui s'exercent à une occasion ou à une autre dans toute famille.

À une échelle nettement plus grande, les systèmes mafieux sont l'exemple accompli de la dérive de la logique du don lorsque ni l'État, ni le Marché concurrentiel ne viennent la contenir : protection contre soumission, prise en charge de tes besoins contre ta vie même. Liberté et Égalité ne sont pas de mise. Et la Fraternité elle-même disparaît alors. Une fois encore, la logique que rien n'arrête en vient à détruire les promesses qu'elle faisait.

Et une société construite sur une appartenance inflexible, qu'elle soit religieuse, ethnique ou raciale, peut déboucher, l'histoire en propose des exemples, sur les pires actes collectifs de persécution ou d'extermination.

LE COMPLEXE ET LE COMPLIQUÉ

...parce qu'ils sont compliqués ils croient qu'ils sont complexes ; ils sont confus, ils se croient difficiles.

Eugène Ionesco

Entre la vie et le rêve, entretiens avec Claude Bonnefoy,
Gallimard, 1996 (1966)

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Rabelais

Pantagruel

L'ESSENTIEL

Le compliqué relève d'un savoir analytique. Il tente de répondre à la question du comment ? (ça fonctionne, ça s'explique, c'est construit). Il identifie des causes (le pourquoi ?) et mesure des effets (le quoi). C'est le monde des sciences dites dures, objectives.

Le complexe est synthèse de forces et de préoccupations hétérogènes. Il se situe au niveau d'un questionnement sur le sens, les finalités, le pour quoi ? C'est le monde des sciences dites humaines, avec leur part inévitable de subjectivité et de questionnement éthique.

Ce sont les deux axes sur lesquels se construisent les compréhensions du monde que les humains élaborent. Les distinguer clairement permet de les articuler et de ne pas attendre de chacune de ces logiques, ce que seule l'autre peut donner. Si, pour le scientifique, c'est le compliqué qui guide son travail, pour chaque être humain, c'est le complexe qui est l'organisateur de son existence.

Nous avons choisi ici de nous limiter à un tableau schématique qui distingue les caractéristiques principales de ces deux logiques. Le lecteur désireux de davantage de détails peut se reporter à notre ouvrage *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Érès, 2017.

TABLEAU RÉSUMÉ
- LE COMPLIQUÉ versus LE COMPLEXE -

LE COMPLIQUÉ <i>Le Comment ?</i> <i>Pourquoi (causal linéaire)</i>	LE COMPLEXE <i>Le Pourquoi ?</i> <i>(causal circulaire)</i>
Les moyens	Les finalités
Disjonction /Réduction (analyse) le OU... OU	Conjonction / Distinction (analyse et synthèse) Le ET
Sciences dites « dures », Objectives	Les dites « Sciences » hu- maines, Intègrent la subjectivité
S'intéresse aux objets pro- duits, Aux éléments isolés	S'intéresse aux processus pro- ducteurs, Aux relations entre les élé- ments
Séparation observateur // ob- servation (hétéro-référence)	L'observateur est contenu dans l'observation (autoréférence)
Recherche la compréhension des mécanismes explicatifs	Recherche la prise en compte du sens et les valeurs
Logique rationnelle, logique formelle	Logiques rationnelle et émo- tionnelle et comportementale et contextuelle...
Les procédures	Les processus

Vise l'exhaustivité	Assume de n'être jamais exhaustif
Principe de non contradiction	Penser les contradictions et faire avec
Position d'autorité, d'expertise	Position de dialogue, d'enrichissement réciproque
Maîtriser	Faire avec...
Position de savoir	Position de non-savoir, soutien d'une réflexion commune
Le savoir est la base de la confiance	La confiance repose sur la qualité de la relation
Convaincre par le débat argumenté entre pairs Nécessité de la preuve vérifiable et reproductible	Dialoguer, partager, co-construire, partager des convictions Impossibilité de prouver la supériorité de telle ou telle valeur
Problème = incompetence Solution = compenser les manques, corriger les erreurs	Problème = l'attachement à des valeurs Solution = Prendre en compte comme valable aussi ce qui s'oppose au changement
Le résultat doit être conforme à ce qui a été défini au départ	Juste une direction définie au départ et ajusté en cours - résultat constaté à l'arrivée
Une Vérité, LA Vérité En fait la validité plus que la vérité	UNE vérité (parmi plusieurs possibles selon les contextes)
La technique, les mesures, la mathématisation,	La philosophie, la narration, Les récits

Les Algorithmes	Les mythes
Évaluations quantitatives, objectives	Évaluations qualitatives, subjectives
Compréhension rationnelle des fonctionnements	Évaluation rationnelle et émotionnelle des résultats
Causalité linéaire et circularité unicausale	Causalité circulaire Et multicausalité circulaire
Langage linéaire, sujet-verbe-complément	Poésie, imaginaire, métaphores, analogies
Le présent et le passé (causal)	L'avenir + le passé sont contenus dans le présent
Les Problèmes	Les Problématiques
Action OU réaction (actif OU Passif)	Action ET Rétro-action (actif ET passif)
.../...	.../...
La Survie	La Vie

Si nous appliquons cette différenciation dans le champ de notre vie sociale, cela permet de distinguer...

Le Droit	Le Juste
La morale, les comités d'éthique	L'Éthique du sujet
Le marché, le donnant/donnant Le Dû	La relation, le Don
Le « <i>cure</i> » Les techniques de soin L'efficacité	Le « <i>care</i> », La bienveillance La bienveillance

Le contrat (privé ou social), le légal	La parole donnée
.../...	.../...

Il faut rappeler que ces deux domaines, celui du complexe et celui du compliqué, nous sont nécessaires. Et qu'ils doivent et peuvent s'articuler.

Si le « compliqué » permet, et limite, nos réalisations concrètes et techniques, c'est le « complexe » qui, spécifiquement humain, devrait être le juge en dernière instance de nos choix, individuels et collectifs. Simplement parce que c'est à lui que revient d'orienter ces choix en tenant compte des éléments contradictoires qu'ils doivent combiner et équilibrer.

Dans le champ du compliqué, nous retrouvons inévitablement la complexité dans la mesure où, même particulièrement bien définie et limitée, toute science se retrouve confrontée, à un moment ou à un autre, à ce qu'elle aura mis à l'extérieur de ses préoccupations initiales, mais qui est constitutif de nos problématiques.

Si la connaissance des propriétés de l'atome est « neutre », et la Physique peut donc s'y intéresser sans état d'âme, explorant un monde compliqué, les applications de ces connaissances pour la fabrication et l'utilisation d'une bombe atomique relève de la complexité.

Si la blouse du scientifique est toujours blanche, ce n'est pas nécessairement le cas de ses mains.

RÉSUMÉ À PROPOS DES TROIS LOGIQUES DE L'ÉCHANGE

L'ESSENTIEL

Toute représentation est simplificatrice et inexacte, donnant volontiers, et ici volontairement, prise à un regard critique.

Mais une carte n'a pas prétention à remplacer le territoire. Elle propose seulement de grands axes, des points de repère, et signale des lignes de force à partir desquelles il est possible de susciter approfondissements et visions critiques.

Voler, c'est toujours possible

Si on définit l'échange comme le transfert d'un bien d'une personne à une autre, une forme d'échange n'a, jusqu'ici pas été envisagée. Elle reste fréquente et certainement primitive, mais elle ressort d'une pure et simple violence, violence qui apparaît parfois aussi sous des formes spécifiques dans les trois types d'échange envisagé. Il s'agit du vol. Celui-ci peut être évident quand il s'agit d'une appropriation par la violence, et parfois même par le meurtre. La loi du plus fort est ici l'argument, le seul, mais indiscutable, pour ce changement de propriétaire.

Mais le vol existe aussi masqué sous des dehors plus policés : le contrat qu'on ne peut pas refuser, l'insolvabilité organisée, la nationalisation ou la privatisation forcée sans dédommagement, l'obligation-racket qui est faite au nom du groupe, la séduction perverse et la mise sous influence, l'abus de confiance... Le commerce ne s'est-il pas toujours présenté comme une alternative pacifique au pillage guerrier ?

Toutes les formes de l'échange que nous avons explorées peuvent n'être que les habits présentés et présentables d'une violence relationnelle, d'une malhonnêteté égoïste, d'un calcul rusé.

Là encore, chaque logique a sa face lumineuse, participant de la construction d'un monde vécu comme suffisamment juste, et sa face noire diffusant l'injustice et la douleur.

Dans la typologie proposée, à chacun d'y trouver des points de repère.

Ce qui suit tente d'en présenter succinctement quelques-uns ; il souhaite en particulier mettre en valeur combien chacune de ces logiques a sa propre cohérence, et comment elles infiltrent et soutiennent, le plus souvent *implicitement*, nos perceptions et les compréhensions de ce que nous vivons... Pour chaque thématique, nous décrivons rapidement comment chaque logique de l'échange la traite.

Nota : DD = Donnant-Donnant

Principe de base

DD : l'équivalence, grâce à l'argent, référence commune, symbole de la valeur mesurable

Dû : la redistribution, opérée par l'État, la Loi, les Institutions

Don : la réciprocité : je m'attends à ce que, à l'attention que je porte à tes besoins, tu sois attentif aux miens : donner/recevoir/donner à son tour (rendre)

Espace de déploiement

DD : le Marché, l'économie. Maximiser ses gains, minimiser ses pertes. Le profit comme but

Dû : l'État, la Cité. Droits et devoirs : on doit donner, on a des droits à recevoir

Don : la famille, le clan. Don = fait social total. Spontanéité, gratuité, attente en retour d'attention et de loyauté.

Ce qui est visé

DD : le gain individuel, l'enrichissement personnel... et supposé collectif par « ruissellement », la réalisation de soi.

Dû : l'appartenance au collectif des citoyens. Minimisation/abolition des différences naturelles injustes. La protection des personnes. La paix sociale

Don : le lien interpersonnel, l'appartenance. La réalisation affective de soi par et dans la relation. Se sentir aimable et aimé (estime de soi)

Valeurs défendues

DD : la Liberté ; la créativité, la responsabilité individuelle, les initiatives, le pouvoir de réaliser, le mérite, l'enrichissement personnel et collectif, le progrès, l'innovation.

Dû : l'égalité des droits, la solidarité, la protection de tous les citoyens, en particulier des plus faibles, le mérite « républicain », la paix sociale

Don : la fraternité, l'estime, l'appartenance de clan, la confiance dans la relation, l'entraide, la responsabilité vis-à-vis des personnes, la transmission.

La dette et sa logique

DD : dette « négative » : l'endetté est en position d'infériorité. Mieux vaut éviter d'être en dette car il y a perte de liberté. Les dettes d'investissement peuvent être considérées comme une prise de risque positive.

Dû : dette « invisible » car collective et anonyme. Tout don et toute dette sont transformés en « dûs », d'où le sentiment de ne pas recevoir autant que nécessaire et de devoir plus que souhaité.

Don : dette « positive » : avoir reçu donne envie de donner à son tour, sentiment de toujours recevoir plus qu'on ne donne. Gratitude, reconnaissance, confiance, attachement, interdépendance.

Ce qui garantit l'échange

DD : le contrat, entre particuliers. Les tribunaux civils.

Dû : la Loi... censée s'imposer également à tous. Le tribunal pénal.

Don : la parole donnée, l'attachement, la justice du clan, le conseil de famille.

Valeur de l'échange

DD : Symbolique (relie et crée un lien économique) ou Diabolique (si déliaison par conflit d'intérêt)

Dû : Symbolique (relie et crée du lien social) ou Diabolique (si déliaison par trop d'écart entre ce qui m'est dû et ce que je dois)

Don : Symbolique (relie et crée un lien de confiance) ou Diabolique (si déliaison par exploitation affective)

Le lien repose sur...

DD : la confiance dans la monnaie et dans le contrat. L'honnêteté, le respect du contrat, l'intérêt personnel.

Dû : la confiance dans la Loi et la Justice d'État.

Si respect des lois communes : fidélité ; si respect des valeurs communes : loyauté.

Don : la confiance dans la parole donnée et dans la personne. La loyauté, le respect du lien, l'attention à l'autre, l'intérêt du groupe.

Les plus...

DD : ouverture des choix, liberté individuelle grâce à une interdépendance élargie. Engagements limités, clairs et équilibrés par la possibilité de négocier.

Dû : vise davantage de justice sociale ; assure la sécurité des personnes et la cohésion sociale en soutenant les faibles, contenant les forts et en (ré)intégrant les marginaux.

Don : renforcement de l'estime de soi et du prestige pour le donateur, satisfaction de ses besoins pour le donataire, renforcement des liens familiaux et sociaux ; confiance, estime, entraide, protection.

... et les moins

DD : la personne est réduite à sa fonction ; marchandisation et exploitation ; solitude individualiste, anomie sociale, indifférence. Renforcement des égoïsmes et des rapports concurrentiels. Monopole ou duopoles pseudo-concurrentiels. La loi des plus riches, l'exploitation des plus pauvres.

Instrumentalisation des personnes, exploitation, esclavage. Société d'exploiteurs/exploités.

Dû : l'état demande toujours trop, ne donne jamais assez, d'où frustration et ressentiment. Rupture d'équilibre entre ce qui est demandé et ce qui est reçu. La violence légale. Les abus de pouvoir, les abus du pouvoir. Dirigisme autoritaire, bureaucratie réglementaire.

Don : chantage affectif, exploitation émotionnelle, dépendance affective. Un monde fusionnel sans autonomie, le sacrifice imposé, l'écrasement de soi ou/et de l'autre. La loi du groupe d'appartenance : on est dedans ou dehors.

La justice est appliquée par...

DD : tribunaux civils, arrangement amiable, médiation

Dû : violence « légitime » ; tribunal pénal, police politique, tribunaux d'exception

Don : l'honneur, les devoirs de l'appartenance, la loi du talion ou celle du clan. Les conseils de famille.

Si non respect :

DD : sentiment d'escroquerie, de vol, de malhonnêteté...

Dû : soit non respect de lois : malhonnêteté, escroquerie ; soit non respect des valeurs communes : sentiment de trahison.

Toujours : sentiment d'injustice, d'iniquité.

Don : sentiment de trahison.

Reconnaissance recherchée

DD : + d'avoir (argent, richesse, gratifications, biens matériels)

Dû : + de pouvoir, de privilèges ou d'honneurs

Don : + d'honneur, de gloire, d'admiration, d'affection, d'attention, de gratitude, d'amour

Ce qui fait communauté

DD : l'intérêt, le lobby

Dû : le Parti, la Nation, la Culture, la langue

Don : la famille, les liens du sang, la parenté, la patrie

Violence...

DD : économique, matérielle, symbolique

Dû : « légitime », légale, policière

Don : émotionnelle, affective, celle du clan contre les étrangers et les traîtres...

Ce qui est Bon, ce qui est Bien...

DD : s'enrichir, ce qui est rentable, profitable pour soi. Ce qui respecte le contrat ; le profitable, le rentable. Les moyens qui permettent de se sentir libre.

Dû : ce qui est légal, la soumission à la loi, le service du collectif.

Don : ce qui permet le développement de chacun et qui renforce le groupe, ce qui respecte les personnes, leur dignité, leur mérite ; l'accord et le respect des valeurs du groupe.

Verbe central ...

DD : avoir

Dû : faire

Don : être

Le corps

DD : corps-marchandise, corps-produit, corps-objet

Dû : corps soumis et obéissant ; le corps comme lieu d'exercice du Pouvoir

Don : corps vivant, aimant, désirant, résonant. Le corps lieu des passions

L'amour ...

DD : Éros, le désir de ce qui manque

Dû : Agapé, l'amour universel, même envers des ennemis

Don : Philia, l'amour amitié

Le temps ...

DD : à la fois infini (dans l'absolu) et court terme (dans le calcul)

Dû : éternel présent, ou temps historique (linéaire ou cyclique - éternel retour - selon les cultures)

Don : la durée, vie et mort, transmission, succession

S'adresse de préférence à ...

DD : la Pensée, à la réflexion (calculer, peser le pour et le contre), à la rationalité

Dû : aux Comportements, faire et ne pas faire

Don : aux Émotions, aux ressentis, à l'intuition

La nature est ...

DD : à exploiter, à dominer, source de richesse possible

Dû : à aménager, à organiser, à discipliner

Don : Gaïa, habitée, vivante, partenaire à écouter et à respecter

L'individu est d'abord considéré en tant que ...

DD : un consommateur, un consommateur / un producteur. Le prosommateur (J. Rifkin). Un concurrent.

Dû : un citoyen un électeur, une voix, un usager, un bénéficiaire, un opposant potentiel

Don : une personne, un proche, un ami, un ennemi, un étranger

Et les personnes sont hiérarchisées en fonction de ...

DD : leur richesse, leur talent, leur performance, leur réseau d'influence économique

Dû : leur pouvoir statutaire, leurs réseaux d'influence politique

Don : leur âge (hiérarchie générationnelle), leur prestige, leur mérite, l'affection qu'on leur porte.

Que deviennent les valeurs des autres logiques dans cette logique particulière ?

DD : l'égalité = tous « également » concurrents ; la fraternité est limitée aux communautés d'intérêts

Dû : liberté, dans l'espace défini par la soumission aux lois ; fraternité = théorique, universelle, médiatisée par l'état providence

Don : liberté limitée par l'appartenance et la loyauté ; l'égalité n'est possible qu'entre pairs de la même génération ou du même groupe.

Dérive possible vers ...

DD : un totalitarisme économique ; l'argent définit toutes les relations. L'ultralibéralisme financier.

Dû : un totalitarisme politique ; le pouvoir définit toutes les relations. Dictatures à Parti unique, le stalinisme, le maoïsme, etc...

Don : totalitarisme d'appartenance ; le lien au groupe définit toutes les relations. les mafias, les communautarismes radicaux, le nazisme...

L'individu est considéré comme ...

DD : consommateur / producteur ... Moi et eux...

Dû : Citoyen, catégorie sociale... Je et nous (et ils/on)

Don : Personne, sujet unique... je et tu et nous et lui et eux...

COMBINER CES TROIS LOGIQUES DEUX A DEUX

L'ESSENTIEL

Rappelons notre hypothèse : ces trois logiques ne sont que des lectures, partielles et toujours possibles quel que soit l'échange concret qui se réalise. Ces lectures s'appuient à chaque fois sur des éléments factuels, vérifiables, mais toujours sortis d'un ensemble plus riche d'informations.

La subjectivité n'est pas, la plupart du temps, dans les faits eux-mêmes, mais dans leur sélection et leur interprétation.

Ces logiques sont ensemble à la base d'une conception complexe de la vie, articulation de forces contradictoires et multiples que le langage tente d'organiser en ensembles cohérents mais partiels. Ce qui est gagné en compréhension est alors perdu en complexité.

Mais le négligé fait toujours retour à un moment ou à un autre.

Si, se choisissant un terrain d'intérêt ou d'exploration, le scientifique et le professionnel peuvent se référer à une logique et à une seule, dont ils deviennent les spécialistes, l'individu ordinaire, lui, est nécessairement au carrefour des trois, à la fois consommateur-producteur, citoyen et sujet. Il est sensible aux arguments de chacune et il doit trouver une manière de les faire vivre ensemble.

Suivant l'idée qu'un défaut n'est pas le contraire d'une qualité mais son exagération, on peut considérer que

chacune de ces logiques est incapable de se réguler par elle-même. Pour ne pas tomber dans ses excès, elle doit être arrêtée, contenue, par les autres qui viennent la contrarier et ainsi compenser en partie ses possibles défauts.

QUAND ÇA PENCHE TROP D'UN CÔTÉ...

Nous n'envisagerons pas tous les cas possibles, dans toutes leurs nuances possibles, mais à partir de quelques combinaisons particulières nous indiquerons juste brièvement quelques lignes de force qui nous semblent importantes. Chacun pourra trouver d'autres illustrations pour enrichir et nuancer ces propositions.

On peut considérer six possibilités de combiner deux à deux ces trois logiques, selon les rapports de force entre l'une ou l'autre.

Et trois situations où une logique seule prétendrait à la domination exclusive, ce qui aboutit alors à une forme de totalitarisme.

Les majuscules désignent la logique dominante, les italiques la logique dominée.

	MARCHÉ	ÉTAT	DON
<i>Marché</i>	Totalitarisme économique : L'argent	- 3 -	- 5 -
<i>État</i>	- 1 -	Totalitarisme politique : Le pouvoir	- 6 -
<i>Don</i>	- 2 -	- 4 -	Totalitarisme d'appartenance : Les liens

Il est important de comprendre qu'il y a une asymétrie fondamentale entre ces trois logiques.

Si le Marché peut définir et élaborer des contrats et les États s'appuyer sur des lois, le don n'a pas ce pouvoir d'explicitier si

clairement son fonctionnement. Ses caractéristiques de gratuité et de spontanéité lui imposent de recourir à un apprentissage dès l'enfance de règles contradictoires non écrites mais vécues dans une pratique toujours contextuelle. Nous avons ainsi tous été nourris de conseils plus antinomiques les uns que les autres, et avons dû nous inscrire dans ce qui semble devenu aux yeux de tout adulte une évidence.

Ce pourrait même être la définition de la culture : l'ensemble des évidences acquises, qui sont devenues « naturelles », mais en réalité « seconde nature ». Si, pour nous humains doués de langage, rien n'est naturel puisque tout est construction, comme l'affirment les (dé)constructionnistes sociaux, il ne faudrait pas pour autant oublier que c'est justement dans la nature de l'homme que de construire ses représentations et d'inventer des cultures.

Les contrats peuvent ne pas être respectés, les lois transgressées et les règles trahies. Mais si l'on peut discuter des termes d'un contrat ou faire évoluer démocratiquement une loi, les règles de la vie commune s'inscrivent dans une évolution des mentalités et des habitudes que personne ne décide clairement et que tout le monde élabore cependant. Les mœurs sont peut-être même des formes prélangagières des échanges, formes qui trouveront ensuite, toujours imparfaitement ajustées, expression à travers la langue, courante ou juridique, les stéréotypes, les contrats ou les lois.

Les deux premières logiques sont généralisantes, abstraites, seule la logique du don est singulière, permettant un réel sur-mesure adapté à des conditions qu'aucun règlement, qu'aucun contrat, qu'aucune loi, ne peut prévoir à ce niveau de détail puisqu'en réalité, chaque situation vécue est unique si on la considère dans sa complexité.

Ce que le Don perd en généralisation et en transparence, il le gagne en spécificité, en finesse, en humanité, en singularité, en possibilité d'individualisation.

TOTALITARISME ?

Il peut sembler exagéré de parler de totalitarisme lorsqu'une logique se présente comme la solution unique à tous les problèmes. Le mot est ici employé non dans son sens politique désignant une organisation sociale spécifique, d'ailleurs difficile à définir, mais simplement dans le sens d'une vision explicative et organisatrice du monde qui prétend à être « totale », unique à l'exclusion de toute autre vision.

1 - MARCHÉ + *État* : les lobbies au pouvoir

Lorsque le Marché envahit l'espace du pouvoir, le bien commun devient synonyme des intérêts des plus riches. Retarder le plus possible les réformes nécessaires, par exemple la non-utilisation des pesticides ou l'interdiction des plastiques, ou simplement la prise en compte d'inconvénients inchiffrables mais redoutables comme le problème des déchets de l'industrie nucléaire, voici quelques exemples de ce à quoi s'emploient les lobbies ou les politiciens transfuges du monde des intérêts privés.

Les décisions qui sont prises sont toujours présentées « pour le bien » des peuples, considérés incapables d'avoir des idées claires sur ce qui serait bon pour eux-mêmes. Ainsi, il y eu, au Pérou, sous la présidence de Fujimori, jusqu'en 2000, une campagne de stérilisation forcée de 300 000 femmes pauvres, avec l'aide de la Banque Mondiale, et de l'Agence des États-Unis pour le Développement International ! Mais l'eugénisme ne fut-il pas pratiqué aux USA jusque dans les années 60 ? En diminuant le nombre de pauvres, on diminue bien sûr la pauvreté, plus facilement qu'en veillant à une meilleure répartition des revenus ! Jonathan Swift ne recommandait-il pas déjà en 1729, avec un humour cynique, l'élevage et la vente, par les familles pauvres, de nourrissons de lait d'un an pour diminuer en même temps la misère et la population pauvre⁶² ?

⁶² Jonathan Swift. (1995/1729)

On rapproche automatiquement, depuis Max Weber⁶³, l'éthique protestante et le capitalisme. Une idée qui a été critiquée par plusieurs auteurs⁶⁴.

Il me semble tout aussi juste de rapprocher l'idée d'accumulation de richesses d'un vieux rêve de sécurité de l'humanité. La première de ces accumulations a été permise par l'agriculture, tentative de se mettre à l'abri des famines. De ces éventuels surplus alimentaires dérivent deux choses contradictoires et complémentaires : l'envie et la peur, c'est-à-dire le désir de s'approprier les ressources d'autrui et le besoin de protéger son bien. Deux nécessités qui aboutissent à la création d'armées puissantes, que ce soit pour conquérir ou pour se défendre. C'est encore de nos jours ce dernier argument qui est utilisé pour justifier les budgets militaires. Si les techniques guerrières ont fait d'extraordinaires progrès, les mentalités, elles, n'ont guère évolué.

Avoir des réserves, c'est en même temps assurer sa sécurité et provoquer l'envie de ses voisins, donc une certaine insécurité.

Les conquêtes permettaient de s'approprier les richesses désirées, et, de plus, de prélever sur les populations vaincues une main-d'œuvre à bas coût par la pratique de l'esclavage. Il semble que, depuis les temps les plus anciens, il y ait eu une tendance à se décharger des tâches les plus rudes sur les perdants, sans distinction d'origine, de couleur de peau, ou de religion. L'esclavage, aboli en France en 1794 fut rétabli par Napoléon en 1802, ce même Napoléon qui abolit la traite négrière, mais pas l'esclavage, lors de son retour pour cent jours, en 1815... Il est certainement facile et moins dangereux de critiquer le passé, et de donner des coups de pied aux morts, mais est-on certain que l'esclavage a disparu de la planète de nos jours, ou que des formes plus subtiles d'exploitation n'ont pas pris sa suite ?

⁶³ Max Weber. (1964/1920)

⁶⁴ Certains proposent comme origine la Renaissance italienne et les banquiers lombards (Schumpeter) ou la pratique de l'usure par les prêteurs juifs (Sombart), ou d'autres encore en trouve des embryons dans les cultures chinoises ou japonaises.

2 - MARCHÉ + *Don* : l'indispensable charité

Pour corriger les injustices générées par les inégalités qu'il crée, le Donnant-Donnant invite les plus riches à se montrer généreux envers les moins fortunés. C'est la charité « librement » consentie qui est chargée de corriger les infortunes de la vie, les déséquilibres des ressources et les injustices du Marché. Elle peut même devenir un business et être la source de nouveaux profits !⁶⁵ On peut d'une main vendre des armes et de l'autre soutenir des envois de vivres et de médicaments sur les lieux de guerre que l'on aura équipée. On peut aussi créer des « entreprises » d'aide qui produiront de nouveaux profits. Il est ainsi possible d'investir les dividendes tirés d'investissements en capital pour des activités qui aggravent inégalités et réchauffement climatique dans des « fondations » soutenant les technologies qui visent à réparer les dégâts ainsi causés, et ceci sans aucunement remettre en question l'organisation sociale et politique génératrice de ces problèmes.

A l'État Providence, la Marché souhaite substituer un outil de régulation et de répartition des richesses qui reste dans les mains des plus fortunés. Qu'il s'agisse d'art, de culture, de science, de médecine, de formation, d'insertion, le principe est le même que ce soit pour les campagnes électorales ou le lancement de nouveaux produits : il s'agit de faire la promotion d'une marque ou d'une personne à cette occasion, et surtout la promotion du Marché qui saurait ainsi réparer par sa générosité bienveillante les injustices qu'il produit. L'appel aux dons est devenu lui-même un marché ouvert où la concurrence est rude et le marketing agressif. Les causes urgentes, les injustices insupportables, sont suffisamment nombreuses pour justifier tous ces appels.

La conscience populaire est particulièrement sensible à la souffrance d'enfants innocents. On aidera ainsi ces enfants, et cela sans remarquer le paradoxe qui fera que ces mêmes généreux donateurs rejeteront plus ou moins violemment ces enfants devenus des adultes indésirables ou des migrants envahissants.

⁶⁵ Cf. Lionel Astruc. (2019).

3 – ÉTAT et *Marché* : des résultats incomparables !

Lorsque l'État monopolise les outils de production et de distribution, et qu'il interdit toute opposition, il devient de fait le Marché. La confusion entre le Pouvoir et le Marché est aussi dommageable que la confusion inverse entre Marché et Pouvoir. Mais le Pouvoir lui-même n'est-il pas aussi un marché où, même et surtout en cas de parti unique, les candidats à sa direction sont dans une concurrence d'autant plus féroce qu'elle est cachée ?

Toute concurrence dans la production devant être éliminée, elle est remplacée par un discours qui ne peut que glorifier la qualité et la supériorité de ce qui est produit. « Incomparable » est le qualificatif qui devient obligatoire dans un univers sans concurrence. Effectivement, le produit unique est littéralement incomparable !

On sait aujourd'hui qu'un État peut tout à fait considérer que le Politique est son monopole et que le Marché a toute sa place à côté de cet espace, tant qu'il ne marche pas sur les pieds du politique. Mais au moindre risque d'empiéter sur ce territoire l'oligarque russe se retrouvera en prison et le milliardaire chinois disparaîtra des radars. Là où le Marché peut corrompre l'homme politique, l'État peut faire disparaître la controverse politique - le marché des idées - de l'espace public.

4 – ÉTAT et *Don* : je t'aime, moi non plus

L'État peut favoriser le don à partir de ses outils d'intervention. C'est-à-dire qu'il peut orienter les donateurs vers des causes qu'il veut soutenir en accordant des réductions d'impôts.

Mais fondamentalement, l'État, non sans raison, se méfie du don qui est toujours soupçonné d'être un échange échappant à l'impôt et aux taxes, un travail déguisé en quelque sorte. Pour un certain nombre de domaines qu'il ne souhaite pas, ou ne peut pas, prendre en charge suffisamment, des causes d'intérêt général comme la recherche contre le cancer par exemple, il lui est possible de faire appel à la générosité publique. Il en est ainsi pour

l'aide aux sans-abri (Emmaüs, Droit au Logement), ou pour la lutte contre la pauvreté (les Restos du cœur). Le paradoxe étant que ces initiatives citoyennes qui visent à résoudre un problème, et donc vouées à disparaître, deviennent des institutions pérennes d'autant plus que l'État peut se décharger sur elles du traitement de ces difficultés structurelles.

Nous avons vu que le don était « gratuit et spontané ». Sa reconnaissance par le ministère des finances ne fait pas disparaître ces qualités puisque, s'il y a incitation, la liberté de donner ou pas, et à cette cause-ci ou à cette autre-là, préserve ces caractéristiques subjectives. Sans compter que la déclaration de ces dons, encadrée et limitée, n'est pas obligatoire.

On a bien vu, à une occasion, qu'un premier ministre, au nom de l'État, a parlé malencontreusement de « donner une journée de travail pour les personnes âgées » alors qu'il mettait en place une contribution nouvelle. Il n'était bien sûr pas question d'un don, puisqu'aucune spontanéité n'était visible pour le donateur forcé qu'était tout salarié. S'imposant comme tiers entre donataire et donateur, l'État, en fixant montant et usage de cet argent, faisait disparaître toute possibilité d'un vécu de don. On voit dans cet exemple qu'intuitivement le citoyen fait bien la différence entre le Dû et le Don.

L'État peut aussi exiger le don. Celui de la vie même de ses citoyens lorsqu'il s'agit de maintenir le Parti au pouvoir ou de résister à un ennemi. Le sacrifice suprême peut être légitimement exigé alors. Celui qui refuserait de s'y soumettre serait alors un traître.

5 - DON + *Marché* : la caricature toxicomaniaque

On sait que, sur le Marché, si c'est gratuit, c'est que c'est vous le produit...

Il y a des usages traditionnels de produits toxiques. On peut même constater que chaque culture, et chaque sous-culture, a ses préférences, et utilise de subtiles distinctions dans l'usage de ces substances comme marqueurs d'appartenance de groupe. Le champagne aux baroqueux, la bière aux rockers !

Si les pays occidentaux ont promu l'alcool comme leur toxique de (p)référence, les Indiens des Andes la coca, ou les pays d'Orient le cannabis ou l'opium, les progrès de la chimie et la mondialisation des échanges ont à la fois durci les effets des produits et répandu leur consommation sur tous les continents.

Le principe de l'usage de ces toxiques n'est plus encadré par des rituels initiatiques, culturels ou religieux. Il devient, dans la toxicomanie, pure production de plus-value. C'est la caricature du principe capitaliste : produire des bénéfiques à partir de l'usure des corps-consommateurs-consommés. Une consommation qui produit principalement une dépendance et du profit sous couvert d'une promesse de se sentir bien. Ce n'est pas le moindre des paradoxes du toxicomane que de se présenter comme « marginal », ou « antisystème », alors qu'il est l'illustration la plus directe d'une exploitation capitaliste des corps ! Le toxicomane caricature à l'extrême le Donnant-Donnant du marché, soutenant même de fait l'existence d'un espace monétaire qui échappe aux contrôles étatiques ! Il fait don de son corps à un Marché parallèle. Un pur marché du profit, comme celui de la prostitution, autre mode de marchandisation des corps : vendre plutôt que donner.

6 - DON et *État* : survivre au totalitarisme de l'État

Si l'État contrôle tout, l'adaptation au terrain risque d'être très approximative.

C'est alors les réseaux souterrains d'entraide qui viennent compenser les manques, remplir les interstices laissés vacants par la planification. C'est le don entre proches ou entre amis qui prend deux formes : dons désintéressés lorsque les liens sont purement d'attachement et d'entraide, ou bien Donnant-Donnant masqué du favoritisme-clientélisme si on est dans des réseaux de pouvoir.

Les relations affectives sont toujours vécues comme dangereuses pour ceux qui détiennent l'autorité : elles reposent en partie sur les défaillances de l'État, et encourageraient des ententes contre lui. D'où sans doute l'art déployé un temps en Allemagne de l'Est pour faire de chaque citoyen l'espion de ses proches, pour saper la confiance entre les personnes et encourager délation et

trahison. Ce sont ces relations de solidarité de base qui ont permis au peuple russe de traverser la terrible épreuve de la seconde guerre mondiale. Le Don met en place en parallèle les conditions de la survie dans l'univers rétréci du contrôle étatique.

Mais si le Don organise tout, l'État et le Marché sont sous sa dépendance. C'est l'organisation mafieuse déjà évoquée ou l'exigence de soumission totale au nom de l'appartenance au groupe comme cela a été le cas avec le nazisme.

LES LOGIQUES VIVANTES SUPRAHUMAINES

Nous ne reprendrons ici que quelques éléments à propos de ce qui est résumé dans un acronyme barbare, « les lovisuh »⁶⁶, déjà exposé dans un précédent ouvrage.⁶⁷

L'inévitable anthropomorphisation des systèmes

Nous ne nous en rendons probablement pas compte, mais nous sommes en permanence en train d'« humaniser » le monde qui nous entoure en le peuplant d'entités que nous parons de nos propriétés. Ainsi nous nous l'approprions. C'est le grave péché d'anthropomorphisme. Nous pouvons aussi le déshumaniser en n'y voyant que des objets, des produits, des matières sans âme et des mécanismes. Et nous déshumaniser par la même occasion.

Nous disons sans souci particulier que la France ou l'Allemagne veut ceci ou cela, que le syndicat est en désaccord avec la base, que le Marché est anxieux, que notre famille n'acceptera pas de vendre cette propriété... Nous le disons avec la conviction de l'évidence. Mais tous ces ensembles n'ont d'existence que dans notre représentation convaincue de cette existence. C'est la façon commune de penser les systèmes : comme des ensembles identifiables qui imposent leurs propres

⁶⁶ ...barbare certes, mais dont j'aime bien les assonances qui suppose que l'amour pourrait être une solution...

⁶⁷ F. Balta. (2017a) pages 85-87

logiques et dans lesquels nous évoluons. Nous pouvons alors leur refiler les responsabilités que nous ne souhaitons pas assumer personnellement, et, en même temps, tenir compte de la réalité de tout cet environnement qui nous influence.

Ces entités humanisées n'ont aucune existence réelle en tant qu'objets. « *Les systèmes n'existent pas, ils n'existent que dans la tête des hommes* » disait déjà Claude Bernard. Mais cela ne les empêche pas d'avoir des effets constatables sur ceux qui les font vivre et qui vivent à l'intérieur d'eux. En somme, ces représentations sont à la fois à l'intérieur de chacun de nous et à l'extérieur, exemple mental de la bouteille de Klein ou du ruban de Mœbius. Ces modèles topologiques troublent notre vision ordinaire qui oppose intérieur et extérieur. Ils nous montrent des situations où il n'est pas possible de distinguer une séparation claire entre l'un et l'autre : l'intérieur et l'extérieur de la bouteille de Klein sont en continuité, ce qui fait que quand on la remplit elle se vide ; l'anneau de Mœbius n'a ni intérieur ni extérieur puisqu'il n'a qu'une seule face en continu grâce à sa torsion.

Nous ne pouvons pas faire autrement que de penser ce qui est à l'extérieur de nous selon ce qui est à l'intérieur et réciproquement. Inutile, là encore, de se demander ce qui est premier. C'est ce processus permanent d'influences réciproques qui nous intéresse ici⁶⁸, processus qui permet d'externaliser des ensembles qui donnent sens au monde extérieur inaccessible en dehors de ces constructions. Ce qui nous voyons ainsi est doublement « vrai » puisqu'incluant des éléments objectifs qui nous sont totalement étrangers (le réel) et vraiment « subjectif » puisqu'il est le fruit obligé de notre perception. Le monde est ce que nous nous représentons de lui, même si nos représentations n'arrivent jamais à en saisir la totalité mais seulement des parties. Subjectivité et objectivité, là encore, ne sont pas (seulement) des opposés, mais des compagnons de route inséparables.

⁶⁸ De *résonance* dirait certainement Harmut Rosa qui a développé ce concept sur un axe sociologique dans un volumineux ouvrage qui porte ce titre en 2018.

Un concept pour en tenir compte

Il n'y a que dans le champ étroit et contraint des sciences dites dures, objectivantes, que l'on peut, et que l'on doit, déshumaniser le monde. Le mot système semble ainsi être devenu une panacée pseudo-explicative, une abstraction anonyme déchargeant l'individu de ses responsabilités, tout en le privant de sa liberté. Tout peut ainsi être « la faute au système ».

L'approche systémique, dans la continuité avec la recherche d'objectivité, a été tentée de rejoindre ce territoire de certitudes. Comment en effet ne pas considérer les systèmes comme de purs objets, soumis à des lois cachées inexorables à découvrir, qui feraient de nous des planètes inconscientes voyageant sur des orbites déjà définies ?

Mais il faut renoncer à cette vision lorsqu'on met en son centre l'autoréférence et qu'on considère la présence inévitable de l'observateur dans son observation.

Je propose de parler plutôt de Logiques Vivantes Supra-Humaines, en bref des Lovisuh⁶⁹, pour évoquer les processus à l'œuvre, et non inventer des objets plus ou moins mathématisables et figés, les systèmes.

Ces Logiques ne sont pas de froids algorithmes ; elles sont sensibles à nos émotions qu'elles intègrent et elles sont influencées par elles. En ce sens, elles nous empruntent des aspects intentionnels et finalistes extrascientifiques. Elles ne sont pas que l'application implacable d'équations prédéfinies et refermées sur elles-mêmes. En position de supériorité logique, puisqu'elles contextualisent nos actions, par une circularité bien systémique, elles sont en même temps en position basse, sensibles à ce que nous y ajoutons de projets, de peurs, de désirs. Elles sont vivantes. Et nous invitent à voir sous cet angle tous les éléments des systèmes.

⁶⁹ C'est un concept que l'on peut rapprocher du terme d'« architectures invisibles » proposé par Olivier Masserot et Marc Boucher de Lignon (2020).

Des vivants et des morts

*Les morts, c'est comme les vivants,
sauf qu'ils ne sont pas là*

Bernadette Lafont

Nos relations avec nos morts peuvent elles-aussi être vues selon l'une ou l'autre des trois logiques que nous avons envisagées. Ils influencent le présent.

Nous avons des obligations envers eux (le Dû) ; nous pouvons marchander avec eux (leur protection contre nos offrandes, Donnant-Donnant) ; nous pouvons aussi continuer à recevoir d'eux (ils sont une force intérieure qui nous soutient et qui nous conseille si besoin) et leur donner (notre gratitude, notre reconnaissance au-delà de la mort pour ce qu'ils nous ont transmis). Et nous pouvons passer, selon les moments, d'un type de relation à l'autre...

En somme, même à notre insu, nos prédécesseurs nous nourrissent et nous pourrissent.

Si le moi ne peut prétendre à l'éternité, notre matérialité semble en avoir la possibilité. Rien ne se perd, tout se transforme. Et chacun de nos atomes a déjà vécu, autrement, ailleurs, dans un des règnes que nous séparons arbitrairement, animal, végétal, minéral... Poussière nous étions, poussière nous redeviendrons. Recyclés nous serons ! À se demander si l'acharnement du plumeau et de l'aspirateur sont un hommage rendu aux ancêtres ou une défense contre leur exaspérante insistance à revenir visiter nos demeures !

Et si l'inanimé aussi était vivant, à sa manière, à son rythme, selon ses propres logiques ?

TROIS QUESTIONS

En adoptant un point de vue systémique, on est conduit logiquement à se poser trois séries de questions :

- Quelles sont les limites du système que je considère, et qu'y a-t-il à l'extérieur des limites ainsi définies ?
- Quelle est l'influence des éléments entre eux, quelle que soit la nature de ces éléments ?
- Quelle est l'influence de cet « extérieur » (le contexte) sur l'« intérieur », et réciproquement ?

À la question des limites d'un système donné...

... se rattachent de nombreuses incertitudes et autant de possibilités intéressantes. Selon l'élargissement retenu, qui peut être spatial et/ou temporel, nous verrons apparaître des propriétés différentes, et des significations différentes.

Ce qui peut sembler localement positif ou négatif va voir sa valeur s'inverser si on passe à une échelle plus large. Le moteur à explosion et la découverte du pétrole furent, à un moment du développement technique, perçus comme nettement positifs, même si dès l'origine, certains inconvénients étaient prévisibles. Aujourd'hui, la somme des inconvénients semble l'emporter nettement sur les avantages. Il suffisait d'attendre ! Le petit objet de plastique abandonné dans la rue va faire son chemin et rejoindre ses milliards de congénères dans les océans au point de former de nouveaux continents mortifères. Pas de lumière sans ses zones d'ombre nécessaires pour éviter la désertification générale. Le thérapeute systémicien connaît bien ce problème puisque ce qu'il recherche, c'est bien ce niveau de contextualisation complexe qui fera apparaître un sens humanisant à un problème déshumanisant, ou à l'inverse, qui fera apparaître les inconvénients inévitables de tout projet « positif » qui oublie de tenir compte de ses conséquences négatives « collatérales ».

À la question des éléments compris dans le système...

... nous sommes bien obligés de porter attention au plus petits d'entre eux.

Nos frontières rigides entre le minéral, le végétal et l'animal ne sont que des vues de l'esprit, chacun empruntant aux autres, de près ou de loin, pour sa survie.

Même les montagnes ont une vie, certes différente de la nôtre, ne serait-ce que par sa durée sur des millions d'années, et leurs logiques propres en fonction de leur composition, et des influences qu'elles subissent, des vents qui les usent, des vivants qui les occupent, du magma qui leur donne naissance... Et nous savons maintenant, nous pouvons en remercier les scientifiques qui ont pris la suite de Démocrite, que la matière n'est qu'une incessante agitation d'atomes dans un vide impressionnant. Tous ces éléments, faisant fi de toute hiérarchie officielle, s'influencent les uns les autres, s'opposent et se soutiennent, construisant ainsi le monde que nous occupons transitoirement.

Nous devons prendre en compte, dans la mesure de nos moyens limités, les inévitables relations d'opposition concurrentielle et d'entraide solidaire entre ces éléments. Soit le négligé est réellement négligeable, soit, et c'est le plus probable, le négligé fera retour sous une forme ou sous une autre car si les lois intègrent tout ce qui existe, elles tiennent aussi compte de l'absence et du manque, tout comme nous le faisons nous-mêmes.

Et à la question de l'influence de l'extérieur sur l'intérieur...

... c'est toute la question de la contextualisation d'un système considéré dans son ensemble, comme une totalité, et du sens qui apparaît selon la contextualisation ainsi faite.

Rappelons que le sens n'est jamais contenu dans la chose elle-même, mais qu'il se situe dans la relation entre cette chose et son contexte. Exactement comme l'expression du caractère d'une personne est différente selon les circonstances. La psychologie a beaucoup cherché dans le passé des individus le contexte signifiant des problèmes. La systémique s'intéresse davantage aux finalités que nous nous donnons comme contexte de compréhension de nos actions. À l'évidence, histoire passée et projet futur coexistent dans le présent.

Le sens retenu aura une influence en retour sur la perception de son contexte, l'orientant vers la prise en compte exclusive des éléments compatibles avec lui.

TROIS LECTURES SUPERPOSÉES

Nous avons indiqué d'emblée que notre hypothèse était que ces trois logiques (ne) sont (que) des lectures partielles. Ce qui signifie que chacune d'elle est toujours possible et que c'est en fonction des éléments objectifs et subjectifs retenus que l'on peut privilégier l'une d'elle à propos d'un échange en particulier, cela selon que la contextualisation, le plus souvent implicite, est plus ou moins élargie. Chaque lecture impose sa logique dans cette sélection des informations et la vérifie en étant plus sensible à celles qui la valident, négligeant ou rejetant celles qui éclaireraient différemment la situation et qui viendraient ainsi la contrarier.

Certains éléments contextuels invitent préférentiellement à telle ou telle lecture : dans un centre commercial, le Donnant-Donnant semble aller de soi, dans un tribunal ou un parlement, le Dû organise les débats, et dans un cadre amical, le Don constitue la trame de fond de la relation. Mais, dans la mesure où ces trois logiques sont toujours tressées ensemble, superposées, notre interprétation peut brutalement changer de registre à l'occasion d'une information supplémentaire qui disqualifie une compréhension en faveur d'une autre, information qui, tout à coup, semble révéler la « vérité » de l'échange.

Des lectures mobiles

Ainsi des parents peuvent-ils « donner » à leur enfant pendant des années, et, déçus de ce que cet enfant devient, s'exclament « *après tout ce que nous avons fait pour lui !* ». Il est possible que ce don masquait un Donnant-Donnant marchand, mais il est tout aussi vraisemblable que cette interjection exprime la prise de conscience douloureuse que les dons n'ont pas été reçus pour ce qu'ils étaient : la mise en pratique d'une intention de les

voir participer à l'épanouissement de sa vie. Comment demander à des parents de se réjouir, ou d'être d'indifférents, au suicide de leur enfant par exemple, ou à la tristesse de le voir échouer et souffrir tant socialement qu'affectivement ? Si cet enfant construit une vie heureuse (de son point de vue, et non de celui de ses parents), ils n'ont pas de raison d'exiger une forme précise à cette réussite et le don sera perçu comme ayant été suffisamment reçu.

De même, les exemples ne manquent pas de situation qui semblaient des dons, et qui se révèlent des arnaques, ou celles dans lesquelles les motivations cachées d'actes indéniablement agressifs ou durement égoïstes se révèlent en fin de compte être des actes sacrificiels de générosité altruiste.

Des lectures différentes de la demande

Puisque ces lectures ont chacune une prétention à l'exclusivité, on peut remarquer, dans le contexte de la relation d'aide, que ceux qui souhaitent en bénéficier peuvent se situer selon l'une d'elle préférentiellement.

Certains auront préalablement comparé les propositions du *marché de l'aide* et vérifier les statistiques des résultats de manière à choisir un intervenant en fonction du rapport qualité/prix, coût/bénéfices ; ils se présenteront en position de commanditaires d'un service qu'ils achètent ; ce sont de vrais clients !

D'autres, en position de victimes, viendront exiger une réparation qui leur est due. Ils seront dans une exigence différente du premier cas évoqué. En particulier, la gratuité de cette aide leur semble normale. Eux ne doivent rien à qui les aide. C'est probablement, dans une culture où chacun se réclame de ses droits dénués de toute obligation, une figure que les aidants (et les États qui sont une forme de services aux citoyens) auront à rencontrer de plus en plus fréquemment. De réels patients impatientes !

Mais il est aussi possible que d'autres se présentent en quête d'amour. D'un amour inconditionnel, sans limite. Cela se marquera par la demande que l'aidant ait « envie de les accompagner », par des difficultés à accepter les limites temporelles des entretiens et les contraintes du paiement, la recherche de petits plus symbo-

liques particuliers ou une séduction désireuse d'une proximité « amicale ».

A partir de ces lectures différenciées, on peut voir sur quels malentendus la relation peut démarrer. A chaque fois, il s'agira de reconnaître la formulation particulière de cette demande-là, et, par sa réception singulière, d'élargir son contexte d'expression en recherchant et en faisant apparaître des éléments négligés dans la description première de ce qui justifie cette attente.

Conformément à notre description des trois logiques de l'échange, il est évident que le don ne peut être ni commercialisé ni imposé ni exigé. Il peut être dans l'intentionnalité implicite du donateur, ce qui ne garantit pas qu'il sera reçu comme tel.

***Il peut aussi être perçu par le donataire,
indépendamment des intentions conscientes du donateur.***

La réception de quelque chose comme un don le constitue comme tel, comme nous y avons insisté lorsque nous avons abordé la complexité de la réception du don : recevoir, c'est donner.

Nous supposons que les personnes qui demandent de l'aide sont souvent, surtout dans un univers qui vante la performance, dans une posture narcissique délicate – ils n'ont pas réussi à s'en sortir tout seuls, avec leurs propres ressources. Il est alors important pour les aidants de savoir recevoir leurs demandes – exigences, plaintes, mises en difficulté – comme des dons, c'est-à-dire des choses qui, professionnellement et personnellement, nous honorent de la confiance accordée et nous invitent à progresser en stimulant nos questionnements et en enrichissant notre expérience.

Des rapports de forces

Notre difficulté à accepter la présence simultanée de logiques différentes fait que, même si les trois sont co-présentes dans la vie de chacun, et qu'elles s'y combinent plus ou moins harmonieusement, au niveau collectif, social, « vu de l'extérieur », le plus souvent l'une l'emporte et devient dominante.

On peut parler d'idéologie à partir du moment où une vision du monde ne prend aucunement en compte des pensées différentes

de la sienne, et de totalitarisme quand elle tente en plus d'éliminer ces autres logiques qui lui imposeraient de se limiter. Il est certainement plus difficile d'éliminer la logique du Don, mais c'est ce qu'avait fait en grande partie la politique de surveillance et de délation développée en R.D.A., et on peut craindre que le « passeport social » à la chinoise n'en soit qu'une version plus raffinée et redoutablement efficace.

Il me faut cependant reconnaître, non sans une certaine tristesse, que ce que Jean de La Fontaine affirmait déjà il y a quelques siècles, reste toujours vrai : « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* »⁷⁰ Et peu importe que cette domination se pare des apparences de la rationalité, elle sera toujours en porte-à-faux avec la complexité du réel.

Que cette force soit celle de l'argent et du contrat, de la police ou de l'armée, ou celle de l'appartenance et de l'affectif, à partir du moment où l'une d'elle règne en maître, elle sera tenter d'utiliser les moyens des deux autres en les mettant à son service. Alors, les valeurs que chacune de ces deux autres tentent de satisfaire seront négligées, et cette source de frustration, en s'accumulant avec le temps, poussera le système global, à un moment ou à un autre, à renverser ce qui aura excessivement dominé. Mais cela peut prendre du temps, et coûter quelques générations ainsi sacrifiées.

⁷⁰ J. de La Fontaine. *Fables. Le loup et l'agneau*. Livre I, fable 4

CONCLUSION

POUR UNE MORALE NON TRANSCENDANTE... *OU* POUR UNE TRANSCENDANCE IMMANENTE

Peut-on défendre l'idée d'une morale qui ne serait pas issue d'une révélation, d'une divinité, mais qui s'imposerait de l'immanence même de l'existence ?

C'est bien cette tentative qui soutient cet écrit, après bien d'autres auteurs⁷¹.

Les religions sont datées, je veux dire qu'elles sont apparues à certaines périodes de l'histoire, et je ne vois pas bien quelle conception de la justice pourrait accepter l'idée que ceux qui sont nés avant leur révélation n'auraient aucun droit au salut, ou bien que seule la dernière mise à jour serait légitime.

Si l'homme se distingue de l'animal, c'est, entre autres choses, par ce sentiment qui semble n'appartenir qu'à son espèce qu'il y a des choses bonnes et des choses mauvaises, qu'il y a des actes justes, et d'autres injustes. Non pas seulement injustifiables, puisque toutes nos actions trouvent des justifications, mais fondamentalement, universellement, injustes.

La différence qui peut être faite entre le *juste* et le *justifié* c'est que l'auteur d'une action juste reconnaît sa responsabilité dans les conséquences de ses actes ; il y a ainsi accord entre l'acteur et ses valeurs.⁷² Ce qui définit un acte comme injuste c'est lorsqu'il est justifié par le comportement d'autrui, jugé lui-même injuste. C'est d'ailleurs par ce mécanisme que nous renions le plus souvent de fait nos propres valeurs : parce que quelqu'un ne les a pas respectées ! C'est le retour de la vieille loi du talion qui, si elle

⁷¹ Comme par exemple Mark R. Anspach (2002)

⁷² Cela ne met pas à l'abri de l'injustice commise en toute bonne foi, avec la certitude de participer à la construction d'un monde meilleur. Seule l'inclusion de la réciprocité, au principe même du don, peut permettre de tempérer cette direction.

limite les escalades, ne peut suffire à construire des échanges créateurs de confiance.

MORALE ET ÉTHIQUE

Revenons encore une fois sur l'importance de les distinguer, déjà abordée précédemment ; les deux mots sont souvent utilisés l'un pour l'autre, comme s'ils étaient équivalents, interchangeables. Et lorsqu'il s'agit de les définir, selon les auteurs, nous trouvons deux versions opposées. Pour certains, la morale est individuelle, l'éthique collective.⁷³ Pour d'autres, dont je suis, c'est la morale qui est collective et l'éthique qui relève d'un questionnement individuel. Peu importe au fond puisqu'il ne s'agit que de définitions de mots, arbitraires. Définissons-les le plus clairement possible et maintenons un usage qui respecte au mieux la différenciation choisie.

La morale peut tout à fait sembler transcendante puisqu'elle est déjà là à notre naissance, offerte avec la vie qui commence. Il y a, pour tout nourrisson, un comité d'accueil qui, avec des soins, lui offre aussi déjà des droits et des obligations, et lui indique le Bien et le Mal.

Si la morale se propose comme une réponse, l'éthique a elle à voir avec un questionnement. C'est à partir d'une position éthique que se questionne la morale. D'abord interrogation, elle exige de chacun qu'il se prononce quant à ses propres actes : nous avons à nous juger avant même que les autres ne se prononcent, même si, paradoxe existentiel inévitable, ce jugement personnel s'appuie sur un enseignement extérieur. Elle suppose la constitution d'un sujet, d'un « je » qui a appris à se questionner et qui questionne le monde à propos du bien et du mal.

Si la morale est générale, si elle invite à rechercher des principes valables toujours et partout, universels, s'imposant à tous les êtres humains, chacun fait l'expérience qu'il y a des situations qui la contredisent, l'inversent même. Des circonstances où il est mal de faire le Bien, ou il serait bien de faire ce qui est défen-

⁷³ Comme nous l'avons souligné chez Edgar Morin, cf note 51, p 82.

du, de désobéir. Aucun règlement général, fut-il d'origine divine, ne peut prétendre être valable dans tous les contextes d'existence. Que conseille Dieu, quel que soit ce dieu, à Sophie pour faire son choix⁷⁴ ?

Si les animaux ne peuvent pas être cruels c'est sans doute parce qu'ils manquent d'imagination ; mais c'est surtout parce qu'ils n'ont aucune capacité de jugement sur ce qu'ils font. C'est bien là la frontière entre humains et animaux. Si ces derniers sont doués de sensibilité, d'intelligence, de moyens de communiquer, et même d'une forme de conscience, ils n'ont pas cette conscience de leur conscience que permet le langage. C'est bien pourquoi si nous avons des obligations à leur égard, ils ne peuvent avoir de droits puisqu'on ne peut attendre d'eux la soumission à aucun devoir, autre que l'obéissance à leurs instincts. La relation que nous avons avec le monde non-humain est asymétrique. Cela ne veut pas dire que nous soyons en position de supériorité. Cela veut simplement dire qu'il nous revient de prendre soin de ces environnements qui nous permettent de vivre. Leur porter atteinte peut gravement nuire à notre santé... à court ou à long terme, nous en avons la preuve tous les jours.

Rappelons qu'éthique, étymologiquement, peut s'écrire de deux façons, avec un epsilon, ou avec un étha (une sorte de n dans l'alphabet grec). La première orthographe désigne les mœurs, les habitudes (les comportements), la seconde la morale, l'éthique (les principes)⁷⁵. C'est dire que l'éthique de chacun doit s'articuler sur les mœurs (la morale) de son environnement, et si possible le faire sans trop de tensions. Cette contradiction possible entre les habitudes préconisées sur ce qu'il est bien (et mal) de faire, et ce qu'une personne en particulier estime juste (et bon) de faire est inévitable dans certaines circonstances. C'est bien là qu'il devient intéressant de distinguer morale et éthique, d'ouvrir cet espace de questionnement, à la fois personnel et collectif.

⁷⁴ Cf. William Styron (1979) qui est devenu l'exemple même du choix impossible.

⁷⁵ Isebaert L, Cabié M.C., Dellucci H. (2015). p 36-37

Si nous renonçons à justifier nos actes par une Loi transcendante, quels qu'en soient la forme et le contenu, il nous faut trouver un appui immanent.

Le plus évident, le plus simple, c'est la force, la loi du plus fort. Que cette force soit brutale ou subtile, militaire ou financière, affective ou calculatrice, peu importe. C'est la loi du vainqueur qui définira la morale et le bien⁷⁶. Mais chacun de nous a fait, ne serait-ce qu'à cause de son statut d'enfant, l'expérience de la vulnérabilité. Comment accepter alors, sinon comme un déni défensif, que la loi du plus fort règne dans le monde de l'immanence ? L'un de nos paradoxes existentiels à nous les humains, n'est-il pas d'avoir en nous un besoin d'idéal qui nous fait créer une transcendance que nous posons comme extérieure à nous, nous soutenant contre notre propre intérêt parfois, pour des valeurs vécues alors comme nous dépassant. Il y a effectivement quelque chose qui dépasse l'individuel : c'est le relationnel qui a été nécessaire à chacun pour ne serait-ce que survivre mais aussi, d'une manière encore plus fondamentale, vivre pleinement, naître et grandir.

SIMMEL DÉJÀ...

Georg Simmel est sans doute un des penseurs les plus systémiques que je connaisse, même si son nom n'apparaît guère chez les auteurs systémiciens du champ thérapeutique.

Je me contenterai de résumer dans un schéma simple ce (que je comprends de ce) qu'il a écrit sur l'en deçà et l'au-delà de notre monde sensible à nous les humains et que j'ai déjà abordé dans un ouvrage précédent⁷⁷.

Ce schéma s'appuie sur le passage suivant de *La philosophie de l'argent*⁷⁸ :

⁷⁶ C'est sans doute pourquoi Hiroshima et Nagasaki n'ont pas été jugés comme « crimes contre l'humanité »...

⁷⁷ Cf. F. Balta. (2017b)

⁷⁸ G. Simmel. (1900/1987). pages 27/28

« l'indivision, les impressions ou les représentations emplissent la conscience sans que le porteur de ces contenus en soit déjà séparé.../... l'évolution conduit manifestement d'un même pas à ce que l'homme se dise je et reconnaisse des objets en soi, extérieurs à ce moi.../... les catégories du sujet et de l'objet se dégagent au contact l'une de l'autre, à travers un processus encore à éclairer.../... nous ne disposons pas d'expression adéquate pour de telles unités, que nous prenons l'habitude de nommer unilatéralement d'après un seul de ces éléments, dont l'analyse révèle ensuite la coopération.../... car la conscience d'être un sujet constitue déjà en soi une objectivation. Là gît le phénomène originel de la forme personnalisée de l'esprit : que nous puissions nous regarder, nous connaître, nous juger nous-mêmes comme n'importe quel "objet", que nous décomposions le moi ressenti comme unité en un moi-sujet, source de représentations, et un moi-objet représenté, sans qu'il perde son unité, mieux, de telle sorte qu'il en prenne vraiment conscience - telle est la prestation fondamentale de notre esprit qui détermine l'ensemble de sa structuration. ».

Dans le processus même de distinction conjointe de l'objet et du sujet, dans l'émergence de cette conscience de soi, apparaissent deux espaces imaginaires, l'un en deçà de l'objet, l'autre au-delà du sujet. L'un forme la matérialité des objets et de nous-mêmes, base de l'immanence, et l'autre l'espace transcendant des valeurs qui donnent sens à cette distinction.

Simmel nous permet de penser réellement en même temps la co-création de tous ces éléments qui, ensuite, prennent les uns par rapport aux autres une autonomie relative masquant leur indispensable complémentarité et leur dépendance réciproque.

Cette double direction, entre en-deçà pulsionnel et au-delà spirituel, fait des humains des êtres perpétuellement en tension, au

bord du déséquilibre, déchirés entre animalité et sainteté. Mais c'est aussi cette tension qui donne accès au symbolique, par l'entremise de la conscience et du langage et qui fait de nous des animaux qui n'en sont plus totalement, plus seulement.

Là encore, ce sont des processus relationnels qui fondent cette humanisation toujours à recréer, qui rappelle que le collectif est indispensable à la réalisation des individus et que les individus sont nécessaires à l'élaboration du collectif qui les soutiendra ou les écrasera dans ce travail infini⁷⁹...

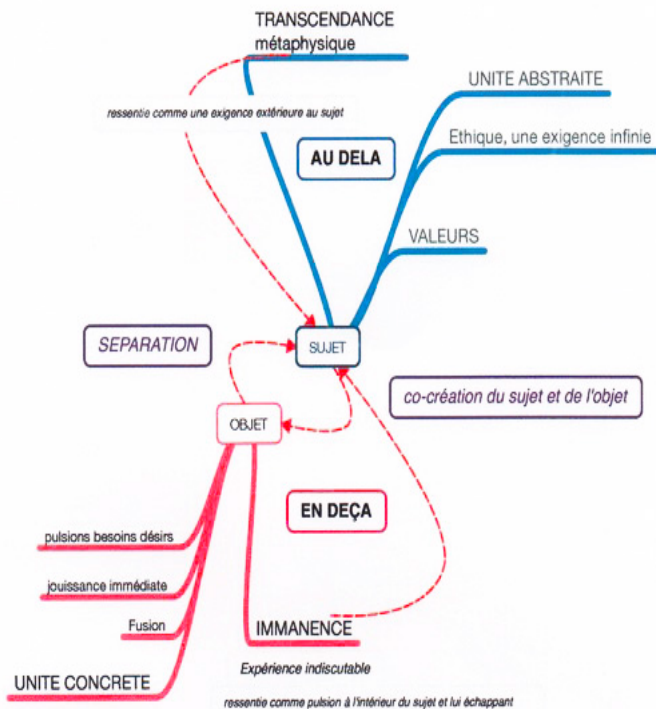
Un schéma peut résumer la complexité de cette description, en proposant, d'un seul regard, l'ensemble du territoire dans lequel nous nous situons, les pieds ancrés dans la matérialité de la terre et l'esprit dans les hauteurs de l'idéalisation.

Les humains s'incarnent dans une verticalité qui s'origine d'un en deçà pulsionnel matériel et qui s'oriente vers un au-delà spirituel idéal. Cette tension est inséparable des problématiques qui sont autant de contraintes construisant un espace de choix, et donc de responsabilité et de liberté.

Là encore, comme la conscience, ou comme la distinction sujet-objet, Liberté et Responsabilité ne sont pas des choses données telles quelles. Ce sont les fruits d'émergences sensibles à des exigences multiples : celles de notre physiologie, de notre capacité à penser, de l'utilisation du langage, des environnements matériels et culturels sans lesquels nous ne pourrions exister.

Entre cet en deçà et cet au-delà, il y a la multitude des processus circulaires qui se développent et s'entremêlent. UN monde complexe, dont le langage ne terminera jamais la description des multiples richesses qui le constituent.

⁷⁹ Et il s'agit bien là d'un travail qui implique la langue, à redécouvrir et à se réapproprié par chaque nouveau-né, dans un travail d'élaboration sans fin puisque les mots n'arriveront jamais à rejoindre parfaitement les choses qu'ils désignent.



Pour imaginer Sisyphe heureux, selon le souhait d'Albert Camus⁸⁰, il faut penser qu'il puisse croire en la transcendance qu'il s'invente et qu'il ré-anime à chaque instant dans l'espace de son existence immanente.

⁸⁰ Camus A. (1942)

Post-conclusion...

UNE ÉBAUCHE

Ce livre ne peut être qu'une ébauche que chaque lecteur aura à compléter.

Chaque chapitre pourrait s'appeler « introduction », « préface », « présentation », « préambule », car chaque domaine abordé est si vaste qu'il dépasse toute synthèse qui se penserait achevée, conformément au principe d'exhaustivité impossible, un des postulats de la pensée complexe⁸¹.

C'est sans doute lié au sujet choisi lui-même ; fondamentalement, des réflexions à propos de la complexité des échanges entre êtres humains, et entre l'humanité et le reste du monde.

En somme un objet qui n'est ni un essai approfondi, ni une thèse achevée, ni un système fermé sur lui-même, mais quelque chose qui veut ressembler à une invitation au lecteur à réagir, à développer ses propres réflexions, à comparer son point de vue à ce qui est énoncé. Une invitation à un dialogue qui ne s'installera peut-être jamais autrement que de cette façon imaginaire.

... qui puisse être un premier pas vers un enrichissement réciproque

Exposer des idées c'est, quoiqu'on en dise, toujours chercher à convaincre. Ne serait-ce que se convaincre soi-même, en précisant sa pensée. Il serait peut-être plus juste de dire en découvrant sa pensée en la formulant.

C'est aussi exprimer en creux le fait qu'on a quand même un doute sur la validité de ses idées, et les soumettre à la critique d'un éventuel lecteur de bonne volonté. Attente de contradiction, et d'enrichissement en retour.

⁸¹ Cf. F. Balta. (2017a). p 67-72

Le contenu de ce qui a précédé n'échappe pas, dans son processus même, à ce qu'il décrit.

C'est-à-dire qu'il pourra être reçu selon les trois modes de l'échange qui ont été abordés.

Il pourra être reçu sur le mode d'un produit sur le marché concurrentiel des idées, et tout ce qui est souhaité alors c'est que l'acheteur-consommateur de l'ouvrage y trouve suffisamment d'intérêt pour ne pas regretter son acte d'achat et l'investissement de temps passé à le lire.

Il pourra être reçu, probablement plus difficilement, comme un dû ; c'est-à-dire une explication du monde (plus justement, l'explicitation d'une vision du monde) mise au service de la collectivité. Chacun ne doit-il pas apporter sa contribution au bien commun ? Mais comme le besoin d'être reconnu est sans doute plus premier que celui de reconnaître, il est probable que dans ce cas, ce sera une invitation pour les personnes qui me liront à mettre sur le papier, ou sur un réseau mondialisé, leurs propres idées qui valent sans doute autant que celles qui sont exprimées ici.

Ou enfin, en tout ou partie, un passage ou un autre pourra être reçu comme un don. C'est-à-dire quelque chose dont la proposition profite au lecteur, l'aide à se repérer lui-même dans le dédale des contradictions inévitables de la vie. Que pouvons-nous faire de mieux, face à la dimension dramatique de la conscience d'être vivant, et mortel, que de partager nos manières de donner sens à cette existence passagère dont la multiplicité même d'un tirage à plus de 7 milliards d'exemplaires, tous différents et uniques, cache le côté miraculeux et merveilleux sous la banalité du nombre et de l'abondance ?

Mais mon souhait, ce serait que chaque lecteur en ressorte avec l'idée que les propositions unidimensionnelles sont des impasses certaines : le tout Marché concurrentiel, le tout État dirigiste, le tout Don généreux sont des logiques grosses des pires

catastrophes, si elles ne se limitent pas les unes les autres en se contrariant.

Toute rencontre suppose un temps où l'on ne se connaissait pas, un moment de découverte réciproque, une durée partagée et une séparation.

Au moment de se séparer, j'espère que toi qui m'a lu, tu puisses repartir enrichi·e de cette lecture. Non pas tant de savoirs, que de perspectives ouvertes et de questionnements renouvelés.

mars 2019 – mars 2021 – Paris, Nîmes, Le Villaret

Bibliographie des livres cités

- Anspach M. R. (2002). *À charge de revanche ? Figures élémentaires de la réciprocité*. Seuil, Paris.
- Arendt H. (1966). *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la Banalité du mal*. Traduction française A. Guérin. Gallimard, Paris.
- Astruc L. (2019). *L'art de la fausse générosité. La fondation Bill et Melinda Gates*. Actes Sud, postface de Vandana Shiva.
- Audier S. (2012) *Néo-libéralisme(s). Une archéologie intellectuelle*. Grasset & Fasquelle, Paris.
- Balta F., Szymanski G. (2013) *Moi, toi, nous, Petit traité des influences réciproques*. InterEditions, Paris.
- Balta F. (2017a). *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Érès, Toulouse.
- Balta F. (2017b). *L'autosupervision pour coachs et psychothérapeutes*. Fabert, Toulouse.
- Baudrillard J. (2002) *Power inferno*. Galilée, Paris.
- Bergounioux P. (2019) *Le corps de la lettre*. Fata Morgana. Paris.
- Bidima J-G. (1998) *La palabre, une juridiction de la parole*. Michalon.
- Billeter J-F. (2000). *Chine, trois fois muette*. Edition Allia, Paris.
- Billeter J-F. (2017). *Une autre Aurélia*. Edition Allia, Paris.
- Boétie E. de la. (1997/1576). *Discours de la servitude volontaire*. Mille et une nuits, « traduction » en français moderne de Séverine Auffret.
- Buber M. (1996/1923) *Je et Tu*. Traduction Madeline Bianquis, préfaces de Gabriel Marcel et Gaston Bachelard. Aubier-Montaigne, Paris.
- Caillé A., Grésy J-E. (2018). *Œil pour œil, don pour don la psychologie revisitée*. Desclée de Brouwer, Paris.
- Camus A. (1942). *Le mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde*. Gallimard, Paris.
- Champagne P. (2015/1990). *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*. Les éditions de Minuit, Paris.

- Chapoutot J (2020). *Libres d'obéir. Le management du nazisme à aujourd'hui*. Gallimard, Paris.
- Fischer M. (2018) *Le réalisme capitaliste. N'y a-t-il aucune alternative ?* Traduit de l'anglais par Julien Guazzini. Entremonde.
- Fukuyama F. (1992) *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Flammarion.
- Godbout J.T. (2000). *Le don, la dette et l'identité : homo donator vs homo œconomicus*, La Découverte, Paris.
- Graeber D. (2016). *Dette, 5000 ans d'histoire*. Babel.
- Hellal S. et Lemaire J.M. (2016) *De Proche en Proche. Proximité et Travail Thérapeutique de Réseau, une formation à l'épreuve du terrain.*, éd. barzakh, Alger.
- Ionesco E. (1996/1966) *Entre la vie et le rêve. Entretiens avec Claude Bonnefoy*. Gallimard, Paris.
- Isebaert L, Cabié M.C., Dellucci H. (2015). *Alliance thérapeutique et thérapies brèves, le modèle de Bruges*. Érès, Toulouse.
- Kaufmann J.P. (2019). *Venise à double tour*. Équateurs, Paris.
- Keshaw I. (1992) *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*. Traduction de Jacqueline Carnaud. Gallimard, Paris.
- Klemperer V. (1996). *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, traduit et annoté par Elisabeth Guillot, présenté par Sonia Combe et Alain Brossat, Paris, Albin-Michel.
- Lacan J. Séminaire IV *Encore* (1972-1973), et séminaire VIII *Le transfert* (2001)
- Masserot O. et Boucher de Lignon M. (2020). *Ces architectures invisibles qui nous gouvernent*. Les éditions du Nouveau Monde.
- Mauss M. (2007/1925). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Introduction de Florence Weber, Quadrige/Presses universitaires de France. Paris.
- Michard P. (2015) *La thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy*. De Boeck.
- Morin E. (2004) *La méthode 6. Éthique*. Seuil, Paris.
- Mugnier J-P. (2008) *Les stratégies de l'indifférence*. Fabert, Paris.

- Ofman D. D. *Les qualités fondamentales et le quadrant d'Ofman*. Traduction de Jeanne Elvire Adotévi.
- Polanyi K. (1983/1945) *La Grande Transformation*. Gallimard, Paris.
- Quignard P. (2015). *Critique du jugement*. Galilée, Paris.
- Rosa H. (2018) *Résonance, une sociologie de la relation au monde*. Éditions la Découverte, Paris.
- Rothé B., Mordillat G. (2011) *Il n'y a pas d'alternative. Trente ans de propagande économique*. Seuil, Paris.
- Simmel G. (1987/1900). *Philosophie de l'argent*. Traduit de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Ivernel P.U.F., Paris.
- Simmel G. *Philosophie de la mode*.
- Simmel G. (1999/1908). *Sociologie, étude sur les formes de la socialisation*. PUF, Paris.
- Smith A. (2014/1759). *Théorie des sentiments moraux*. PUF, Paris.
- Smith A. (1978/1776) *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Gallimard.
- Styron W. (1979). *Le choix de Sophie*. Folio. Paris.
- Supiot A. (2015) *La gouvernance par les nombres. Cours au collège de France 2012-2014*. Fayard, Paris.
- Swift J. (1995/1729) *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*. postface de Gilles Tordjman, Mille et une nuits, Paris.
- Veyne P. (1976). *Le Pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Éditions du Seuil, Paris.
- Weber M. (1964/1920). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Plon, Paris.

Sommaire

Introduction:	p 9
La vie, un processus d'échanges... trois logiques, trois lectures...	
Chapitre 1 - Le Donnant/Donnant, L'économique d'abord	p 15
Le Marché et ses lois	
L'étonnant succès du Marché	
La dette « négative »	
Libéralisme(s)	
Un Donnant-Donnant totalitaire ?	
Chapitre 2 - Le Dû, devoirs d'État, état des devoirs	p 47
Une ambiguïté intéressante	
Tous unis pour l'égalité	
La violence légale	
Un monde sans État ?	
Le tout-État	
Chapitre 3 - Le Don, un processus constructeur d'humanité	p 69
Identité, appartenance et loyauté	
Le don : gratuité, spontanéité	
Éthique et morale : une distinction utile	
Importance et dangers du don	
Chapitre 4 – Le complexe et le compliqué	p 101
Un tableau résume cette différenciation	

Chapitre 5 – Comparatif	p 107
A propos des trois logiques de l'échange	
Chapitre 6 – Combiner ces trois logiques	p 115
Quand ça penche trop d'un côté...	
Les Logiques Vivantes SupraHumaines...	
Trois lectures superposées	
Conclusion	p 135
Pour une morale non transcendante...	
... ou pour une transcendance immanente	
Morale et Éthique	
Simmel déjà...	
Post-conclusion : une ébauche...	p 143
Bibliographie	p 147

Remerciements

Ma reconnaissance va à toutes les personnes, trop nombreuses pour pouvoir être toutes nommées ici, qui m'ont aidé à préciser ma pensée par de longues et passionnées discussions lors des formations et des supervisions auxquelles elles ont participé. Mes propos ne les engagent pas mais ils leur doivent beaucoup.

Je tiens à remercier particulièrement Françoise Biver de m'avoir rendu attentif aux exigences de la chose imprimée. Le lecteur n'imagine pas ce qui sépare l'état initial de ce texte de sa version actuelle, dont les imperfections résiduelles sont de mon entière responsabilité.

Merci à Jean-Marc Scanreigh dont j'apprécie l'œuvre et qui m'a fait l'amitié de m'autoriser à utiliser un de ses dessins pour la couverture de cet ouvrage.

Couverture

Françoise Biver d'après un dessin de Jean-Marc Scanreigh

Éditeur

Altrettanto éditions

©François Balta

Tous droits réservés, 2021

Toute reproduction interdite sans l'autorisation de l'auteur

Achévé d'imprimer

Pumbo.fr

Imprimé aux Pays Bas

Mars 2021

